

INTRODUCTION

Le présent rapport restitue les résultats de l'action recherche intitulée "prostitution & mondialisation : mondialisation des origines, hétérogénéité des parcours et processus identitaires". Cette recherche a été menée dans le cadre du programme "Se reconstruire et s'insérer" cofinancé par le Fonds Social Européen et la Direction Départementales des Affaires Sanitaires et Sociales de Paris et les directions départementales des Hauts de Seine et de l'Hérault. L'originalité et le pari de notre démarche étaient que cette recherche soit menée par des professionnels en charge de l'accompagnement de personnes prostituées. Bien entendu, nous étions conscients des biais de subjectivité possibles et nous avons tenté autant que faire se peut de les réduire en les explicitant. Nous avons ainsi maintenu cette démarche malgré ces inconvénients pour trois raisons essentielles.

La première raison se situe au niveau des motivations de la recherche. Un des objectifs essentiels de notre démarche était, en effet, d'agir sur les pratiques professionnelles, les postures et les comportements, le système d'attitudes adoptées dans les relations tissées avec notre public. Nous faisons ainsi l'hypothèse qu'une rencontre différente avec celui-ci nous permettrait de repérer les implicites de nos comportements, les représentations sociales inconscientes qui pouvaient entraver la relation avec lui, les points aveugles de nos regards. C'est ici sans aucun doute un des résultats essentiels de ce travail. Nous présentons dans une des parties du rapport les modifications des pratiques et des attitudes professionnelles apportées par le vécu de la recherche. Chacun d'entre nous peut aujourd'hui repérer des modifications concrètes de ses comportements, des vigilances inexistantes auparavant, des améliorations dans les relations enclenchées avec les personnes que nous accompagnons.

La seconde raison de notre choix est la volonté de déboucher sur de nouvelles perspectives d'actions. Avec les mutations de nos publics que nous constatons depuis de nombreuses années, nous étions devant de nombreuses questions sans réponse. Fréquemment nous étions seuls face à ces interrogations et nous avions un recul insuffisant pour tenter de comprendre ces nouvelles réalités. L'action recherche nous a permis de nous décaler de l'immédiat, d'entrer dans une démarche comparative, de partager et de débattre de manière contradictoire de nos hypothèses d'explications spontanées, de formaliser de nouvelles hypothèses plus collectives et plus objectivées. Il nous semble aujourd'hui disposer à l'issue de cette démarche de quelques dimensions d'un "souhaitable" en matière de formation des intervenants en direction de notre public. Nous le présentons ci-dessous sous la forme d'une action de formation continue que nous proposons de mettre en expérimentation pour l'année prochaine.

La troisième raison qui nous a guidés était plus pragmatique. Elle concernait l'accès au terrain. L'ambition quantitative de notre échantillon supposait que nous éliminions le maximum d'écueils à l'acceptation par les premiers concernés de l'épreuve de l'entretien. Il fallait pour ce faire que l'entretien de recherche ne reproduise pas, même involontairement et partiellement, des éléments des entretiens de "relation d'aide" ou d'entretiens de type psychologique que les personnes interviewées ont déjà vécues au cours de leurs contacts avec nos associations. Il nous semblait ainsi que les personnes accompagnant habituellement notre public étaient les mieux à même de distinguer ces entretiens particuliers des relations habituelles avec leurs publics.

Ce choix effectué, le plus difficile était à venir. Il fallait en premier lieu former le groupe de recherche aux techniques de l'entretien semi-directif. Il fallait en deuxième lieu produire un échantillon à la fois ambitieux et réaliste. Il fallait en troisième lieu produire une grille d'entretien qui nous contraigne à sortir de nos réflexes, certitudes et habitudes de questionnements. Il fallait enfin convaincre nos services et collègues de nous faciliter l'accès au terrain. L'ampleur du travail a produit à certains moments du découragement et seule la dynamique collective a permis de les surmonter. La richesse des débats dans les ateliers de recherche qui nous réunissaient à un rythme mensuel a été une des raisons essentielles de la réussite de notre démarche.

Les résistances principales ne sont pas venues de notre public cible. Elles ont été rencontrées auprès de nous-mêmes d'une part, et auprès de nos collègues non engagés dans la démarche de recherche, d'autre part. De nous-mêmes d'abord, du fait de nos hésitations à proposer les interviews à notre public habituel. Bien entendu les raisons éthiques et déontologiques que nous invoquions pour expliquer ces prudenances sont légitimes et nécessaires. Et pourtant nous avons rarement eu de refus et même fréquemment des remerciements à l'issue de l'interview comme si cette expérience avait permis à l'interviewé-e-s de faire le point sur une trajectoire, de mettre du sens à certains actes et événements en les resituant dans un contexte et ses déterminants. Pour un nombre non négligeable de personnes rencontrées l'idée d'être utiles à d'autres a également été mentionnée.

La même remarque est également pertinente pour saisir les réticences de certains de nos collègues. Elle nous a conduits à interroger le difficile équilibre entre préoccupations déontologiques et éthiques nécessaires et tendance à l'infantilisation involontaire des personnes accompagnées. Cette "infantilisation involontaire" part d'une excellente intention éthique mais conduit dans les faits à ne pas prendre en compte les capacités acquises. Elle se base sur un postulat : le caractère uniquement destructeur du vécu prostitutionnel. Cette approche unilatérale empêche, rend impensable, l'idée que ces mêmes personnes ont développée des capacités au cours de leurs vécus migratoires et/ou de leurs vécus prostitutionnels. En dépit de l'aspect destructeur des trajectoires, celles-ci portent des savoirs, des expériences, des capacités, etc., qui nous semblent incontournables et trop souvent sous-estimées.

Le choix de la logique d'exposition de nos résultats s'est vite imposé. En effet, très rapidement ont émergé de nos entretiens des spécificités en fonction des origines géographiques des personnes. Nous n'avons donc, pas seulement affaire à des trajectoires individuelles, mais aussi à l'impact des mutations sociales dans chacune des aires géographiques sur le devenir des personnes. De la même façon la présentation chronologique s'est rapidement imposée. Le rapport au présent et les comportements actuels sont ainsi fortement déterminés par les conditions du trajet migratoire. Notre rapport se construit en conséquence à partir de deux principes d'expositions : le principe chronologique (d'où nos trois chapitres : l'avant migration, le parcours migratoire et la situation post-migratoire) ; le principe de l'origine géographique (d'où, au sein de chaque chapitre, des parties par origine géographique).

Nous avons enfin complété ces trois chapitres par un dernier tentant de revenir sur nos pratiques. Il comporte d'une part une présentation des effets de la recherche sur les professionnels qui y ont participé et d'autre part une formalisation d'une maquette de formation qui nous semble souhaitable à l'issue de cette expérience.

CHAPITRE 1

LE CADRE DE LA RECHERCHE

1. Une réalité en mutation profonde

Les professions et associations agissant en direction des personnes prostituées sont confrontées depuis près de deux décennies à des mutations sans précédent. Celles-ci concernent à la fois le processus migratoire (et donc sont plus larges que notre objet de recherche), et notre public cible. Ce contexte nouveau et mouvant interroge nos savoirs, savoir-faire et savoir-être qui ont été constitués dans un autre contexte et avec un autre public. Tout n'est, bien entendu, pas dépassé dans notre savoir professionnel et des adaptations et innovations ont déjà été initiées par chacun des professionnels comme par chacun des services. Nous présentons ci-dessous les éléments de ce contexte qui nous ont semblé incontournables pour construire notre démarche de recherche.

1.1. Les mutations migratoires

Une mutation essentielle est aujourd'hui constatée par l'ensemble des acteurs et des observateurs en matière de prostitution : la tendance à une mondialisation des origines des personnes prostituées. En fait, le même processus est également en œuvre en ce qui concerne l'immigration en général. La tendance à une diversification des origines migratoires depuis plus de deux décennies a été constatée et analysée tant dans ses causes que dans ses conséquences. La mondialisation prostitutionnelle est donc à considérer comme faisant partie d'une question plus générale, celle de la mondialisation des origines migratoires.

Or, dans ce domaine, plusieurs dimensions méritent d'être prises en compte pour comprendre les contraintes et les stratégies des nouveaux immigrants. Sans prétendre à l'exhaustivité, soulignons en quelques-unes qui nous semblent essentielles dans le cadre de cette enquête :

1.1.1. *Une dégradation importante des conditions socio-économiques des pays du Sud depuis plusieurs décennies*

Le processus de paupérisation qui touche ces pays a comme conséquence une diversification croissante des origines migratoires. Les anciens pays d'émigration connaissent ainsi une double transformation : géographique, d'une part, et sociale, d'autre part.

Au niveau géographique, des régions des anciens pays d'émigration jusqu'à présent non touchées par ce mécanisme le deviennent. C'est le cas par exemple des trois pays du Maghreb pour lesquels deux ou trois régions étaient historiquement pourvoyeuses de candidats à l'émigration alors qu'aujourd'hui c'est l'ensemble de ces pays qui sont concernés. A cette première conséquence concernant les anciens pays d'émigration, s'en ajoute une autre : les mutations des circuits migratoires. Le modèle dominant dans le passé était l'émigration en direction du pays de l'ancien colonisateur. Tel n'est plus tendanciellement le cas aujourd'hui. Nous utilisons le terme "tendanciellement" pour souligner qu'il ne s'agit pas du remplacement d'une émigration par une autre mais d'un cumul des origines : si l'émigration classique continue d'arriver, de nouvelles émigrations s'y ajoutent cependant.

Sur ce second aspect interviennent, également, les transformations des possibilités légales et du cadre juridique. La "fermeture des frontières" qui a touché à des rythmes différents

l'ensemble des pays européens depuis la décennie 70 a des incidences sur les pays de "transit". Les difficultés à arriver dans le pays de destination, initialement choisi, dans le projet migratoire, conduit à l'installation "là où on peut", c'est-à-dire à transformer le transit en séjour durable. C'est le cas en particulier pour l'émigration en direction de la Grande-Bretagne dont une partie tente de s'installer en France devant les difficultés à aller plus loin.

A cette première diversification de type géographique s'en ajoute une autre de nature sociale. Des catégories sociales nouvelles sont désormais touchées par l'émigration. En particulier la dégradation des conditions socio-économiques d'existence des couches moyennes de nombreux pays du Sud suscite de nouveaux profils migratoires. Dans le même ordre d'idée arrivent également aujourd'hui des mineurs isolés, c'est-à-dire migrants seuls et étant parfois porteurs d'une mission familiale.

Ces deux diversifications ont des conséquences sociologiques importantes sur les conditions d'arrivée en France. Le modèle classique de "l'immigration en grappe" consistant à rejoindre un membre de la famille et/ou du réseau villageois n'est plus disponible. Or ce modèle avait de nombreux avantages en termes de liens sociaux, de garanties vis-à-vis de la précarité absolue, de la "chaleur sociale" produite par la structure de cette émigration, etc. Les nouveaux migrants sont donc confrontés à un processus d'isolement social beaucoup plus important que par le passé.

1.1.2. *Le traditionalisme par excès de modernité*

D'autre part, une des réactions sociales face aux crises vécues dans les pays du Sud est la tendance à réinvestir des traits de traditions qui connaissent alors un processus d'automatisation. Sous des formes différentes se font jour des tendances à l'imposition de normes morales absolutisées (intégrisme ici, homophobie et virilisme là, ethnisme ailleurs). Il en découle une difficulté croissante pour un certain nombre de minorités (homosexuels, "minorités ethniques", dissidents politiques, etc.). Les espaces de liberté et les organisations que s'étaient forgés ces minorités tendent à se restreindre. La volonté et souvent la nécessité (devant les risques pour la vie) d'émigrer tendent à croître plus ou moins fortement.

Pour certaines de ces minorités, l'acquis de réseaux de solidarité a tendance à s'exporter et à se reconstruire en France. Il y a en quelque sorte réinvention du modèle de "l'immigration en grappe" mais cette fois-ci non plus en raison d'un lien familial et/ou villageois, mais en raison d'un lien d'appartenance politique, sexuelle, "ethnique", etc. Ce processus n'est pas sans incidence sur les lieux d'implantation de ces nouveaux immigrés. Ainsi, une partie non négligeable de ceux-ci, d'Amérique Latine et du Maghreb, nous semble touchée par ces processus.

1.1.3. *Dépossession du monde et crise des repères sociaux*

La chute du mur de Berlin et les mutations socio-politiques qui l'ont engendrée et qu'elle suscite, sont à l'origine d'autres mutations importantes. Outre la paupérisation de certaines catégories sociales, cet événement politique a des conséquences identitaires profondes pour une partie non négligeable de la population. C'est en effet tout un rapport au monde avec ses contraintes mais aussi ses repères qui disparaissent. Le lien social antérieur tend à ne plus fonctionner alors que les socialisations passées étaient articulées avec ce lien social. Nous sommes devant une accélération du passage du "communautaire" au "sociétaire" sans temps de transition et d'adaptation suffisant. Ce processus n'est pas sans conséquence dans les modalités du circuit migratoire, dans le contenu du projet migratoire, dans l'ordre de l'agenda des priorités des personnes migrantes. Ainsi pour ne donner que quelques exemples nous pouvons constater :

- *Une tendance à l'immigration de femmes seules plus importantes que pour les autres migrations,*

- *Une tendance à l'utilisation de réseaux organisés plus fréquente que l'on peut relier à l'absence de culture historique et sociale de l'émigration,*
- *Une tendance à l'arrivée d'hommes et de femmes diplômés plus importante.*

L'ensemble des facteurs ci-dessus mentionnés transforme en profondeur les réalités de l'immigration et les besoins des nouveaux immigrés. Le monde de l'immigration se diversifie, les circuits migratoires se transforment, les ressources disponibles au départ et à l'arrivée ne sont plus les mêmes, les projets d'avenir non plus. Face à ces mutations les nouveaux immigrés ne sont pas passifs. Ils tentent de s'adapter, d'élaborer des stratégies, de construire des organisations permettant d'affronter les difficultés. La question de la formation et de la qualification des travailleurs sociaux est ici posée. Ont-elles pris en compte ces mutations ou fonctionnent-elles à partir du modèle ancien d'immigration ?

1.2. Les mutations des processus prostitutionnels liées à l'immigration

1.2.1. *Des mutations du marché prostitutionnel français*

Le monde de la prostitution et son organisation n'est pas statique. Comme toute réalité sociale, il est l'objet d'une dynamique historique le conduisant à s'adapter aux autres évolutions sociales et sociétales. L'arrivée de prostitué-e-s étrangère-s se réalise et s'articule à ces évolutions historiques du monde prostitutionnel français. Pour ne citer que quelques exemples déjà abordés par nos travaux et les recherches antérieures, citons les éléments suivants :

- *Une tendance à la disparition des proxénètes professionnels, ce qui ne veut pas dire la disparition du proxénétisme comme système. Rappelons à cet égard que dans l'absolu le système proxénète peut exister sans proxénète au sens classique du terme,*
- *Une tendance à la hausse de la prostitution occasionnelle en lien avec les processus de paupérisation et de précarisation d'une partie de notre société,*
- *Une tendance au développement de nouvelles formes de prostitution (par Internet, petites annonces, etc.) du fait des évolutions technologiques, mais également des contextes juridiques,*
- *Des évolutions dans les demandes des "prostituants" (ceux que l'on appelle habituellement les "clients") en lien avec les évolutions des mœurs, mais aussi avec d'une part des fragilisations des identités masculines (et leur recomposition) et, d'autre part, le développement de la pornographie. Une de ces évolutions étant le développement d'une demande de prostitution masculine et de travestis.*

L'ensemble de ces mutations constitue le cadre dans lequel s'insèrent les nouveaux et nouvelles prostitué-e-s immigré-e-s. Signalons quelques incidences logiques :

- *La constitution d'un marché segmenté de la prostitution avec ses divisions territoriales, de formes, d'origines géographiques, etc. Les nouveaux arrivants s'insèrent dans un marché déjà existant en répondant à (et en suscitant) des demandes insuffisamment couvertes par le marché antérieur et ses évolutions,*
- *La tendance à une structuration "communautaire" pour faire face aux besoins sociaux, mais également pour s'adapter à l'augmentation du système de contraintes (une mobilité intra nationale par exemple).*

Ces transformations sont porteuses de nouvelles difficultés pour les associations, services et professionnels ayant pour mission d'agir en direction de ce public. L'accès à certains segments du public cible est plus difficile en raison des nouvelles formes de prostitutions plus cachées, en raison des modifications du contexte législatif et des peurs qu'il peut susciter et enfin en raison des mobilités géographiques qui caractérisent certaines formes de l'activité prostitutionnelle.

1.2.2. De nouveaux systèmes de dépendances

A cette insertion spécifique sur le marché prostitutionnel s'ajoutent des spécificités dans les systèmes de contraintes et de dépendances. Les trajectoires des prostitué-e-s nouvellement immigré-e-s ne sont pas les mêmes que celles déjà analysées par la recherche pour les prostitué-e-s françaises ou de l'immigration plus ancienne. Tout en prenant garde à toute généralisation, des tendances peuvent ici être ainsi mentionnées :

- La première tendance est bien entendue celle du statut juridique des personnes les empêchant d'accéder au marché légal de l'emploi. La question des papiers est ainsi incontournable pour saisir les stratégies qu'elles mobilisent et au sein de celles-ci, le rapport au fait prostitutionnel,
- L'existence fréquente d'une mission familiale constituant une contrainte pécuniaire permanente s'articulant à des dépendances symboliques et identitaires classiques de l'immigration (montrer une réussite, le poids de "la faute de l'absent", etc.),
- Dans le cas de recours à un réseau (nous utilisons volontairement cette notion fortement connotée sans limiter le réseau à sa dimension de contrainte physique) l'existence d'un processus d'endettement pouvant se décliner en moyens de pression différenciés (menaces sur la famille, pratiques magiques, etc.),
- La compensation de l'isolement social par un investissement de groupe d'appartenance communautaire avec ses avantages (solidarité, chaleur sociale, aides, sécurité, etc.), mais aussi ses contraintes rendant difficile une sortie de la prostitution individuelle.

La prise en compte des systèmes de dépendance est essentielle pour construire les processus d'aide à la sortie du système prostitutionnel lorsque la personne le souhaite. Elle est également incontournable pour saisir les raisons qui poussent à ne pas souhaiter arrêter une activité prostitutionnelle ou à souhaiter y retourner. Or ces dépendances ne peuvent pas ou plus se limiter à celles qui étaient les plus fréquentes dans le passé : la contrainte violente et la dépendance affective. A moins de ne percevoir les personnes prostituées comme n'étant que des victimes, il y a nécessité de prendre en compte toutes les dépendances nouvelles issues des mutations ci-dessus abordées. La prise en compte de ces dépendances nouvelles permet de considérer ces sujets comme acteurs rationnels agissant au sein d'un système de contraintes et de modes de liberté.

1.2.3. Des configurations identitaires diverses

L'ensemble des facteurs abordés ci-dessus nous amène dès lors à une attention particulière vis-à-vis du thème de l'identité. Les associations et les travailleurs sociaux agissant en aide aux personnes prostituées disposent d'un savoir constitué par leurs expériences antérieures. Les recherches sur les trajectoires prostitutionnelles ont également mis en évidence des récurrences permettant de mieux saisir : qui entre dans la prostitution, comment on y entre, c'est-à-dire par quelles étapes enchaînées ils et elles le font, et enfin pourquoi, c'est-à-dire avec quels déterminants personnels, de trajectoires ou sociaux. Ces savoirs théoriques et pratiques portent des représentations sociales qui peuvent être en décalage avec les mutations nouvelles et rapides que nous avons mentionnées. Au regard de nos premières interviews nous pouvons formaliser quelques éléments d'hypothèses :

- *La place centrale jouée par la question des "papiers" conduisant à une utilisation stratégique des associations menant légitimement à travestir des informations, tenir un discours attendu, émettre des demandes jugées engendable, etc. Ce qui est alors présenté comme demandes ou comme besoins peut ainsi être en décalage avec le réel tout en étant parfaitement rationnel avec ce qui est vécu comme "l'urgence" : la question des papiers,*
- *Pour la même raison la question de la sortie du système prostitutionnel peut-être perçue comme secondaire au regard d'un besoin jugé plus prioritaire : le projet de vie étant dans ce cas suspendu à une première échéance de stabilité, celle des papiers,*

- *L'arrivée de personnes homosexuelles venant de pays dans lesquels cette orientation est réprimée, peut amener dans un premier temps à des rapports spécifiques au vécu prostitutionnel articulants sentiment d'émancipation et d'épanouissement sexuel d'une part et sentiment de négation d'autre part,*
- *Pour l'essentiel des personnes rencontrées nous ne notons pas ou très peu d'abus sexuel ou de maltraitance dans le vécu enfantin alors que c'est une des récurrences et des caractéristiques classiques que l'on retrouve dans les travaux existant sur les trajectoires des personnes prostituées. Par contre ils et elles sont nombreux (ses) à mentionner des processus de violences sociales concrètes ou symboliques conduisant à une véritable "dépossession du monde".*

L'entrée dans le marché prostitutionnel français se réalise sur la base d'une organisation antérieure de celui-ci. Une division segmentée de ce marché se met alors en place avec des spécialisations territoriales, de formes de prostitutions, etc. Cette division tend à se faire sur une base communautaire, en particulier parce que cette dernière est fréquemment la seule ressource mobilisable. Par ailleurs, les systèmes de dépendances des nouveaux immigré-e-s se livrant à la prostitution sont en lien avec leurs trajectoires et donc à prendre en compte de manière spécifique. Enfin, de nouvelles configurations identitaires sont constatées, qui peuvent modifier au moins pour un temps le rapport à l'acte prostitutionnel, mais également aux institutions et aux associations. La question de l'adéquation des pratiques professionnelles aux nouvelles réalités prostitutionnelles est donc bien un enjeu essentiel aujourd'hui.

2. Le cadre théorique

Les éléments que nous exposons dans cette partie sont ceux élaborés par le groupe d'action recherche pour constituer le cadre d'analyse. Ils ont été formalisés après plusieurs séances de travail à partir de l'analyse collective de matériaux préexistants et d'études de cas de personnes accompagnées dans le cadre professionnel. Plusieurs dizaines de situations ont ainsi fait l'objet d'une déconstruction collective, d'analyse critique des accompagnements professionnels. Au travers des discussions et essais de théorisation qui caractérisaient cette phase première de la recherche, plusieurs éléments de cadrages théoriques peuvent être dégagés.

2.1. La prostitution comme système

Nous abordons cette recherche à partir d'une démarche systémique. Le fait prostitutionnel n'est pas le fait des seuls facteurs individuels mais il est le résultat de la rencontre entre une trajectoire personnelle et un contexte dans lequel interagissent d'autres acteurs et d'autres facteurs. Notre approche interactionniste s'oppose donc à d'autres de type essentialiste et/ou culturaliste. Nous appelons "essentialisme" les logiques de raisonnement recherchant, dans une "essence" ou une "substance" l'explication des faits sociaux et des comportements humains. Nous appelons "culturalisme" les raisonnements recherchant cette "essence" dans des pseudo-spécificités culturelles considérées comme permanentes et non évolutives.

Des recherches récentes sur le "tourisme sexuel" ont ainsi mis en évidence le raisonnement "culturaliste" des prostituants d'enfants ("clients") s'autorisant ailleurs ce qu'ils s'interdisent dans leur pays. Nous n'avons pas alors à faire à des "pédophiles" tels que nous permet de les définir l'état des savoirs scientifiques, mais à des personnes dites "normales" considérant que ce qui est destructeur ici, ne l'est pas ailleurs en raison de la culture, d'un rapport spécifique à la sexualité dans "ces cultures", etc.

Le système ne se réduit pas à ces acteurs humains. Il est constitutif d'une logique globale produisant le fait étudié. Ainsi, par exemple, l'état des législations en matière d'immigration détermine (certes en partie, et, heureusement, de manière non systématique) l'entrée dans

la prostitution de certaines catégories jusque là préservées. La distinction entre l'aspect systémique et l'aspect systématique renvoie alors aux ressources mobilisables par chacune des personnes concernées. La non systématisme ne peut donc pas être invoquée pour nier la dimension systémique de la prostitution. Nous veillerons en conséquence dans la suite de cette recherche à prendre en compte l'ensemble des éléments de contexte présents dans les trajectoires, et en particulier l'état des ressources mobilisables à toutes les étapes du processus.

2.2. Le fait prostitutionnel comme fait historique

A la base de l'essentialisme, comme de sa forme culturaliste, se trouve la négation de l'aspect historiquement situé du fait en question. L'enjeu est de taille. En posant le caractère anhistorique d'un fait social c'est son intangibilité qui est légitimée. Au pire cela conduit à des postures "adaptatives", la remise en question des causes étant posée comme impossible. Au mieux cela mène à des postures de "l'impuissance", les effets négatifs pour les sujets étant déplorés mais considérés comme inévitables.

Les idées courantes du type "la prostitution est le plus vieux métier du monde" ou "la prostitution a toujours existé" sont le résultat de cette approche anhistorique. Il y a dans ce domaine confusion entre durée des formes apparentes et "communauté" des causes et des conséquences. Ce n'est pas parce que la prostitution perdure sur une longue durée et traverse plusieurs systèmes sociaux et politiques successifs qu'elle n'a pas d'historicité. L'apparition, le développement, la réduction ou la disparition du fait prostitutionnel est fonction de variables historiques qu'il s'agit justement d'analyser.

Comprendre la prostitution contemporaine revient donc à se pencher sur les mutations sociales à l'œuvre inscrites dans l'histoire mondiale, dans les histoires nationales et dans les histoires individuelles. Les trajectoires que nous avons rencontrées reflètent les évolutions historiques de la mondialisation libérale et de ses effets sociaux d'une part et des conséquences sur les histoires nationales, d'autre part. Comme le souligne un ouvrage récent :

"La traite d'êtres humains aux fins d'exploitations sexuelles a connu une évolution accablante en Europe durant les dix dernières années. Cette évolution se traduit en chiffres alarmants, notamment le nombre des victimes qui s'explique par l'implication de la criminalité organisée et la mise en place de flux et de réseaux parfaitement structurés. Elle est la conséquence directe des facteurs économiques, politiques, sociaux et culturels qui marquent l'Europe et le monde. Les flux de la traite des êtres humains en Europe révèlent les inégalités entre les pays de l'Est et du Sud par rapport aux nations riches du Nord et de l'Ouest".

Si nous souscrivons à ces propos, nous devons également les compléter au regard de nos interviews. Les personnes victimes de contraintes exercées par l'intermédiaire d'un réseau sont minoritaires pour l'instant. Au-delà des réseaux et de la traite, c'est-à-dire de la contrainte physique, c'est l'ensemble des déterminants qu'il faut prendre en compte : on ne peut comprendre la prostitution dans sa globalité si on se focalise, ou si on la réduit aux seules dimensions liées à ces aspects sur lesquels ont tendance à se focaliser les approches criminalistes aujourd'hui. Des effets indirects des mutations historiques et économiques mentionnés dans cette citation conduisent à la prostitution sans contrainte physique et même parfois dans l'illusion d'un choix et/ou d'une émancipation par la prostitution.

2.3. Les personnes prostituées comme acteurs

Que les personnes prostituées soient systématiquement des victimes ne signifie pas qu'elles soient passives. Au contraire elles élaborent des stratégies en prenant en compte leur propre système de contraintes. Il y a donc une rationalité des comportements et non simplement présence de processus de décompositions. Bien entendu ce que nous désignons par la

stratégie en question n'est pas forcément conscientisée ni intentionnelle, et n'anticipe pas systématiquement l'ensemble des conséquences. Cependant elle existe et est incontournable. Sans cette approche, il est, par exemple, impossible de saisir les rapports tissés avec les associations et les travailleurs sociaux qui agissent pour aider les personnes prostituées.

Donnons un exemple concret issu de notre enquête. Celui d'un travesti qui décide de "retourner" à la prostitution après un temps d'arrêt. La décision de rupture avec la prostitution l'a conduit à couper les liens qu'il avait avec son groupe d'appartenance homosexuel de son pays d'origine. L'isolement vécu le conduit après un certain temps à effectuer un "choix" de retour à la prostitution et dans le même temps de retour dans son groupe d'appartenance. Nous sommes en présence d'un comportement actif et stratégique articulé à un système de contraintes.

L'approche choisie pour cette action-recherche est de type interactionniste, c'est-à-dire que nous considérons le fait prostitutionnel comme une réalité historique et systémique et les personnes prostituées comme des acteurs stratégiques effectuant des "choix" encadrés par des contraintes. C'est justement l'augmentation des contraintes dans les pays d'origine mais également ici, en France, qui expliquent l'entrée dans la prostitution de nouvelles catégories aux profils différents de ceux caractérisant classiquement la prostitution. L'analyse en termes de trajectoires ne concerne donc pas simplement les seules histoires individuelles et familiales. Nous devons être vigilants, autant que faire se peut, pour prendre en compte les interactions de ces trajectoires personnelles avec les évolutions des contextes nationaux et avec celles des ressources mobilisables.

3. La démarche méthodologique

3.1. La méthodologie

L'action-recherche réalisée dans le cadre du programme PIC-EQUAL "Se reconstruire et s'insérer" comporte une série d'étapes dont les principales peuvent se formaliser comme suit :

- La construction de la problématisation,
- La production des outils d'investigation,
- La réalisation des entretiens semi directifs,
- L'analyse des matériaux,
- La proposition d'hypothèses de transformations des pratiques et d'un protocole d'expérimentation.

S'agissant d'une action-recherche le groupe constitué de professionnels des différentes institutions partenaires du projet Se reconstruire et s'insérer constitue l'ossature de la démarche. Par ailleurs celle-ci s'ancre dans deux lieux géographiques : la région parisienne et la ville de Montpellier. L'histoire et les spécificités de ces deux territoires et de leurs acteurs, les moyens mobilisables, les publics et les projets, etc., étant différents. Nous aurons donc à veiller à la cohérence globale des deux investigations qui emploient inévitablement des outils et des méthodes différents.

3.1.1. La ville de Montpellier

L'action-recherche sur Montpellier s'inspire de la méthode de l'observation participante. A partir d'une série d'activités négociées avec un groupe de jeunes, les chercheurs recueillent les données nécessaires à l'analyse. Les thèmes des activités se situent autour de l'expression des personnes sur leurs trajectoires. Un cahier de bord est systématiquement tenu, et les données qu'ils recueillent sont intégrées dans la recherche. Des productions concrètes sont

contractualisées avec les participants selon des objectifs spécifiques à ceux de la recherche. A l'heure d'aujourd'hui ont été produits une émission de radio et un CD restituant celle-ci, une pièce de théâtre filmée (DVD). Une restitution des activités du projet étant enfin programmée la méthodologie détaillée y sera décrite.

L'expérience de Montpellier est articulée à celle du groupe de recherche national que nous présentons ci-après. Une dizaine d'interviews s'intégrant dans l'échantillon national est enfin planifiée.

3.1.2. *La recherche nationale*

La démarche méthodologique choisie est, bien entendu, déterminée par la complexité de notre objet. Il importait de saisir l'articulation de deux processus (le processus migratoire et les processus d'entrée et/ou de sortie de la prostitution), ce qui nous a conduit à interroger des trajectoires de personnes se livrant ou s'étant livrées à la prostitution et ayant connu une émigration. Notre matériau est donc constitutif de la subjectivité de ces personnes, c'est-à-dire de ce qu'elles acceptent de nous livrer en connaissant les objectifs de cette enquête. Au travers de cette subjectivité nous avons essayé de repérer des spécificités éventuelles, des déterminants de trajectoires, des circuits migratoires mais également des représentations et compréhensions que ces personnes ont de leurs histoires, de leurs besoins, de leurs situations présentes et de leur avenir. Les interviews semi directives ont donc constitué notre outil essentiel. Notre optique a ainsi été celle d'une sociologie compréhensive et qualitative.

Pour des raisons déontologiques, nous avons demandé aux chercheurs de ne pas interviewer des personnes qu'elles accompagnaient dans le cadre professionnel. Au-delà de l'investissement du groupe de recherche c'est donc l'ensemble des équipes qui a contribué à la réalisation de ce travail. Pour les mêmes raisons déontologiques nous avons, bien entendu, "anonymé" l'ensemble des témoignages.

3.2. L'échantillon souhaitable et l'échantillon réel

S'agissant d'une recherche qualitative, l'échantillon proposé souhaitable vise à couvrir une diversité maximum de situations. Aucune représentativité quantitative n'est cependant visée ici. En outre les difficultés d'accès au terrain nous ont amenés ultérieurement à modifier l'échantillon étudié. La recherche des personnes à interviewer s'enclenche cependant à partir de cet échantillon souhaitable. Un point d'évaluation trimestriel permettra de prendre les décisions nécessaires en temps voulu.

L'élaboration de l'échantillon souhaitable s'est effectuée au sein du groupe de recherche par l'analyse de matériaux préexistants concernant notre population. A partir de documents professionnels centrés sur l'accompagnement de personnes prostituées au sein des différents services, une série d'items a été formalisée pour élaborer la grille d'entretien et une autre de critères pour élaborer l'échantillon.

3.2.1. *Les critères pris en compte*

Après avoir débattu de l'ensemble des critères possibles au regard de notre problématique, le groupe d'action-recherche s'est arrêté sur les critères suivants pour élaborer l'échantillon souhaitable :

1. le sexe biologique de la personne,
2. la situation administrative,
3. l'origine nationale en distinguant pour l'Afrique les pays anglophones et les pays francophones,
4. l'âge.

3.2.2. Répartition par sexe

L'échantillon souhaité au début de la recherche était composé de **45 hommes** et **45 femmes**.
L'échantillon réel s'établit comme suit : **31 hommes** et **39 femmes**.

A. Répartition par origine

* Les hommes :

Origine nationale	"Pays de l'ex bloc de l'Est "	Maghreb	Amérique Latine	Afrique	Total
Nombre souhaité	7	18	18	2	45
Nombre réel	7	10	13	1	31

La seule différence notable entre le souhaitable et le réel en ce qui concerne les femmes concerne donc les femmes issues du Maghreb. Cette différence est cohérente avec l'opinion spontanée des professionnels qui constatent que pour les personnes originaires du Maghreb, l'essentiel des demandes d'aides proviennent d'hommes. En outre nous avons ici aussi introduit deux personnes non issues de l'immigration à des fins comparatives.

* Les femmes :

Origine nationale	"Pays de l'ex bloc de l'Est "	Maghreb	Afrique subsaharienne	Amérique latine	Total
Nombre souhaité	12	11	20	2	45
Nombre réel	13	5	18	3	39

La seule différence notable entre le souhaitable et le réel en ce qui concerne les femmes concerne donc les femmes issues du Maghreb. Cette différence est cohérente avec l'opinion spontanée des professionnels qui constatent que pour les personnes originaires du Maghreb, l'essentiel des demandes d'aides proviennent d'hommes. En outre nous avons ici aussi introduit deux personnes non issues de l'immigration à des fins comparatives.

B. La répartition par âge

Le choix proposé est ainsi de décliner l'échantillon selon le critère : moins de trente ans/plus de trente ans. En effet, selon les professionnels le vécu prostitutionnel ne prend pas les mêmes configurations selon telle ou telle situation. Toutefois pour certaines origines nationales ce critère n'a pas été jugé pertinent soit en raison du faible nombre de personnes à rencontrer au cours de notre enquête, soit en raison de l'absence d'une tranche d'âge dans les réseaux potentiels, c'est-à-dire les personnes fréquentant une des institutions engagées dans notre recherche. Après analyse de chacune des catégories nationales, il a donc été proposé la répartition suivante :

* Les hommes :

- Pour les hommes provenant d'un ex-pays de l'Est : le critère d'âge n'est pas retenu. L'échantillon réel s'établit ainsi pour cette origine : 4 de moins de trente ans et 3 de plus de trente ans.
- Pour ceux provenant du Maghreb : la distinction a été faite entre ceux exerçant la prostitution avec une image d'homme [identité sociale masculine] pour lesquels le critère d'âge n'a pas été retenu, et ceux l'exerçant avec une image féminine [identité sociale féminine] pour lesquels il l'a été : huit ont plus de trente ans et 6 ont moins de trente ans. Ces distinctions disparaissent dans l'échantillon réel dans la mesure où nous n'avons pu rencontrer que des hommes se prostituant avec une image féminine. L'échantillon réel se décrit comme suit : 9 de plus de trente ans et 2 de moins de trente ans.

- Pour l'Amérique Latine, le choix d'échantillon proposé est le suivant : 8 de plus de trente ans et 5 de moins de trente ans. L'échantillon réel s'établit lui de la manière suivante : 9 de plus de trente ans et 3 de moins de trente ans.
- Pour les personnes originaires d'Afrique le critère d'âge n'a pas été retenu.

*** Les femmes :**

- Pour les femmes provenant des ex-pays de l'Est le critère d'âge n'a pas été retenu,
- Pour les femmes originaires d'Amérique latine le critère d'âge n'a pas été retenu,
- Pour les femmes provenant d'Afrique la répartition souhaitée était la suivante : 10 de plus de trente ans et 10 de moins de trente ans. L'échantillon réel se compose lui comme suit : 16 de moins de trente ans et 2 de plus de trente ans.
- Pour le Maghreb : L'échantillon souhaité s'établissait comme suit : 8 de plus de trente ans et 3 de moins de trente ans. L'échantillon réel se décompose de la manière suivante : 3 de plus de trente ans et 2 de moins de trente ans.

C. Analyse des écarts entre le souhaitable et le réel

Le pari qui était le nôtre de prendre en compte la diversité des situations se retrouve dans l'échantillon réel avec quelques nuances significatives. Soulignons en deux qui nous semblent significatives des publics que nous touchons :

- Nous avons initialement prévu un nombre plus important de femmes d'origines maghrébines et nous n'avons pas pu les toucher. Deux interprétations sont possibles sur ce constat : soit il y a diminution de cette partie du public, soit nous les contactons moins pour diverses raisons (formes et lieux de prostitutions par exemple),
- Nous avons également prévu, dans l'échantillon portant sur les femmes, d'inclure un nombre non négligeable de femmes de plus de trente ans. Sur cet aspect aussi force est de faire le constat que nous les touchons peu : ici aussi ce constat peut être issu de plusieurs causes qu'il convient d'interroger,
- Concernant la prostitution masculine nous avons prévu de distinguer entre prostitution avec image de la femme ou non. Nous n'avons pas pu retenir ce critère, l'essentiel des personnes rencontrées se prostituant avec une image féminine.
- Pour ces hommes nous pensions trouver une prédominance des moins de trente ans alors que l'échantillon présente la situation exactement inverse. Ici aussi les raisons peuvent être diverses.

Malgré ces modifications par rapport au souhaitable la diversité des trajectoires analysées permet de prendre en compte dans notre analyse la complexité et l'hétérogénéité de notre public. Pour chacune des sous catégories également nous disposons d'un nombre non négligeable de trajectoires permettant des dimensions comparatives et donc des hypothèses explicatives dépassant le simple récit d'une trajectoire individuelle.

CHAPITRE 2

L'AVANT MIGRATION

INTRODUCTION

Le présent chapitre s'intéresse à l'analyse des éléments de discours concernant la situation au pays d'origine des personnes que nous avons rencontrées. Ces personnes ont une histoire dont la prise en compte est nécessaire pour comprendre un certain nombre de leurs comportements et de leurs rapports à la société française et aux institutions. Nous voulions prendre en compte ces dimensions de trajectoires afin d'éviter les attitudes trop fréquentes de généralisation constatées concernant les publics vivant des difficultés sociales. Ce souci de prudence nécessaire pour tous les publics l'est encore plus pour le nôtre, compte tenu du contexte législatif. Celui-ci conduit, au moins dans un premier temps à une prudence et à une déformation dans l'énoncé de la trajectoire personnelle.

Les premier-e-s concerné-e-s ont ainsi tendance à tenir à nos associations le discours attendu, c'est-à-dire le discours qui leur semble le plus à même de déclencher telle ou telle aide ressentie comme importante, voire urgente. De surcroît, pour beaucoup d'entre eux, la demande d'asile les contraint à donner une version rationalisée de leur histoire qu'ils et elles ont tendance à nous restituer comme telle. On perçoit ici un des éléments de notre cadre d'analyse théorique, appréhendant notre public comme acteur stratégique et non seulement comme victime passive.

L'analyse de ces éléments de discours antérieurs à la migration met en évidence l'extrême diversité des situations de départ. Elle permet également de dégager au-delà des spécificités individuelles des déterminants sociaux liés au pays d'origine qui ont des conséquences sur les trajectoires individuelles. Ainsi en est-il par exemple pour les hommes maghrébins qui décrivent une diminution des possibilités de vivre leur homosexualité avec la montée de l'intégrisme. Pour ces hommes le projet migratoire est présenté comme conséquence de la dégradation des conditions d'existence d'une minorité sexuelle. Il en découle de nombreuses conséquences : forte solidarité de groupe ; incitation par les amis à quitter le pays d'origine ; vécu prostitutionnel dans un premier temps comme "homosexualité libre", c'est-à-dire comme incluant des dimensions de plaisir ; liens de loyauté avec le groupe, rendant difficile le choix de quitter l'activité prostitutionnelle ; etc.

De la même façon les personnes issues des anciens pays socialistes décrivent des mutations identitaires collectives au pays d'origine. Les mots utilisés sont ici parlant et révèlent le sentiment d'une réelle "dépossession du monde". L'entrée en prostitution avant ou après la migration apparaît dès lors comme un des effets parmi d'autres de ce processus de déstabilisation. La violence sociale décrite ici est un incontournable pour comprendre à la fois le type de migration et le rapport

à l'activité prostitutionnelle, et en conséquence pour construire une relation d'aide adéquate.

Notre objectif dans ce chapitre n'est pas l'exhaustivité. Nous voulons simplement souligner les déterminants les plus récurrents. La richesse du matériau recueilli permet d'envisager dans le futur une analyse seconde plus fine. A l'issue de cette recherche, il apparaît nettement qu'un certain nombre d'aspects liés aux mutations dans les différents pays d'origine sont à introduire dans les formations initiales et continues des travailleurs sociaux agissant en direction de ce public cible. Dans l'immédiat ces récurrences ont conduit les participants au groupe de recherche à modifier leurs postures professionnelles, à accorder une attention et une écoute plus grande au discours sur l'histoire tenu par les personnes accueillies.

1. L'immigration en provenance des "pays de l'Est" de l'Europe

Nous avons rencontré 20 personnes originaires des pays de "l'Est de l'Europe", c'est à dire des anciens pays dénommés et se dénommant dans le passé comme "socialistes". Au delà de cette appellation commune, ces pays ne présentent pas d'homogénéité. Par contre, les transitions politiques et économiques vécues par ces pays semblent avoir provoqué partout des effets essentiels sur les trajectoires de leurs populations. Notre échantillon est composé de 7 hommes et de 13 femmes.

1.1. Les femmes de notre échantillon

Notre échantillon comporte 13 femmes de 25 à 35 ans. De nombreux facteurs et processus que nous décrivons ici sont repérables également pour les hommes de cette origine géographique. Nous ne reprendrons donc pas systématiquement ces aspects communs dans la partie consacrée aux hommes. Nous insisterons alors sur les éléments de spécificités concernant les hommes de notre échantillon.

1.1.1. Le discours sur la famille

Rupture familiale et pauvreté

Pour la grande majorité des personnes rencontrées, les trajectoires révèlent des violences familiales et/ou une situation de pauvreté. Les situations d'abus sexuelles ou de maltraitance pendant l'enfance sont rarement mentionnées. L'alcoolisme et la violence des pères sur les mères sont en revanche particulièrement présents :

- "Quels souvenirs avez-vous de votre enfance ?"

Du bon et du mauvais. Les mauvais c'étaient les problèmes entre mon père et ma mère, et je suis une fille unique. Après le divorce de mes parents, ma mère a dû aller à l'hôpital à cause des coups de mon père. Je suis alors restée toute seule. Je me sentais abandonnée. (...) Les bons souvenirs c'est l'été à la campagne chez ma grand-mère où il y avait des cousins, beaucoup d'enfants. On s'amusait bien ! Quand c'était le communisme en Lituanie, avec les russes, et que ma mère travaillait à l'usine, elle avait droit à des bons. Je pouvais partir en colonie de vacances avec d'autres enfants. J'aimais beaucoup ça. On faisait du sport, plein de choses. Quand j'étais petite on voyait souvent la famille", (Christina originaire de Lituanie, e. 30).

Ou encore :

"C'était les difficultés en Roumanie, mon père était très méchant, l'alcool, il battait ma mère. C'était la pauvreté. J'aidais ma mère qui était femme de ménage, l'agriculture

aussi du matin au soir ! S'il n'y avait pas d'argent, mon père criait. Petite j'étais pas heureuse, j'avais pas une famille pour rigoler, discuter jamais", (Mona originaire de Roumanie e. 66).

Ou enfin :

"J'ai des bels souvenirs mais j'ai des mauvais ; les bels souvenirs c'était avec mes parents, quand mon père n'était pas bourré, ivre. Il est mauvais, quand il buvait beaucoup, il frappait ma mère. Tout était bien, quand il buvait pas, tout était bien. Quand il prenait un verre, là c'était le calvaire à la maison, (Léna originaire de Roumanie e. 7).

De nombreuses trajectoires articulent des causalités multiples : divorces, difficultés économiques, facteurs politiques. Selon les trajectoires l'ordre de succession dans le discours de ces facteurs est différent mais rares sont les explications ne mentionnant qu'une seule dimension :

"Le régime est très dur. Mes parents sont contre le régime, ils sont démocrates. Mon père il a souffert. Contre le régime ça va pas du tout. Donc j'ai pas le droit de continuer mes études j'aimais. J'étais bien en histoire, les lettres... ça va j'ai des bons souvenirs. J'ai été obligée. Après le système il a changé, c'était l'époque de l'immigration. Les gens rentraient dans les ambassades étrangères pour les visas. Il y avait des problèmes, des troubles, avec les étudiants aussi. C'était dangereux.(...). Mes parents sont décédés, j'avais 20 ans, mon frère aîné est devenu chef de la famille, et c'est devenu très dur pour moi et c'est pourquoi je suis venue ici. Mes parents vivants jamais je pense de partir dans un autre pays", (Katarina originaire d'Albanie e. 28).

Ou encore :

"Les problèmes financiers et moraux avec ma mère. Je voulais partir. Mes parents étaient divorcés quand j'avais 9 ans. Ma mère me poussait à trouver de l'argent. J'ai arrêté l'école à 15 ans et j'ai eu une fille à ce moment, c'était en 96. Il fallait que je trouve de l'argent pour elle aussi. Son père m'a abandonné quand j'étais enceinte, il avait 10 ans de plus que moi. Je vivais avec ma fille chez ma mère, dans une seule pièce (....) Là où on habitait, la région, c'était très pauvre. C'était vraiment très dur ! On n'avait rien. On ne peut pas imaginer ça", (Kristina originaire de Lituanie e. 30).

Le décès d'un parent et les troubles familiaux

Le décès d'un des deux parents est la seconde cause invoquée pour expliquer le projet migratoire et/ou l'entrée dans la prostitution. Cette causalité apparaît dans 5 de nos entretiens sur 13. Le discours se fait alors volontiers nostalgique avec un avant et un après :

"Mes parents décédés, j'avais 20 ans, mon frère aîné est devenu le chef de la famille et c'est devenu très dur pour moi et c'est pourquoi je suis venue ici. Mes parents vivants, jamais je pense de partir dans un autre pays (...) ma mère était une femme sensible, très stricte pour l'éducation[ation]. Mon père il est commerçant il vend des fruits, ma mère elle travaille pour une fabrique de tabac. On était une famille unie", (Katarina originaire d'Albanie e. 28).

Ou encore :

"Mon père il est mort en 1997 ou 96, un truc comme ça. Et après bon, une fois que les parents ils étaient morts, jusqu'à ce moment là j'étais quelqu'un de très sérieux, mais après une fois qu'ils sont morts, je ne sais pas, tu sais... c'est comme ça que je commence à... ", (Alia originaire du Kosovo e. 3).

Ou enfin :

"J'ai de bons souvenirs de mon enfance et de cette époque là ! Ensuite, mon père est tombé gravement malade. Il s'est blessé et par manque de soin il a eu une gangrène ou un cancer, je ne sais pas trop, mais il a dû être amputé d'une jambe parce que sa

blesure ne guérissait pas ! L'infection ne s'est pas arrêtée ! Mon père est mort dans de très, très grandes souffrances qui ont duré quelques années", (Katia originaire de Moldavie e. 2).

Les autres situations mettent en exergue des enfances malheureuses marquées par un sentiment de rejet ou des conflits au sein du couple parental :

"Ma mère, c'était la seule qui me défendait, les autres étaient tous contre moi [8 frères et sœurs + père]", (Macha originaire de Roumanie E 53).

Ou encore :

"J'ai quitté très tôt l'école à cause de mes parents qui ne s'entendaient pas, il y avait toujours des histoires très dures et des bagarres à la maison", (Oxana originaire de Lettonie e 56).

1.1.2. Les conséquences des bouleversements politiques

De manière quasi-unanime le développement de la prostitution est référé aux bouleversements socio-politiques. Pour comprendre le passage qui suit, il faut se rappeler que sous la période soviétique, les pays de l'ancien bloc socialiste avaient adopté une législation prohibitionniste, calquée sur celle de l'URSS, qui interdisait formellement la prostitution et le proxénétisme.

"Chez mon pays d'origine, au début ça n'existait pas. Avec la démocratie, c'est venu peu à peu, à partir de 2000. Avant, avec les communistes, ça existait pas, c'était la loi. Quand je suis partie, il y avait la guerre civile. C'est pourquoi ils ont profité. En France, j'aurais pas fini sur la rue. C'était la situation en Albanie, ils ont profité (...). Dans mon pays d'origine, il y avait des maladies qu'on connaissait pas, le sida, des maladies qu'il y a ici. Avec la démocratie, les gens sont sortis et ont pris la maladie ici et ils sont revenus. Les gens ont alors appris. Avant en Albanie les préservatifs, ils savaient pas c'étaient quoi, c'était inconnu. Avant de venir ici, j'avais jamais vu. (...) En Albanie, l'information sur les maladies, c'est venu après avec la télé. On a su là-bas pour les filles qui partaient d'Albanie en Italie mais peu à peu", (Marina originaire d'Albanie e. 1).

Katia, d'origine Moldave, insiste sur le sentiment de "dépossession du monde" et de crise généralisée des repères à l'existence. Les repères du passé disparaissent et la transition avec un nouveau modèle se réalise violemment :

"Je suis originaire de Moldavie. C'est un tout petit pays, une ancienne république Soviétique coincée entre la Roumanie et l'actuelle Ukraine. (...). Pour nous c'était simple on se considérait comme une province de l'URSS, on ne se posait pas la question de si on était Moldave, Russe, Gagaouze ou Ukrainien ou bien Roumain. (...). Nos étalages étaient fournis, au marché on trouvait de tout et on vivait plutôt bien. Les jeunes étudiaient, tout le monde avait du travail, les lois étaient respectées (...). Ce que je sais c'est que très vite après 1992, c'est-à-dire après notre indépendance, la Moldavie a basculé dans la misère. La Russie et la Roumanie se battent pour savoir à qui reviennent les terres moldaves ! Les conflits politiques et armés nous dépassent. Certaines régions sont divisées avec leurs frontières, leurs propres lois (...). Enfin c'est trop compliqué !!! Et nous les moldaves, nous sommes au milieu de tout ce chaos comme des pions, à tel point que nous ne savons plus vraiment à "quelle sauce on va être mangé". Par exemple l'école pendant un moment la langue principale était le russe, ensuite c'était le roumain, après on est revenu en arrière et ainsi de suite, tant et si bien que le moldave n'existe même plus comme langue officielle dans notre pays. C'est devenu une langue sans aucune reconnaissance (...) Pendant un temps, certains moldaves ont pu obtenir la nationalité roumaine et un passeport roumain mais cette directive aussi n'est plus de mise (...) Tout se décide en haut lieu et nous n'existons pas pour ces gens là. On ne nous demande pas notre avis. On dispose de nous comme on veut. Depuis la disparition

des Kolkhozes les terres ne sont plus cultivées, beaucoup sont à l'abandon, même la plupart des vignobles pourtant centenaires ne produisent plus, les vergers non plus, ils sont en friches. Il y a plus personne pour entretenir nos routes (larmes) Excusez-moi j'ai beaucoup de mal à parler (...) cela me fait mal (...). J'ai l'impression d'avoir vécu plusieurs vies en quelques années !!! Et pourtant je n'en vois pas le bout!, (Katia originaire de Moldavie e. 2).

Les engagements politiques des parents ou plus généralement le facteur politique apparaît également dans quelques trajectoires comme causes d'une entrée en pauvreté ou comme origine du projet migratoire :

"Ma famille a eu de très, très gros ennuis et a perdu son travail. (...) Au bout d'un certain temps maman s'est impliquée à son tour dans la fondation des anciens combattants pour connaître les droits de mon père et le soutenir (...) C'est suite à son engagement que maman a été licenciée sur de faux prétextes. (...) La vie est devenue encore un peu plus insupportable pour nous tous", (Zoïa originaire de Russie e. 64).

Ou encore :

"Apparemment j'ai dû photographier quelque chose qu'il ne fallait pas mais je ne savais pas de quoi ou bien de qui il s'agissait ! Ces hommes ne me disaient rien, à part hurler et me menacer moi et mon copain... C'est cette histoire qui a précipité les choses [la migration]", (Vera originaire de Russie e. 72).

Katia que nous avons citée plus haut, parle ensuite longuement dans son témoignage de la crise du lien social villageois se traduisant par un sentiment d'une montée de l'individualisme, de l'égoïsme et de la violence entre les personnes. Nous nous sommes permis cette longue citation parce qu'elle résume ce qui est présent de manière moins formalisée dans d'autres témoignages pour les personnes originaires de l'ex-URSS. Ce qui est frappant dans ces propos, ce sont les similitudes avec ce que nous savons déjà sur la prostitution. Une différence cependant : les crises d'identités, de manque de reconnaissance, le sentiment de dépossession de soi (être "un pion") ne sont pas référés ici à un vécu personnel et/ou familial mais à des processus sociaux et sociétaux. Tout se passe comme si la violence sociale aboutissait aux mêmes résultats que la maltraitance et les abus sexuels dans une trajectoire individuelle.

Katia fait partie d'une famille qui a une place sociale et symbolique importante dans le village. Les changements socio-politiques constituent un déclassement social certain, que viennent prolonger la paupérisation familiale d'abord, l'émigration et la prostitution ensuite. Fréquemment les trajectoires des femmes en provenance de ces pays révèlent des catégories sociales se situant dans les couches moyennes ou aisées, avec des niveaux d'études importants. C'est également le cas d'Alia originaire du Kosovo qui pendant tout l'entretien souligne ce sentiment de déclassement social :

"Ben écoute moi je suis arrivée dans une famille intellectuelle. Mes parents étaient médecins. (...). Oui parce que mes parents ils travaillaient à l'hôpital et j'avais accompagné deux ou trois fois des français qui faisaient des travaux à l'hôpital, ..., qui faisaient des séminaires en pédiatrie là-bas et euh moi j'étais au lycée à cette époque là et je profitais parce que j'avais mes parents qui travaillaient là-bas et ils avaient besoin de quelqu'un qui parlait français. (...) Avec les Français que j'avais vus là-bas, j'avais une toute autre impression pour la France. Mais une fois que je me suis trouvée en France, j'ai vu que c'était pas la vie (...). La première fois que je me suis retrouvée au commissariat avec les filles, lors d'un ramassage. Les filles que des droguées, moi dans un coin dans ma tête je me disais "mais qu'est ce que je fais ici. Putain où j'étais, où je me trouve". Les filles comment elles parlaient, les filles vulgaires et tout. Moi, dans ma tête, "qu'est ce que je fous ici""", (Alia, originaire du Kosovo e. 3).

1.1.3. *Les modalités de rencontre avec un "réseau"*

C'est sur cet état de fragilisation du corps social et de l'entité familiale que s'opère la rencontre avec le processus qui conduira à l'activité prostitutionnelle. Seul un entretien mentionne une activité prostitutionnelle au pays d'origine. De la même façon les situations de "conduite à risque», bien que minoritaires, ne sont pas négligeables dans la description de la vie au pays d'origine. Seules quatre trajectoires contiennent des éléments que l'on peut classer dans cette catégorie sans que pour autant ne soit mentionné le passage à la prostitution :

"Une fois je suis partie en boîte de nuit, j'avais 14 ans et j'ai vu ça. Des femmes qui parlaient avec des clients de boîte, un homme m'a expliqué mais je l'ai pas fait ; mais c'était caché je pense", (Kristina originaire de Lituanie e. 30).

Ou encore :

"Je vivais dans un squat avec des amis. J'ai erré dans les rues pendant un temps et je me suis fait des copains parce que ma mère ne voulait plus que je remette les pieds à la maison ! J'étais souvent avec des jeunes qui étaient plus ou moins dans la même situation que moi, ils sont devenus ma seule famille ! On dormait dans des vieux immeubles à moitié détruits ou parfois on se faisait inviter. A cette époque je commençais à boire des alcools forts (de la vodka) parce qu'il faisait trop froid dehors et la vodka n'était pas chère, ça nous aidait à tenir le coup !", (Oxana originaire de Lettonie e. 56).

Le contact avec ce qui s'avérera ensuite être un réseau ne se réalise pas sur une base de contrainte physique et de violence. C'est le travail qui est le prétexte de la rencontre avec le réseau et non la prostitution. Ces jeunes femmes sont manipulées et pensent trouver un travail "honnête" dans le pays de destination. Ce n'est qu'une fois sur place que les contraintes et les menaces sont explicites. Les acteurs introduisant au réseau sont généralement les membres de la famille ou des amis et connaissances. Dans deux trajectoires l'époux apparaît comme étant le proxénète.

Le divorce de Katia la pousse dans un premier temps à retourner vivre avec ses enfants chez sa mère puis à immigrer vers la capitale. Après plusieurs emplois précaires, elle est contactée par une "fille de son village" :

"J'étais désespérée mais je continuais à chercher, j'interrogeais tout le monde mais il n'y avait rien, rien, rien. En hiver 2000, j'ai rencontré une fille de mon village que je n'avais pas revue depuis l'école ! Elle avait entendu que je cherchais du travail, je ne sais pas comment ni par qui mais vous savez, tout se sait très vite chez nous ! Un jour, elle est venue chez ma sœur pour me rencontrer et me parler. (...) Elle m'a dit qu'un de ses bons amis avait un ami qui avait la possibilité de me donner du travail en France dans mon métier, la couture. (...). Je l'ai cru car vous savez la moitié de la Moldavie ne vit plus en Moldavie. Les gens saisissent n'importe quelle occasion pour s'en sortir, alors oui j'y ai cru. (...). En Moldavie il n'y a plus une famille qui n'a pas au moins un de ses membres parti à l'étranger, rien que pour pouvoir nourrir les siens. (...). Pour les femmes c'est encore pire, il y a celles qui partent en Italie et en France mais il y en a aussi qui partent en Turquie, en Serbie, en Bosnie et dont on entend plus parler ! Alors bien sûr partir en France c'est tout de même plus rassurant que de partir travailler en ex-Yougoslavie ou en Turquie, même si on dit qu'un travail vous attend là bas (...). Ensuite ça s'est très vite passé. Un homme d'un certain âge m'a demandé d'amener des photos d'identité et quelques jours après, mes documents étaient prêts", (Katia originaire de Moldavie e. 2).

La prise de conscience de l'existence de réseaux de prostitution est ici parcellaire et clivée. D'une part elle se méfie des propositions d'emplois pour certaines destinations (Turquie et

ex-Yougoslavie) et d'autre part elle estime que certains pays présentent des garanties que d'autres n'ont pas (Italie et France) opérant une dichotomie entre pays occidentaux d'un côté et les autres pays de l'autre.

L'histoire de Léna a de nombreux points communs. Elle aussi pense que le réseau est organisé pour le travail. Elle aussi découvre sa véritable nature en arrivant :

"Je viens de Roumanie et ça va faire 4 ans que je suis partie de Roumanie. Je savais pas pourquoi... au début c'était pour aller en Allemagne pour travailler là-bas comme baby-sitting ou dans la restauration. Mais une fois arrivée en Allemagne, les personnes ont dit que je dois aller en Belgique avec eux, à Bruxelles. Là-bas ils m'ont dit pourquoi j'étais venue, que c'était pas le baby-sitting, la restauration mais que c'était la prostitution. Après c'était la peur, les menaces qu'ils faisaient sur moi, sur ma famille... c'est comme ça que c'est arrivé", (Léna originaire de Roumanie e. 7).

Le cercle familial apparaît dans plusieurs trajectoires comme point de contact initial avec le réseau :

"Je suis venue ici avec mon mari qui était aussi malheureusement mon maquereau. C'est lui qui m'a obligée à travailler sur le trottoir. Jamais j'ai pensé ça, jamais que je serais une victime de la prostitution", (Katarina originaire d'Albanie e. 28).

Ou encore :

"Mon cas, c'est pas qu'il y avait un réseau, c'est à cause de mon ex compagnon. On était fiancé, on se connaissait avec la famille. Il m'a proposé d'aller en Italie, de travailler normal, comme tout le monde, pour être un peu plus élevé avec l'argent. C'était du bluff ! Peut être un premier temps il a pensé ça aussi, il connaissait même pas ce qui se passait ici. Il était jeune, il n'avait jamais été en Italie, comme moi. Mais arrivé en Italie, il a retrouvé ses copains et il a commencé à parler d'un "travail" qu'il fallait faire. Après on a parlé de réseau, mais moi c'est quelqu'un qui suis venu il y a longtemps", (Marina originaire d'Albanie e. 1).

Plus fréquemment ce sont des amis qui apparaissent comme "passeurs" :

"Un jour, j'étais chez des copains que je connaissais de vue. J'ai été invitée à une fête dans une grande maison, il y avait beaucoup de gens, tout le monde dansait, buvait... La fête a duré jusqu'au matin et puis tout le monde est resté dormir sur place. Quand je me suis réveillée, un des copains est venu me parler en me demandant si je voulais aller gagner de l'argent en Allemagne comme ça, je pourrais moi aussi avoir un petit chez moi au lieu de dormir à droite et à gauche (...) J'ai été présentée à un homme d'origine turque, il disait habiter en Allemagne, il était à la fête mais je n'avais pas fait attention à lui, il y avait tellement de monde ! Il a proposé de m'accompagner parce que justement il devait repartir pour son travail en Allemagne. Mon copain et lui m'ont dit qu'ils s'occupaient de tout au niveau de mes papiers. Je n'y connaissais rien et je les ai remerciés. Quelques jours après nous sommes partis tous les deux plus un autre de ses copains turcs. Pendant le voyage ils étaient gentils et lorsque je suis arrivée en Allemagne, ils m'ont présenté à un autre turc et un allemand qui était propriétaire d'un club et ils sont repartis. (...) Je suis restée seule avec eux... Je ne parlais pas du tout ni turc ni allemand, je "baragouinais" juste un peu anglais, j'étais dans leur bureau alors ils ont fait venir une fille qui venait de Lettonie comme moi. C'est elle qui m'a expliqué ce que je devais faire ... Elle m'a expliqué que j'ai été achetée à mes copains pendant la fameuse fête et que tout était prévu d'avance ... J'ai commencé à pleurer et ils m'ont mis des coups en me traînant dans une petite pièce", (Oxana originaire de Lettonie e. 56).

Ou encore :

"J'en ai parlé avec ma sœur qui ne voulait pas parce que elle savait ce que faisait la dame. Moi je ne croyais pas, je ne savais pas. Elle était gentille et j'ai travaillé 2 semaines chez elle. Elle me payait avec des vêtements. Un soir elle a discuté avec moi et elle m'a

proposé de partir dans un autre pays. Elle m'a dit qu'en Roumanie c'est la pauvreté, elle pouvait m'aider, me faire un passeport pour me faire venir en France. (...) oui je savais ce que je devais faire en France... faire la prostitution", (Mona originaire de Roumanie e. 66).

Les petites annonces dans les journaux constituent la troisième modalité de rencontre avec un réseau. Ici aussi, ce sont des offres d'emplois qui sont mises en avant pour obtenir le consentement au départ pour l'étranger :

"Avant que je parte de Lituanie, J'ai pris contact avec une dame, suite à une petite annonce pour un travail bien payé à l'étranger. Elle m'a dit qu'il fallait être bien habillée et proposer des boissons dans un bar. (...) On est parti en voiture, il y avait aussi trois hommes dans la voiture. On est passé par la Russie, la Pologne, l'Allemagne, il n'y a pas eu de problème pendant le voyage, on dormait dans la voiture et on est arrivé à Paris. Avant la frontière en France, le chauffeur m'a dit ce que je devais faire en France, la prostitution dans la rue. Ils m'ont installée à l'hôtel c'était la journée et là une dame plus âgée de mon pays m'a expliqué comment faire, la prostitution quoi ! (...) Si je n'étais pas d'accord, il fallait que je retourne par mes propres moyens et je n'avais pas d'argent. Le lendemain soir, j'ai commencé à travailler sur le boulevard", (Kristina originaire de Lituanie e. 30).

Le dernier type de trajectoire concerne des personnes qui rencontrent un réseau en France. Ces personnes connaissent un projet migratoire classique et c'est la précarité des ressources qui les conduit au processus prostitutionnel. C'est le cas de Maroussia venue seule en Espagne avec un visa de touriste et qui s'aperçoit une fois sur place qu'elle ne peut pas travailler avec ce titre :

"Je ne connaissais pas la langue espagnole et tout ce qu'on m'a proposé pendant que j'étais en Espagne c'est travailler dans des bars et des hôtels, la nuit où d'ailleurs j'ai rencontré des patrons originaires de pays anciennement communistes !!! Je ne sais pas comment ils ont fait pour s'installer comme ça en tant que patrons alors que moi, je ne demandais pas grand-chose, juste un peu de travail honnête ! (...) Mon argent fondait à vue d'œil et je n'avais plus un sou pour retourner à la maison. J'ai fini par accepter de travailler un peu dans ces bars mais très vite on m'a demandé d'en faire plus sinon on ne voulait même pas me payer ce que j'avais gagné ! – C'est-à-dire ? J'ai dû aller avec des clients qui la plupart du temps s'étaient bien saoulés avant, c'était horrible, je ne savais pas qu'un jour je serai amenée à faire ce genre de chose mais surtout je ne savais pas que j'en étais capable ! J'en étais horrifiée et je me suis sentie sale, je suis devenue une autre que je ne connaissais pas !", (Maroussia originaire de Russie e. 55).

Soulignons qu'une seule des personnes rencontrées pratiquait la prostitution au pays d'origine :

"Mais un jour, mon mari n'est plus revenu à la maison, ensuite j'ai su qu'il était en prison, en France ! Je suis restée toute seule, d'un jour à l'autre, sans un sou ! Je ne pouvais plus payer le loyer de notre chambre, ni quoi que ce soit d'ailleurs, je n'avais rien mis de côté ! J'ai commencé à me prostituer quand je me suis retrouvée toute seule", (Vera originaire de Russie e. 72).

1.1.4. Partir pour revenir

Le projet migratoire se fonde donc sur la question de l'emploi et l'on retrouve les dimensions classiques de la plupart des migrations : accumuler un pécule pour pouvoir revenir au pays réaliser un projet. Dans la plupart des trajectoires cette dimension est implicitement évidente. Dans quelques-unes le projet de retour est explicite :

"C'était la première fois que je parlais à l'étranger. Mon idée c'était de revenir en Lituanie avec assez d'argent" (Kristina originaire de Lituanie e. 30).

Ou encore :

"Mon projet était de gagner de l'argent avec travail honnête pour pouvoir payer l'opération de mon fils. (...) J'ai serré les dents et dès que j'ai gagné le minimum je comptais repartir à la maison.

- Qu'avez-vous fait ensuite ? -

"Normalement j'aurais du repartir directement chez moi, j'avais juste suffisamment d'argent pour revenir à la maison mais entre temps j'ai beaucoup réfléchi, j'ai passé quelques nuits à tourner et retourner le problème dans ma tête ! J'ai fait tant de kilomètres pour en arriver là, je suis passée par tellement de choses, je n'étais pas sûre de pouvoir revenir un jour en Europe de l'Ouest et je me suis demandé si j'avais vraiment tout essayé pour trouver du travail ! J'avais tellement honte de revenir à la maison les mains vides, encore plus pauvre que lorsque je suis partie. Comment expliquer mon échec à mon fils, à mes parents... d'autant plus que chez moi tout le monde croit qu'il n'y a qu'à demander pour travailler dans ces pays..." (Maroussia originaire de Russie e. 55).

1.1.5. D'autres aspects du discours

D'autres dimensions de la situation au pays d'origine sont abordées spontanément. Ainsi dans quatre des trajectoires la situation du système de santé est abordée. Dans l'une d'entre elle que nous avons mentionnée, elle est à l'origine du projet migratoire (pouvoir financer l'opération d'un enfant). Dans les autres situations c'est la défaillance du système qui est décrite :

"Non, le système de santé en Moldavie n'est pas comme en France. Et vous savez, à la campagne, il n'y pas d'hôpital ni de médecin et les médocs sont très, très chers... alors on se soigne comme on peut ! Chacun donne des tas de conseils mais on n'y connaît rien, on n'est pas médecin alors quand c'est vraiment grave... on se soigne avec des méthodes traditionnelles, des plantes et des recettes de famille, de temps en temps on va voir des vieilles femmes que l'on dit sorcières, elles ont des connaissances et pour certaines maladies ça marche" (Katia originaire de Moldavie e. 2).

Concernant la contraception c'est l'ignorance et l'absence de prévention qui domine. Les femmes rencontrées décrivent une situation où elles ne connaissaient pas les méthodes de contraception et donc subissaient de nombreux avortements et ont des enfants lorsqu'elles sont jeunes.

Les bouleversements économiques, sociaux et politiques vécus par ces pays se reflètent dans les trajectoires de ces femmes. Ils fragilisent et/ou déstabilisent une partie de la population la rendant plus vulnérable. Paupérisation, déclasserement social, perte des solidarités antérieures, etc., sont les principaux facteurs mis en avant par les intéressées. La question identitaire a été fréquemment abordée soulignant en cela des conséquences invisibles et inattendues des mutations socio-politiques. Dans certaines trajectoires elles sont présentes comme violence sociale produisant un sentiment de "négation de soi" qui n'est pas sans rappeler les effets des maltraitements physiques. Enfin dans ces trajectoires c'est nettement la migration qui conduit à la prostitution et non l'inverse

1.2. Les hommes de notre échantillon

Les trajectoires des sept hommes que nous avons interviewés révèlent des différences fortes par rapport à celles des femmes. Les éléments abordés par ces sujets portent plus sur leur identité homosexuelle que sur l'instabilité familiale ou les difficultés économiques.

1.2.1. La Violence de l'assignation identitaire et du racisme

Les hommes rencontrés abordent en premier lieu la question de leur identité sexuelle. C'est elle qui a été l'objet des difficultés et des souffrances les plus grandes, et c'est donc elle qu'ils abordent en premier. Ils se définissent comme homosexuels dès leur enfance.

Voici comment Boris, originaire de Russie, décrit son enfance :

"Je suis né en 1971 et la Russie était encore sous le régime soviétique. J'ai été élevé dans un internat ou "maison d'enfants" comme cela se faisait beaucoup à l'époque soviétique. Je voyais ma famille de temps en temps mais ils n'intervenaient pas dans mon éducation. Ils me donnaient beaucoup d'amour mais j'ai grandi loin d'eux, non parce qu'ils n'étaient pas capables de m'élever mais parce que c'était naturel (la jeunesse des komsomols, les pionniers,...). Les enfants et les jeunes étaient pris en charge par l'Etat. (...). Nous vivions qu'entre garçons, j'étais assez menu et fin comme une fille. J'ai été abusé à plusieurs reprises par des personnes beaucoup plus âgées que moi. Elles avaient de bonnes situations et beaucoup d'influence. Des hommes d'ailleurs mariés pour la plupart. Je ne me souviens pas que cela m'ait laissé des séquelles car après je savais comment profiter de la situation. J'ai découvert que j'étais homosexuel tout naturellement !", (Boris originaire de Russie e. 4).

Patrick d'origine Roumaine parle également de la violence et des abus sexuels au cours de son enfance en maison d'enfants :

"C'était très difficile. Par exemple quand tu arrives là-bas à 6 ans, le garçon qui est grand, qui avait je sais pas 15-16 ans il te prend et il te bat. (...). C'est comme ça la vie. Par exemple comme je vous l'ai expliqué, on est abusé sexuel. Tout le monde faire ça et nous les petits on ne disait rien", (Patrick originaire de Roumanie e. 5).

Les hommes qui n'ont pas été élevés en maison d'enfants décrivent quant à eux une enfance heureuse et une prise de conscience précoce de leur homosexualité. Ils décrivent également un contexte général les conduisant à taire et cacher leur identité sexuelle :

"Nous sommes deux enfants, nous avons été élevés par ma mère avec toutes les difficultés que l'on peut imaginer pour une femme seule car elle ne s'est pas remariée [après le décès du père]. (...) J'ai été élevé comme le petit dernier et le seul garçon de la famille. J'ai été choyé et gâté. Vu le peu de moyens financiers dans notre famille, je considère que j'ai passé une enfance et une adolescence insouciant et heureuse car ma mère ne m'a jamais fait ressentir les difficultés qu'elle avait à nous élever. (...). Par contre j'étais très renfermé, timide et solitaire mais je pense que c'est mon caractère. Assez tôt, j'ai été attiré par les garçons mais je n'ai jamais pu me confier à mon entourage car l'homosexualité était jusqu'à il n'y a pas si longtemps condamnée par la loi. Elle était considérée comme une tare, une perversion très grave condamnée par les autorités et l'église ainsi que par la population", (Alexandre originaire de Russie e. 6).

Yvann décrit longuement l'homophobie à laquelle il a été confronté et ses conséquences quotidiennes :

"Avoir un homosexuel dans une famille russe est une suprême humiliation, ou plutôt non une malédiction, beaucoup d'hommes influents, des médecins, des politiques même des gens d'église aujourd'hui disent ouvertement que les homosexuels sont des "suppôts de Satan", qu'il faut éliminer tous les "pédés" ou "ils le pensent tellement fort que mes oreilles résonnent encore" !!!!

Quand on confond "pédé" et "pédophile" que peut-on y faire, je n'étais pas de taille à lutter !! L'homosexualité est quelque chose de très, très compliquée à vivre en Russie, il n'y a pas encore très longtemps, les homosexuels allaient en prison rien que pour ce seul motif, d'ailleurs, c'est encore le cas aujourd'hui mais par des moyens détournés. Mes parents sont comme la plupart des gens, ils ont des idées fausses mais très arrêtées sur la question par exemple, ils pensent comme beaucoup en Russie que l'homosexualité est une perversion, un virus venu de l'Occident ou d'Amérique ! Oh la la ! Oui, si j'en avais parlé à mes parents, je pense qu'ils m'auraient chassé ou enfermé de peur que je contamine tout le monde autour de moi !!!!", (Yvann originaire de Russie e. 36).

L'appartenance à une minorité ethnique est également évoquée comme source de nombreuses difficultés :

- "Parlez-moi un peu de votre parcours migratoire ?"

"Notre parcours migratoire a commencé assez tôt dans la famille ! Ma famille a quitté l'Azerbaïdjan pour la Géorgie, la patrie de mon père quand j'étais encore jeune, à cause de tous les problèmes politiques liés aux guerres d'indépendance et de religions ainsi qu'aux partages de territoires. (...) Nous sommes arrivés en plein milieu de conflits militaires entre les régions séparatistes ; la province autonome de l'Abkhazie (en Géorgie) soutenue par l'armée russe et le reste de la Géorgie ! Les combats de rue étaient fréquents ; la mafia et la corruption étaient à peu près partout. (...) Mes parents étaient très inquiets pour nous les enfants, nous étions trois garçons et deux filles ! C'est comme ça que de fil en aiguille nous sommes encore repartis pour nous installer en fédération de Russie ! Maman y avait encore des cousins qu'elle ne connaissait pas bien mais c'était de la famille alors on y est allé ! Nous étions persuadés que nous allions y rester un bon bout de temps ! Une fois arrivés en Russie, la vie n'était pas du tout celle qu'on imaginait ! Nous n'étions pas considérés comme des citoyens russes, mais plutôt comme des citoyens de seconde zone avec des problèmes de toutes sortes que mes parents devaient gérer au quotidien !", (Rousslan originaire d'Azerbaïdjan e. 71).

L'expérience de rejet du fait de l'appartenance à une minorité est renforcée par le rejet lié à l'identité homosexuelle :

"J'ai quitté ma mère vers 18-19 ans pour essayer de me trouver et peut être essayer une nouvelle vie. J'ai d'abord circulé à l'intérieur du pays, puis j'ai quitté l'Ukraine parce que ça devenait "chaud" pour moi ! (...) C'est devenu de plus en plus dangereux pour toutes les minorités (les jeunes, les personnes âgées, les pauvres, les gens "basanés", les russes, les drogués, les malades, les handicapés, les homosexuels et tous les faibles...) Comme en Ukraine, l'administration n'a jamais voulu me reconnaître en tant que citoyen et me délivrer des papiers d'identité, ce qu'ils auraient dû faire normalement suite à leur indépendance vis-à-vis de la Russie, je suis d'abord allé à Moscou (...). e pensais qu'en expliquant ma situation en Russie j'obtiendrais des papiers russes, mais là aussi j'ai eu de gros problèmes avec la milice (...) J'ai compris que je n'étais personne ! (...) Je vivais au jour le jour ! (...) Je ne me prostituais pas à ce moment là. Ah non, pas tout de suite. A un moment j'ai essayé de me mettre en couple et je pensais fonder une famille mais j'ai un trop lourd passif avec les femmes, elles m'ont si souvent refoulé, et au vu de ce qui s'est passé avec mes parents, je n'ai pas eu le courage d'insister... Il m'arrivait de travailler dans des bars la nuit ou dans des restaurants et un jour, un client du restaurant m'a proposé des relations sexuelles contre de l'argent, cela m'a d'abord surpris mais je n'ai pas ressenti de honte ou quelque chose comme ça au contraire ! En fait je suis resté un moment avec lui. Il était plus âgé que moi et il me protégeait ! Il avait une très bonne situation... Je n'étais pas vraiment homosexuel mais toute les expériences avec les femmes se sont mal terminées, il fallait bien vivre !!! J'ai passé un des meilleurs moments de ma vie et lorsque cet homme m'a quitté, petit à petit, j'ai compris que je gagnerai plus en ayant des relations sexuelles avec des hommes. En fait, c'est grâce à la prostitution que je suis peut être encore en vie aujourd'hui ! Je ne pouvais plus vivre en Russie, J'avais de plus en plus peur ! Depuis quelques années il y a une terrible chasse aux sorcières contre de soi-disant terroristes, contre les homosexuels, contre les russes immigrés des anciennes républiques soviétiques... et j'en passe. En fait personne n'est à l'abri", (Vladimir originaire d'Ukraine e. 25).

Dans une des trajectoires, le rejet lié à l'homophobie se cumule au rejet raciste violent :

"Du côté de mon père je suis congolais et du côté de ma mère je suis hongrois, quant à moi, je suis métis. Je suis né en ex-URSS, dans l'actuelle Ukraine c'est tout du moins ce qui est écrit sur mon extrait de naissance [il prend un air dépité] (...) Si je devais

choisir, je dirai que je suis citoyen du monde ! (...) Toute ma vie ce sont toujours les autres qui m'ont dicté qui j'étais mais surtout qui je n'étais pas ; quelle ironie n'est-ce pas !!! C'est pour ça que j'ai encore beaucoup de mal à parler de mes origines aujourd'hui, surtout de celles qui sont notées sur mon extrait de naissance. (...) en gros, ce sont mes origines et mon faciès qui ne correspondent pas exactement à l'image que l'on se fait d'un ukrainien, d'un russe ou d'un hongrois ! C'est ce qui a causé le malheur de toute ma famille pendant le système soviétique. Mais pire encore, aujourd'hui rien n'a changé ! J'ai toujours eu de graves problèmes à cause de tout ça. (...) [À Paris] Je suis rassuré parce que dans la rue personne ne me regarde de la tête aux pieds comme si j'étais un "extra-terrestre" ; je n'ai plus besoin de me tenir sur mes gardes, de longer les murs ou de regarder qui marche derrière moi pour ne pas prendre un mauvais coup", (Vladimir originaire d'Ukraine e. 25).

Puis plus loin :

"Imaginez vous, ma mère est plutôt blonde, assez clair de peau, inutile de dire qu'on ne passait pas inaperçus tous les deux ! (...) Petit à petit je me suis renfermé sur moi-même, je suis devenu très solitaire, complètement introverti, "un ours" disait-on ! (...) Vous allez me prendre pour un fou mais j'ai développé une capacité d'évasion par rapport au monde où je n'avais pas ma place, un peu comme un dédoublement", (Vladimir originaire d'Ukraine e. 25).

Tous les hommes rencontrés ont vécu des expériences de rejets liés soit à leur identité sexuelle, soit à leur identité ethnique, soit aux deux cumulées. Ils font tous part d'un rapport méfiant à l'environnement visant à cacher ce qu'ils sont et d'un repli sur soi.

1.2.2. Libération sexuelle et prostitution

Le vécu des changements de régime est différent pour les hommes que nous avons rencontrés. Il signifie d'abord la fin de l'interdit sur leur homosexualité. Ils décrivent ainsi une période d'euphorie "libératoire". Ces hommes ont l'impression que le changement de régime politique signifie la possibilité de vivre sans tabou leur sexualité. La plupart des témoignages décrivent cette période comme celle de la fête, de la fréquentation des boîtes de nuit et de rencontres sexuelles multiples. Tout se passe comme s'il était possible de rattraper le passé et son retard par une vie accélérée :

"Lorsqu'il y a eu la libération sexuelle dans les années 90, j'étais de tous les excès. Il n'y avait plus aucune censure et tout le monde était ivre de joie. Petit à petit, il y avait le meilleur mais aussi le pire. Les frontières se sont ouvertes, les étrangers commençaient à venir sans être inquiétés et les Russes pouvaient sortir du pays (...). Les gens ont vraiment cru au changement mais très vite le travail a commencé à manquer, il y a eu la privatisation d'où la corruption ; le gouvernement n'a rien préparé, tout est tombé dans une espèce de chaos ; les usines ont commencé à fermer ; les salaires n'étaient plus payés ; les ex-républiques ont commencé à se faire la guerre pour des histoires de territoires ; les conflits débordaient de partout, etc. Quant à moi, je sortais tout le temps, j'étais connu comme le "loup blanc" et je me sentais libre comme l'air ! De nombreuses boîtes se sont ouvertes, des groupes de musique se sont formés par centaines, le rock battait son plein, la mode venait d'Amérique et de France", (Boris originaire de Russie e. 4).

Alexandre originaire de Russie décrit également cette période d'euphorie dans laquelle se mélangent le libre exercice d'une sexualité gay et des circulations d'argent en "cadeaux". C'est ainsi, de manière progressive, que se déroule l'entrée en prostitution. Bien entendu ce qu'Alexandre présente comme "absence de contrainte" ou de "libre choix", peut être aussi une intériorisation de contraintes trop fortes, limitant le champ des choix possibles.

"J'avais des relations financièrement aisées qui m'ont aidé à survivre pendant un temps.(...). Vous savez je suis homo ! Tant que tout allait plus ou moins bien et que je pouvais cacher ma maladie, j'avais de multiples partenaires qui m'aidaient à survivre

financièrement. C'était si vous voulez un échange de bons procédés. C'est une forme de prostitution ! Si vous voulez mais je n'emploierai pas ce terme. Pour moi, c'était un échange de bons procédés(...) Avoir des relations sexuelles payantes n'est pas un problème. Cela se fait beaucoup en Russie. Les gens riches aiment avoir une cour, sortir, boire et entretenir des relations payantes pour avoir l'impression de s'encanailler. Il y a toute une génération qui vit de cette façon depuis la chute du régime soviétique et la libération des mœurs. (...). Mais lorsque je me suis senti trop malade et trop faible, tout le monde s'est très vite détourné, comme si j'étais un pestiféré", (Alexandre originaire de Russie e. 6).

Ou encore :

"Je dormais chez les uns et les autres, au gré des rencontres ! Je ne restais jamais longtemps au même endroit ! Non, je n'ai pas le souvenir d'avoir eu recours à la prostitution tout au moins de la manière où vous l'entendez mais vous savez, c'était un moment de ma vie, très propice à de nombreuses rencontres passagères...", (Yvann originaire de Russie e. 36).

Patrick originaire de Roumanie a lui été élevé dans une "maison d'enfants". Il présente son entrée dans la prostitution comme le résultat des rejets qui touchent les personnes ayant été élevées en "maison d'enfants". Ce sont ces rejets qui le poussent à quitter la Roumanie :

"En Roumanie pour nous qui grandit en maison d'enfants comme moi c'est très difficile de vivre. Après la maison d'enfants je pensais faire une famille. Mais nous sommes marginalisés. Tout le monde nous marginalise je ne sais pas exactement pourquoi. Pour nous c'est très difficile parce que nous y'a pas rien, y'a pas rien. (...). Moi je voulais un travail, j'arrive à un patron, je parle avec lui, lui dit non. Lui il dit non. Bon après moi parti un autre patron, lui il dit aussi non. (...). Après moi immédiatement compris pourquoi. C'est parce que moi grandi en maison d'enfants et lui a peur que je le vole. (...) Après moi immédiatement faire le tour et je me suis dit "c'est bon pour moi voler", "c'est bon pour moi prostituer", (Patrick originaire de Roumanie e. 5).

On reconnaît dans le témoignage de Patrick un processus de stigmatisation sociale. Avoir été élevé dans une structure collective constitue un stigmate, une marque sociale d'infamie (être élevé dans une maison d'enfants signifie dans le cas présent "être délinquant"), et progressivement un critère de discrimination dans l'espace social. Puis le stigmate crée le comportement : la personne stigmatisée intériorise ce qui au départ n'était qu'un jugement de valeur extérieur à lui. Enfin, elle retourne le stigmate en identité positive. Être délinquant, se prostituer, sont des actes qui progressivement recueillent une valeur positive. C'est pourquoi Patrick peut dire "c'est bon pour moi de voler", "c'est bon pour moi de me prostituer".

1.2.3. Des perturbations identitaires profondes

Nous avons déjà rencontré dans le discours des femmes interviewées des propos sur les perturbations identitaires issus des mutations géopolitiques consécutives à la disparition du bloc de l'Est et à l'indépendance des différents pays qui le composait. On le retrouve ici pour des hommes dans une tonalité qui semble encore plus douloureuse. Pour Wladimir, ukrainien né d'un père congolais et d'une mère hongroise, la chute du mur et l'éclatement du bloc à l'Est constitue le paroxysme d'un processus de destruction identitaire parallèle à celui à l'œuvre dans la société ukrainienne :

"J'avais 14 ans lorsque l'Ukraine a pris son indépendance vis-à-vis de la Russie ! Ma situation administrative n'était déjà pas simple mais à partir de cette époque, je ne savais plus du tout qui j'étais, je n'avais plus d'identité. J'avais tout le temps des problèmes vis-à-vis de l'administration qui ne voulait pas me reconnaître, ni en temps que citoyen ukrainien, ni en temps que russe, ni en temps que hongrois ! Vous vous rendez compte,

je n'étais qu'un étranger de plus, indésirable dans le pays où je suis né, pourtant le seul que je connaisse à l'époque ! Vous parlez d'une vie ! Le pire, c'est qu'avec les années ça n'a fait qu'empirer ! Cette situation m'empêchait toute vie normale en société ! Par exemple, je n'ai jamais pu avoir de relation stable et durable avec les filles ! A chaque fois, c'est comme si j'étais un dangereux criminel, dès qu'elles me présentaient à leur famille... Je me sentais mal, je me sentais coupable de quelque chose pour laquelle je ne pouvais rien faire, je n'y étais pour rien ! Petit à petit je me suis détaché de l'image d'un couple idéal homme/femme et j'ai fini par admettre que je n'aurai pas d'enfant dans ce monde. J'ai sérieusement commencé à me poser des questions existentielles terribles, je ne savais plus trop si je devais continuer à vivre !!!", (Vladimir originaire d'Ukraine e. 25)

Ou encore :

"En plus, nous n'étions que des étrangers !

- "Pourquoi des étrangers, votre mère est bien russe, non ?"

Oui, peut être bien mais elle est mariée avec un géorgien et comme dans beaucoup de familles russes qui ont été dispersées aux quatre coins des ex-républiques soviétiques, aujourd'hui elles sont considérées comme des parias !!!", (Rousslan originaire d'Azerbaïdjan e. 71).

Ces questionnements sur l'identité administrative se cumulent avec ceux concernant l'identité sexuelle. Dans des pays où l'homosexualité est analysée comme une tare, les personnes se retrouvent souvent seules face à l'interrogation identitaire. Voici comment Rousslan parle encore d'elle :

"Je me sentais de plus en plus seule chaque jour, je ne me sentais pas à ma place, j'avais l'impression que mes parents ne me voyaient pas du tout comme j'étais, c'était un autre qu'ils voyaient ! A certains moments, j'aurais bien voulu être une fille, mais j'étais un garçon, c'était justement ça mon problème ! (...) J'avais peur qu'on me montre du doigt et peur de décevoir ma famille, tout mon entourage quoi !"

- "Pourquoi cette peur ?"

Vous savez les homosexuels sont vraiment des sous-hommes chez nous ! Les bêtes sont mieux respectées dans nos régions que nous les homosexuels!", (Rousslan originaire d'Azerbaïdjan e. 71).

La prostitution est le produit d'une situation de fragilisation sociale : dans le cas des pays de l'Est, la déstructuration radicale de la société suite à la chute du mur de Berlin, qui a entraîné et a été vécue comme un basculement vers l'inconnu, a causé un bouleversement et une déstructuration sociale plus ou moins complète des vies des habitants de ces pays, variable selon leur capital social, économique, etc. Le vécu de cette période de mutation intense a été cependant différent pour les femmes et les hommes que nous avons rencontrés.

De manière générale, les femmes mettent en avant la précarisation économique et ses conséquences. Le projet migratoire émerge alors comme solution à cette situation économique. C'est cette recherche d'une possibilité de migration qui conduit à la rencontre de réseaux plus ou moins formels. Cette rencontre se réalise par l'intermédiaire du cercle familial, du réseau d'amis mais aussi par la réponse à des petites annonces d'offres d'emplois. Considérée du point de vue des premières concernées c'est la migration qui est un facteur de prostitution. Considérée du point de vue du réseau c'est la prostitution qui est facteur de migration. On assiste à la structuration d'un couple migration/prostitution qui enferme et piège la personne dans un cadre pour lequel elle n'a plus d'autres choix.

Pour les hommes, à l'inverse, la chute du mur de Berlin a permis l'ouverture et la mise en connexion entre deux mondes qui portaient deux visions implicites ou explicites différentes

sur l'homosexualité qui les concernait. La chute a également constitué pour certains un espace de libération en matière de sexualité. Ces hommes décrivent alors une période dans laquelle se mélangent les dimensions de libre sexualité et de prostitution, dans des proportions plus ou moins grandes, dans des formes plus ou moins conscientisées.

2. L'immigration en provenance de l'Afrique subsaharienne

Notre échantillon comportait pour cette origine géographique un homme et 18 femmes. Nous ne traiterons en conséquence ici que des femmes rencontrées. La distinction essentielle semble ici pouvoir se faire entre les personnes originaires de l'Afrique francophone et celles originaires de l'Afrique anglophone.

2.1. *Le discours sur l'enfance et l'adolescence*

Les personnes rencontrées insistent sur la coupure entre enfance et adolescence. La première est connotée positivement avec des souvenirs de vie familiale et communautaire. La seconde est connotée négativement comme le temps des soucis, celui où il faut contribuer financièrement aux besoins familiaux dans un contexte de pauvreté massive. Voici comment Gilda originaire du Cameroun parle de son passé :

"De mon enfance, j'ai deux souvenirs. La période, la période belle et une période triste. Parce que ma petite enfance, j'étais heureuse. C'est à cette époque là je comprenais pas trop la vie. Je ne manquais pas grand chose, j'avais à manger, j'avais tout. Mais mon adolescence c'était plus pareil, c'était autre chose. Donc à partir du moment où j'arrivais à manger, c'est la tristesse quoi. C'est la tristesse. Le souvenir que j'ai de mon enfance, j'ai un bon côté et un mauvais côté. Bon je sais pas le mauvais côté, c'est à partir du moment où tout a basculé en fait", (Gilda originaire du Cameroun e. 11).

C'est ainsi l'entrée dans le monde adulte, la nécessité et l'obligation de contribuer au budget familial au regard de l'état de pauvreté du pays qui poussent Gilda vers la prostitution.

Pour la plupart des personnes interviewées, leurs conditions de vie pendant l'enfance semblent plutôt bonnes. Ainsi la plupart des personnes ont eu la possibilité de suivre une scolarité durant leur enfance et parfois leur adolescence. Les personnes que nous retrouvons en France dans la prostitution ne proviennent donc pas des segments les plus pauvres des pays d'origines.

"Mon père est un ancien politicien et qui travaillait avec Monsieur Lumumba à l'époque (...) jusqu'à l'âge de 23 ans j'ai étudié deux ans à l'université", (Gabriel originaire du Congo e. 48).

Ou encore :

"J'ai fini le collège et je suis entrée dans une école d'infirmière et je travaillais aussi comme pompiste dans un petit village", (Fetnat originaire du Nigeria e. 46).

Après cette période de stabilité plus ou moins longue selon les trajectoires, toutes les personnes rencontrées ont vécu des situations de rupture. Celles-ci sont de différents ordres (conflits politiques, décès du père ou des parents, demande des parents de contribuer aux revenus familiaux, etc.) mais elles ont toutes en commun de poser la question de la survie économique. Voici comment Habibatou décrit les conséquences du décès de son père :

"Moi j'étais fatiguée de la vie, après la mort de mon père, ma mère ne parvenait pas à avoir les ressources nécessaires pour répondre à nos besoins, nous avons arrêté les études. (...) [Mon père] m'a aimé, il nous a beaucoup aimés. Il aimait beaucoup ma mère. Il nous donnait à manger, il nous manifestait de l'intérêt (...) Il prenait soin de nous, mais dès le moment où il est mort notre vie devenait compliquée. (...) J'ai essayé d'aider ma mère, j'ai vendu des fruits avec ma mère, mais l'attitude de mon oncle (le

frère cadet de mon père), qui a occupé la place de chef de famille à la place de mon père, nous a compliqué la vie. Mon oncle était religieux conservateur ; mon père était pratiquant mais il était ouvert, pas mon oncle ; il fréquentait une mosquée où les gens se croyaient beaucoup plus proches de Dieu que les autres", (Habibatou originaire du Mali, e. 39).

On retrouve une même situation de rupture entre l'enfance et l'entrée dans le monde adulte, marquée par la mort du père de Nelly :

"Mon père est mort j'avais 8-9 ans, et je m'en souviens plus très bien. J'ai un frère et une sœur, ils sont plus jeunes... On s'entendait bien. On n'avait pas de quoi de vivre à la maison, c'était très difficile. Ma mère ne nous parlait pas beaucoup. On faisait la mendicité, ma sœur et mon frère. Je trouvais des légumes au marché, des haricots, des patates. Ma mère nous demandait d'aller chercher de l'argent dans la rue. (...) J'allais à l'école il fallait payer 15 dollars par trimestre. Un jour ma mère nous a dit de nous débrouiller (Nelly fait un geste de la main, d'éloignement). J'avais 16 ans. Ma petite sœur se prostituait déjà dans un bar dancing, dans le centre ville. (...) dans le quartier Victoire une femme âgée m'a expliqué comment faire les prix. ... je me suis prostituée dans un bar dancing... je vivais là, je mangeais là. Faire l'amour c'est 3 dollars. Je continuais à aller à l'école. Il n'y a pas d'autres solutions pour survivre. La prostitution là-bas c'est normal dans les bars, les jeunes y vont et j'ai continué à mendier dans la rue aussi", (Nelly originaire du Congo (RDC) e. 29).

Le décès du père est aussi pour Faith une rupture de l'équilibre pour l'état de survie qu'occupait la famille :

"Je suis l'aînée, nous sommes 6, 3 filles et 3 garçons. Au début j'ai fréquenté l'école mais pas tous les jours, nous n'avions pas d'argent pour payer les frais. A la mort de mon père j'ai arrêté l'école pour aider ma mère à la maison (...) j'ai commencé à travailler dans l'agriculture", (Faith originaire du Sierra Leone e. 45).

Dans d'autres trajectoires, sont repérables les effets des mutations de la socialisation que connaissent de nombreux pays d'Afrique, du fait du développement de la scolarisation, de l'influence des médias, etc. Ces mutations se réalisent dans le sens d'une identité moins communautaire pour les nouvelles générations et provoquent des ruptures et des départs du cercle familial. Des dimensions considérées comme "naturelles" auparavant apparaissent comme tendanciellement insupportables pour les nouvelles générations. Ainsi Sira répond par la rupture de son couple suite à un mariage arrangé qu'elle a initialement accepté mais qui devient vite insupportable :

"Je viens du Mali, et cela s'est passé par quelqu'un suite à un mariage forcé et cela m'a forcé à partir. J'ai été élevée par un cousin de ma mère. Il a pris la dot, il a donné ma main et le mariage a été fait. C'était un mariage qui n'était pas de ma volonté et j'ai du quitter l'école. L'homme avec qui j'étais mariée me forçait et me battait. J'allais avant dans une école chrétienne. J'avais plus de famille, sauf mon cousin et sa femme qui m'ont pris avec eux à la mort de mes parents. Alors j'ai décidé de partir, de quitter le monsieur", (Sira originaire du Mali e. 42).

Le témoignage de Sira permet de mettre en évidence un scénario fréquent : le décès du père ou des parents a pour conséquence le fait qu'un autre membre de la famille (oncle ou cousin) prend le rôle du chef de famille ; c'est à partir de ce moment que les problèmes sont datés par les personnes que nous avons interviewées : mariages forcés, pression familiale, maltraitance, esclavage domestique, etc.

"Après la mort de mon père, la vie est devenue fatigante pour nous, l'attitude de mon oncle qui a occupé la place de chef de famille nous a compliqué la vie (...) à l'âge de 22 ans un ami de mon oncle qui avait 60 ans m'a demandé en mariage (...) devant cette situation, j'ai informé ma mère que je ne pouvais pas continuer soit je demande le

divorce et en même temps je dépose plainte contre mon oncle pour qu'il cesse ses intimidations, soit je disparaissais. Ma mère m'a dissuadée de déposer plainte et de demander le divorce et que à en choisir il faut mieux disparaître", (Habibatou originaire du Mali e. 39).

Pour Fetnat c'est la polygamie du père et ses conséquences économiques qui provoquent le départ de la famille :

"Mon père il a 3 femmes, ma mère était la première et on est 7 enfants j'ai pensé de quitter mes parents parce que la vie ce n'est pas facile à la maison c'est parce qu'il n'y a pas d'argent pour continuer à l'école, parce qu'il y a mes frères et mes sœurs aussi", (Fetnat originaire du Nigéria e. 46).

C'est également la polygamie du père qu'invoque Fabiola pour expliquer la rupture familiale. Voici comment elle se remémore ses souvenirs d'enfance :

"J'ai connu une enfance triste, la pauvreté et l'inconscience de mes parents. Ça a été une enfance douloureuse. Mon père était infidèle, polygame, avec lui c'était le silence, le manque de dialogue. Je vivais une solitude, un désert au fond de moi malgré que j'aie une grande famille. L'absence des mes sœurs mariées contre leur gré plutôt que par amour avec la complicité de mon père et de ses femmes. Cela a été aussi insupportable pour moi de supporter mon frère qui sombrait dans l'alcool. Enfin, j'ai connu une enfance d'humiliation car ma famille était tout le temps exposée aux regards des voisins à cause de leurs conflits, des scènes de jalousie entre les co-épouses qui se répétaient tous les jours. Ma mère était souvent absente car elle ne supportait pas l'infidélité de mon père", (Fabiola originaire de Côte-d'Ivoire e. 37).

La troisième cause de rupture est la guerre avec son cortège de violence. Les conflits militaires et les guerres civiles apparaissent comme producteurs de ruptures brusques dans la vie des personnes, les mettant brutalement en confrontation avec la précarité financière et sociale. Ils sont souvent accompagnés d'un déplacement géographique coupant la personne de son groupe d'appartenance. Voici comment parle Aminata de cette irruption de la violence au cœur de son enfance :

"J'étais dans un village en Mauritanie. Tout le monde avait peur. Il fallait se sauver. J'ai perdu mes parents en Mauritanie, ils ont été tués. J'étais encore enfant. En 1989, Mamadou a dit à sa femme, "on emmène Aminata avec nous" parce que j'étais toute seule. On était dans un camp de réfugiés. (...) De 1989 à 1995, l'État nous donnait à manger. Du riz avec du sucre et beaucoup de manger du gouvernement du Sénégal. En 1995, il nous donne plus à manger. En 1995, j'avais 10 ans. On va dans les maisons, on fait la vaisselle, s'ils n'ont pas fini le repas, on nous donne à manger, on mange (...) Les hommes viennent la nuit pour nous violer. Ceux qui habitaient le village à côté du camp. (...) Je restais avec mes copines qui étaient aussi en Mauritanie et ils venaient à deux ou trois pour nous violer. C'est arrivé toutes les nuits à partir de 2004. (...) Après j'étais fatiguée de coucher avec des hommes, alors je suis partie au Mali avec ma copine", (Aminata originaire de Mauritanie, e. 47).

Ou encore Louise en parlant des conflits en République Démocratique du Congo :

"Tout allait bien avant, je vivais en famille bien heureuse, c'est à cause des troubles que je me suis retrouvée dans cette situation (...) Parce que je sais c'est quoi quand quelqu'un vous prend par force que vous ne voulez pas (...) à 14 ans je ne voulais pas mais ils m'ont violée, je ne peux pas changer ça, je ne peux pas revenir en arrière (...) ce que je dis c'est que c'est la faute à l'insécurité et le désordre qui ont amené ça", (Louise originaire de RDC e. 69).

Ou encore ces témoignages de Nigériennes soulignant la violence et les conséquences des conflits inter-religieux qui ont secoué ce pays. Ces conflits se sont traduits par de nombreux

déplacements de populations. A la perte des parents se rajoute alors fréquemment la disparition de tout lien social et familial :

"Nous on habitait au nord du Nigeria, au nord c'est musulman (...) mon père ma mère je les ai perdus le même jour à cause de la guerre des chrétiens", (Saba originaire du Nigeria e. 50).

Et :

"J'étais obligée de quitter mon pays après les problèmes au Nigeria. C'était des problèmes dans ma famille, mon père a été tué par des musulmans, et ma famille a été dispersée. Après je suis restée seule", (Maguy originaire du Nigeria E 68).

La rupture est au cœur de ces trajectoires et provoque fréquemment le départ du groupe d'appartenance et de ses sécurités minimum. Les trois causes de rupture les plus fréquentes sont liées à la pauvreté conséquente au décès du père, aux décalages des aspirations entre générations et aux conflits militaires. Nous avons peu rencontré de situations d'abus sexuels dans l'enfance ou l'adolescence au sein du cercle familial. Par contre les situations de guerres apparaissent dans ces trajectoires comme marquées par le viol. L'entrée en prostitution est ici le résultat de la perte des sécurités minimum du groupe d'appartenance. Elle est le résultat de l'isolement de la personne et des nécessités de survie.

2.2. Une prostitution qui commence majoritairement en Afrique

Le titre que nous avons choisi pour cette partie ne signifie en aucun cas une systématité. Nous voulons juste souligner ici que pour notre échantillon le passage à la prostitution s'est produit au pays d'origine ou dans un autre pays africain. En effet, contrairement à la situation de la majorité des personnes originaires des pays de l'Europe de l'Est et des Balkans, l'entrée en prostitution se réalise au pays d'origine pour une part importante des entretiens réalisés :

"J'ai commencé à me prostituer à partir du moment où j'ai arrêté mes études, parce que mes parents n'avaient plus les moyens, mon papa qui travaillait il n'avait plus de boulot, et j'avais plus à manger à la maison, il n'y avait plus rien, il y avait plus rien du tout. Et voilà, il y avait une pression à la maison, mes parents qui m'accablaient, qui me disaient, oui t'es assez grande maintenant, il faut que tu te débrouilles comme les jeunes filles le font et moi je me suis lancée dans l'aventure. (...). Ces jeunes filles elles allaient dans la rue et tout, et c'est comme ça qu'il fallait survivre, quoi je me suis retrouvée dans la rue. Parce qu'on avait plus rien à manger à la maison, on avait rien et donc obligée de le faire comme ces jeunes filles quoi et vu la pression que j'avais chez moi, aussi soit j'avais un choix à faire. Soit je faisais comme elles, soit je partais et je ne savais pas où j'allais partir. J'avais pas où aller donc j'étais obligée de faire comme elles et donc voilà c'est comme ça que j'ai commencé à me prostituer", (Gilda originaire du Cameroun e. 11).

Les ruptures familiales soulignées dans la partie précédente mettent ces jeunes filles dans une situation de survie. C'est au cœur de ces moments là qu'apparaît le début de l'expérience prostitutionnelle. Celui-ci se produit généralement sur les conseils et incitations d'une tierce personne (connaissance, famille, personne d'un réseau, etc.) :

"Mon père est mort j'avais 8, 9 ans (...) en fait je ne savais pas comment faire, dans les quartiers, une femme âgée m'a expliqué comment faire, les prix... je me suis prostituée dans des bars dancing...", (Nelly originaire du Congo (RDC) e. 29).

Ou encore :

"Personne ne voulait m'aider là où j'étais, une personne m'a dit qu'il y a beaucoup de nigérianes au Cameroun, donc elle m'a présentée à un homme camerounais qui m'a amenée au Cameroun. Cet homme m'a présenté une dame (...) j'ai travaillé au marché, j'aidais la dame dans son magasin", (Maguy originaire du Nigeria e. 68).

L'exemple de Gilda se retrouve dans de nombreuses autres trajectoires avec les éléments

constants suivants : peu de références à des abus sexuels (pour les trajectoires non marquées par la guerre et les pratiques de violences et de viols qui les accompagnent fréquemment) ou à de la maltraitance dans l'enfance, pas de référence non plus à des questions ou des problèmes identitaires. En revanche, une situation de misère est invoquée comme cause principale de l'entrée en prostitution, accompagnée de pressions familiales, etc. L'entrée dans l'âge adulte est perçue par le groupe familial comme le moment de la contribution au budget et à la contribution aux ressources. Peu importe pour lui l'origine de cette contribution. L'état de misère banalise aux yeux de la société la prostitution et la rend acceptable :

"En Afrique je pense que le fait qu'une jeune fille ait de l'argent et/ou ramène de l'argent dans la famille, eux ils cherchent pas à savoir ce qu'elle fait. Le plus important c'est qu'elle aide la famille. Donc qu'elle se prostitue, qu'elle se prostitue pas, je pense pas que pour eux c'est des soucis en fait. Donc ils cherchent pas à savoir d'où ça vient, comment elle fait pour l'avoir, et ou alors ils le savent, mais ils ne disent rien. Moi je me doute bien qu'ils doivent le savoir parce que ... moi j'en veux à mes parents parce que je me dis qu'ils devaient bien le savoir, très bien le savoir ce que je faisais et pour eux c'était une fierté de voir que leur fille s'occupe d'eux, leur ramène à manger. A cet âge là c'était à eux de me protéger et non à eux de m'envoyer faire ça. Ils devaient se douter, je travaillais pas mais je ramenaient de l'argent. Ils devaient bien se poser la question comment je fais pour pouvoir avoir ça. Donc la perception pour eux de la prostitution je peux pas trop dire ce qu'ils en pensent parce que je sais pas trop", (Gilda originaire du Cameroun e. 11).

C'est également la précarité et la pauvreté qui est invoquée pour expliquer le développement du SIDA en Afrique. La précarité et la misère produisent les conditions d'une relation inégale entre prostituées et prostituants : il est difficile de refuser d'accéder aux demandes des "clients" quand ses propres conditions sociales d'existence sont misérables. C'est dans le contexte d'une domination que les prostituées prennent des risques et que le SIDA se propage :

"Une jeune fille qui n'a pas mangé toute la journée, elle voit quelqu'un qui lui propose un billet de 500 F CFA pour coucher avec, forcément elle va y aller sans protection et des fois le monsieur il demande que ce soit une relation non protégée. Donc c'est comme ça que les gens attrapent des maladies (...). On n'est pas informé et les jeunes filles elles utilisent pas beaucoup les préservatifs. Déjà quand le client il vient, il exige même que ce soit sans protection. Il y a un système de misère qui fait en sorte qu'on se laisse aller", (Gilda originaire du Cameroun e. 11).

Mais Gilda replace ce processus qu'elle évoque dans ce qu'elle désigne elle-même comme un "système de misère", replaçant un fait social en interaction avec d'autres faits sociaux dans une liaison causale complexe (c'est-à-dire dans une interaction systémique).

Si Gilda décrit une entrée seule en prostitution, tel n'est pas le cas le plus fréquent. D'autres font mention "d'initiateurs" ou "d'initiatrices". Nous avons souligné précédemment une limitation du nombre des situations comportant une maltraitance et des viols pendant l'enfance au sein du cercle familial. Il convient de nuancer cette affirmation du fait d'un vécu fréquent de maltraitance sexuelle et de viols sous deux formes : les viols collectifs pendant les moments de guerres et les mariages forcés décrits dans plusieurs trajectoires en termes de viols.

L'activité prostitutionnelle est donc fréquente au pays d'origine pour les femmes issues des pays de l'Afrique francophone. A l'inverse les personnes originaires de l'Afrique anglophone de notre échantillon ne font pas mention d'une prostitution au pays d'origine. La même situation de misère est présentée pour expliquer l'émigration. Cependant l'entrée en prostitution est datée soit d'une première migration vers un autre pays africain (tous les pays cités par les personnes anglophones pour dater l'entrée en prostitution sont des pays

francophones), soit de l'arrivée en France. Cette affirmation est présente pour les personnes mentionnant un réseau ou non :

"Je suis venue en France pour changer la vie. Au Nigeria c'est un peu difficile... C'est pour ça je va changer de pays là. Le travail rien, il n'y a pas. Rien c'est difficile le travail là-bas c'est tout. J'ai commencé la prostitution à Paris quand j'ai arrivé. Pourquoi j'ai pas qu'est ce que faire, j'ai pas travaillé. Y'avait pas d'autres choses à faire, c'est ça. Personne ne m'a dit, non, non, j'ai vu tous les filles dehors c'est comme ça (Silence). C'est comme ça j'ai dit je vais faire. J'avais pas d'autre solution pour payer le loyer pour payer tout ça. Pas travaillé, j'avais pas les papiers pour travailler... Voilà c'est ça", (Judith originaire du Nigeria e. 9).

Ou encore Roberta, originaire également du Nigeria, qui découvre lors de son arrivée en Italie la véritable raison de l'aide au voyage fourni par un réseau :

"La place où était la maison où je suis restée et elle m'a parlé et il y avait trois hommes avec elle, deux blancs et un noir. Et elle m'a dit qu'elle avait dépensé beaucoup d'argent pour m'emmener ici et que si je ne faisais pas la prostitution pour lui rendre l'argent... ces gens là me tueraient. J'étais surprise, j'étais choquée. Mais je lui ai dit "Vous ne m'aviez jamais dit quelque chose comme ça avant". Je sais je souffrais au Nigeria et chaque fois que vous me voyez à l'église vous me promettiez de m'aider. Mais ce n'est pas comme ça, vous n'avez pas dit à mes parents que j'allais me prostituer et c'est difficile pour moi de commencer maintenant, je ne l'avais jamais fait avant", (Roberta originaire du Nigeria e. 10).

Dans d'autres témoignages, l'entrée en prostitution se déroule pendant le circuit migratoire au cours d'une étape dans un autre pays africain :

"A Sierra Léone il n'y a pas de prostitution. En Côte-d'Ivoire il fallait que je me débrouille. Je dois vivre (silence). Je n'avais pas le choix en Côte-d'Ivoire. La prostitution permet de vivre", (Talé originaire du Sierra Léone e. 8).

La perte des sécurités minimum du fait de la rupture avec le groupe d'appartenance met au premier plan les besoins de survie immédiats. Pour les pays d'Afrique francophone cela suscite l'entrée en prostitution alors que pour les pays d'Afrique anglophone cette même situation provoque le projet migratoire. Toutefois les besoins de financement du projet migratoire conduisent à entrer dans des réseaux plus ou moins formalisés d'aide à l'émigration. Comme pour les femmes des "pays de l'Est" c'est le travail qui est proposé par ces réseaux et c'est fréquemment la prostitution que ces jeunes femmes trouvent ensuite. Les unes sont prostituées avant de migrer les autres tentent de migrer avant de se prostituer dans un autre pays d'Afrique, voire d'Europe, que le leur.

2.3. Migrer pour sortir de la prostitution

Pour l'Afrique francophone la prostitution commence donc généralement au pays d'origine. Dans les motivations du projet migratoire se trouve en bonne place la volonté de sortir de l'activité prostitutionnelle. Mais pour y parvenir et payer les frais du voyage, la prostitution apparaît de nouveau comme le moyen le plus rapide et/ou le seul possible. Cela suppose une image fabriquée en termes d'"Eldorado" pour les pays européens. Voici comment en parle Nadine de manière très explicite :

"Le rêve de tous les africains est de venir en Europe", (Nadine originaire de la RDC e. 54).

Fatou pour sa part relie cette image à l'idée d'une possibilité de sortir de la prostitution grâce à la migration :

"Je suis camerounaise, je suis venue en France parce que j'avais besoin de changer de pays pour... c'est comme une renaissance en quelque sorte parce que là-bas j'avais

commencé à faire la rue donc comme je voulais arrêter, pour moi il fallait partir aller dans un terrain un peu neutre donc c'était pour ça que je suis partie de mon pays", (Fatou originaire du Cameroun e. 49).

C'est cet espoir de sortie de la prostitution par le biais de la migration qui enclenche un processus de dépendance avec une personne ou un réseau. Cette dépendance peut prendre des formes différentes : prêt d'argent pour le voyage ; organisation de ce voyage et promesse d'un emploi au pays de destination. Dans tous les cas c'est cette dépendance liée aux difficultés de la migration qui sera utilisée comme contrainte pour imposer l'activité prostitutionnelle accompagnée de menaces de violences sur elles-mêmes ou sur leur famille restée au pays. Nous sommes ici devant un véritable paradoxe : la migration est envisagée comme possibilité de sortie de la prostitution et produit un enfermement encore plus important dans l'activité prostitutionnelle.

Dans le cas de l'immigration en provenance de l'Afrique subsaharienne, la situation socio-économique spécifique est un facteur essentiel pour comprendre la particularité propre à cette partie de l'Afrique en matière de trajectoire prostitutionnelle. La prégnance des conditions de vie socio-économiques dramatiques des personnes explique que pour une part importante des personnes interviewées, en particulier originaires des pays d'Afrique francophones, la prostitution s'offre comme une possibilité immédiate de survivre sur-place, le projet migratoire intervenant par la suite. Elle est l'alternative qui s'offre à des personnes prolongées dans les réalités d'un monde d'adulte, et la période de l'enfance en est mise à distance, préservée dans le discours posé.

Pour une petite part des personnes interviewées, la rupture s'opère de façon antérieure durant l'enfance et, elle semble alors liée à des difficultés de conditions de vie familiale, soit plus violemment aux conséquences humaines et civiles de conflits auxquels elles ont été confrontées.

Par contre, il semble que concernant les pays d'Afrique anglophones, le projet migratoire intervient en amont et c'est soit au cours de celui-ci que la prostitution devient une façon de survivre et éventuellement de payer les "frais" de la migration ou éventuellement arrivés en Europe, que pris dans des contraintes liées à des réseaux, la prostitution s'offre comme inévitable.

3. L'immigration en provenance du Maghreb

Notre échantillon était pour cette origine de 5 femmes et de 10 hommes. Il reflète un constat partagé par toute l'équipe de professionnels : la tendance depuis plusieurs années au développement quantitatif de ce public. Cette partie du public des associations pose des questionnements spécifiques que nous avons voulu approfondir en leur donnant une place particulière dans l'échantillon. Nous présenterons de manière détaillée les processus mis en évidence pour les hommes. Nous exposerons ensuite les éléments de spécificités rencontrés pour les femmes de notre échantillon.

Les hommes rencontrés sont tous travestis et se prostituent tous avec une image féminine. Si les trajectoires sont marquées par la diversité, quelques éléments de récurrence ressortent nettement de nos entretiens.

3.1. Les hommes de l'échantillon

3.1.1. *Le discours sur l'enfance*

Les trajectoires des personnes rencontrées révèlent des rapports particulièrement différents aux deux parents. Le rapport à la mère tend à se construire sur des dimensions de forte proximité et de complicité. Voici comment Kader parle de ce rapport :

"Oh ma mère c'est différent, ma mère c'est une femme qui m'a beaucoup soutenu, beaucoup aimé, qui m'a bien éduqué, donc je la prends pour exemple, même ici en France je la prends pour exemple. Ma mère c'est un peu spécial. C'est la femme trop carrée, mais elle a réussi à me donner une très bonne éducation. J'ai commis pas mal de bêtises, vu que je suis homosexuel donc j'ai fait pas mal de dégâts, pas mal de bêtises, elle a réussi à cacher", (Kader originaire d'Algérie e. 12).

On retrouve un rapport similaire pour Nadir :

"[Avec ma mère] les relations étaient bonnes. [Avec mon père] pas au beau fixe, il me corrigeait (...) Il avait remarqué que j'étais efféminé, il me demandait de faire la prière, à faire attention à mes habits. [Ma mère] elle essayait de camoufler les choses, elle lui disait que j'étais petit, ne connaissais rien à la vie, que j'étais le plus âgé de mes frères, que j'étais le seul qui aidait matériellement la maison, parce que mon activité de coiffeur de dame m'apportait de l'argent, etc. (...)", (Nadir originaire d'Algérie e. 34).

La même complicité avec la mère se révèle dans l'ensemble des trajectoires des hommes de notre échantillon avec une expression commune : "j'étais le chouchou de ma mère" :

"Ma mère était trop attachée à moi, d'ailleurs moi aussi. J'étais le préféré de ma mère. Oui, même avec le fait qu'il y a une seule fille dans la fratrie, j'étais toujours celui que ma mère préfère. Je ne sais pas pourquoi, peut-être parce que je suis efféminé. Tu sais une mère sait tout. Elle ne sait pas mon homosexualité mais elle a douté un peu, c'est une mère quand même. Elle me préfère. Elle m'achetait plus de choses qu'à mes frères. Elle intervenait pour empêcher mon père de me corriger si jamais je partais en boîte de nuit. A 15 ans je rentrais jusqu'à 2 ou 3 heures du matin. Ma mère faisait tout [pour] faire croire à mon père que j'étais en train de dormir. J'ai un frère qui sortait beaucoup et qui consommait de l'alcool mais ma mère ne s'est jamais interposée entre lui et mon père. Elle était superbe, elle me faisait entièrement confiance", (Amine originaire d'Algérie e. 14).

Ou encore :

"J'ai 4 frères et 6 sœurs, une grande famille, je suis le sixième dans l'ordre de la fratrie. (...). J'étais le chouchou de ma mère, j'étais son préféré", (Ahmed originaire d'Algérie e. 13).

Comme pour Kader le lien avec la mère est complexe. Il mélange des dimensions de forte proximité, d'autres de sévérité sur l'orientation sexuelle et de protection sur les conséquences de celle-ci face à l'environnement familial et social. Kader a ainsi parlé d'une mère "carrée". Ahmed parle de sévérité en employant l'expression "bien sûr" pour souligner la "normalité" de ce comportement :

"Bien sûr, ma mère était beaucoup plus sévère que mon père. Elle me reprochait cette orientation. Nous avons beaucoup de disputes ensemble. Elle m'a insulté, elle m'a interdit pendant des périodes d'entrer à la maison. Jusqu'en 1995, périodiquement nous vivions des moments de tension", (Ahmed originaire d'Algérie e. 13).

Ou encore :

- "On t'a refusé l'entrée au bain avec les femmes ?"

L'image que je renvoyais engendrait le doute dans les esprits donc dans le doute j'ai pu fréquenter le Hammam jusqu'à 14 ans. D'ailleurs nos voisins étaient tellement troublés qu'ils m'ont surnommé dès l'âge de 9 ans [prénom féminin] de toute façon je jouais aux jeux des filles, je n'aimais pas fréquenter les jeunes garçons, je n'évoluais qu'entre les filles, mes sœurs et mes petites voisines. Dès l'âge de 10-11 ans j'ai commencé à être attiré par les hommes", (Nadir originaire d'Algérie, e. 34).

Plus loin :

"C'est l'éducation que j'ai reçue qui m'a amené à ça. (...) Faut savoir que mes sœurs me préniaient pour une poupée, elles me maquillaient (...) [ma mère] m'a dit qu'elle me coiffait comme une fille, j'avais une longue chevelure et elle passait son temps à me coiffer et à m'habiller en fille. En vérité elle voulait une fille et c'était moi un garçon qui est né. (...) Elle m'a élevé pendant un temps comme une fille sauf que ça a laissé des traces", (Nadir originaire d'Algérie, e. 34).

Une telle place de la mère dessine la place du père. Celle-ci est marquée dans toutes les trajectoires par une caractéristique commune : la distance. De la même façon cette logique de fonctionnement définit une fonction précise aux frères : être les garants à l'extérieur de l'image du groupe familial.

Par exemple pour les frères :

"Mon grand frère était le plus virulent vis-à-vis de moi, il me frappait, il voulait me défigurer. C'était un voyou, il me reprochait le fait de ne pas m'intéresser aux centres d'intérêt des garçons et le fait que mon comportement s'approchait de celui des filles. Il reprochait à mes sœurs de m'associer à leurs activités (...) J'ai un autre frère qui est plus âgé que moi (...) il me comprenait mais il recommandait de ne pas suivre ce chemin et au pire d'éviter de fréquenter ceux qui sont socialement pointés du doigt dans le quartier. Avec mes sœurs c'était différent, mes trois sœurs aînées se comportaient comme des mères", (Nadir originaire d'Algérie, e. 34).

Et pour le père :

"Donc, donc, je préfère ne pas parler de mon père parce que heu, heu, heu, c'est un père qui faisait beaucoup de mal à ma mère (...). C'est un monsieur qui buvait, qui tabassait ma mère devant moi et tout. J'ai connu tout ça mais c'est un père que j'ai réussi à aimer vers les dernières années de sa vie. Je l'ai aimé à la folie, je l'ai perdu alors que j'étais ici en France, je n'ai pas encore fait mon deuil, c'est un papa dont je suis amoureux, que j'aime, que j'adore, que je vénère, que je vois tout le temps dans mes rêves, je rêve d'ailleurs d'aller me reposer sur sa tombe, heu d'aller me recueillir sur sa tombe, inchantable", (Kader originaire d'Algérie, e. 12).

Le rapport à la mère reflète la division sexuée des rôles parentaux qui existe dans des formes plus ou moins prononcées dans tout le pourtour méditerranéen. Si le père est le porteur de l'autorité et de la loi, c'est la mère qui a la délégation de l'éducation. Il en découle une tendance à un rapport distant au père. Il s'en suit également une dualité du rapport à la mère : à la fois proche et compréhensive et à la fois "sévère" sur les normes (en particulier sexuelles mais pas uniquement) dont elle a la charge en termes de transmission et de reproduction. Au sein de ce modèle les frères ont aussi une place et une fonction spécifique. Ils sont les garants de l'image familiale comme dans tous les groupes humains fonctionnant sur une base communautaire. Au sein des groupes humains communautaires c'est l'ensemble du groupe qui est évalué au regard du comportement de chacun de ses membres. L'opprobre qui peut toucher l'un des membres rejaille sur l'ensemble du groupe. Il en découle une pression à la conformité dans laquelle les frères ont une fonction particulière.

3.1.2. *Le tabou sur l'homosexualité et le conformisme social*

L'ensemble des hommes rencontrés se définit comme homosexuel. La découverte de l'homosexualité se réalise très jeune et dans un contexte de tabou social et familial. La majorité de ces hommes sont devenus des "objets sexuels" dès l'âge de l'enfance, d'abord dans un cercle familial et ensuite dans le cercle de proximité :

"On naît homosexuel donc les attouchements commencent à partir de 7/8 ans. Moi

c'était par un voisin de palier qui avait 15/16 ans. Je reviens dans mes souvenirs car c'est très loin tout ça. Après c'était les cousins, les cousins toujours plus âgés que moi. Bah vu que j'ai des apparences féminines, à chaque fois que je partais passer la nuit chez la famille avec ma mère, pendant les fêtes, donc je passais à la casserole automatiquement c'est-à-dire que mes cousins me faisaient l'amour. Ces choses là, je les cachais à mes parents. Bon, en Algérie l'homosexualité est un truc tabou (...) j'ai essayé de faire comme tous les homosexuels algériens de me cacher derrière les réalités", (Kader originaire d'Algérie, e. 12).

Ou encore :

"Mon histoire ça commence on peut dire à l'âge de six ans parce que je rentrais dans le milieu euh, depuis l'âge de six ans. Je commençais à aller à l'école et c'est avec mon voisin que j'ai eu un rapport. Je peux pas dire il m'a violé ou non mais ça a été avec lui à l'âge de six ans et jusque l'âge de dix ans je restais toujours avec lui. Après ça a fait comme du chantage : est ce que je laisse faire ou non ? (...). J'ai pas pensé le dire à mon père, le dire à mon frère. Je gardais le silence. Et donc à l'âge de dix ans je commençais à répondre. J'avais pas peur de lui et tout mais quand même je le trouvais plus ... que les femmes. Voilà à l'âge de dix ans j'étais féminin, j'étais toujours féminin (...). L'âge de dix ans je commençais à sortir dans le milieu d'homos. Dix ans c'est là que c'est vrai je préfère les hommes que les femmes, c'est là où je commençais à faire les copains", (Rabah originaire d'Algérie e. 15).

Ou enfin :

"Je viens d'Algérie, j'ai eu ma première dépression à cause de mon homosexualité et des problèmes familiaux. Ma dépression a été le résultat de ma première expérience homosexuelle. Le regard des autres et la peur que ma famille apprenne mon homosexualité a accentué l'enfermement sur moi-même (...) le résultat a été que j'ai abandonné mes études alors que j'étais bon élève (...) A 5, 6 ans un copain de mon grand frère qui m'aimait beaucoup a montré son sexe et essayé de me toucher, j'ai été traumatisé par cette expérience et je voulais m'échapper d'un environnement qui me paraissait risqué" (Abdel Fettah originaire d'Algérie e. 76).

C'est ainsi, dans le secret social, que se vit l'homosexualité. Elle constitue un stigmate qu'il est nécessaire de cacher, surtout dans des sociétés où elle est mal tolérée. Les rencontres homosexuelles ne peuvent se faire au grand jour, par crainte non seulement de l'opprobre, mais également de la violence symbolique et sociale qui peut s'abattre sur un homosexuel, si son identité sexuelle est découverte :

"Toute ces choses étaient secrètes. Ma première expérience amoureuse je me rappelle c'était à 14 ans. Je suis sortie un jour, ma mère m'a envoyé, toujours ma mère, chercher quelque chose chez les voisins et là j'ai rencontré un mec qui était à l'école des cadets, c'est un militaire. Il avait 19 ans donc il m'a un peu caressé mais je n'ai pas cédé et je suis rentré chez moi. Et puis je suis ressortie le voir et depuis on s'est plus quitté. D'ailleurs je me rappelle qu'il désertait sa caserne pour venir me voir, c'était mon grand amour de ma vie, c'était le premier. Par la suite j'ai rencontré d'autres mecs et d'autres mecs, c'était toujours... j'ai un penchant pour les relations durables, j'ai horreur des relations passagères", (Kader originaire d'Algérie E 12).

Certaines trajectoires soulignent des hésitations dans la définition de l'orientation sexuelle. Ainsi Amine se définit d'abord comme homosexuel, puis décrit ses relations avec les femmes, pour enfin se décrire comme bisexuel :

"J'ai pris conscience de mon homosexualité à 15 ans. Mais quand j'étais à Alger en train de racoler dans un café fréquenté par les homosexuels, à côté de la grande poste, un client m'a abordé en me proposant d'avoir des relations à trois avec sa femme. Je ne m'attendais pas à une telle proposition, j'ai hésité mais ma copine m'a encouragé. Je suis

parti avec lui (...) j'étais troublé par ces sensations de plaisir que j'ai eu avec cette femme. A partir de ce moment je me suis rendu compte que je pouvais me reconnaître dans les deux modes de sexualité. Donc même après ma venue en France je ne refusais pas les propositions. De toute façon je m'adapte à la demande du client, s'il me demande d'être actif je le suis et s'il me demande d'être passif je le fais aussi", (Amine originaire d'Algérie e. 14).

La pression du conformisme social est l'objet du groupe familial. La peur d'une atteinte à l'image et à l'honneur de la famille conduit à une surveillance tatillonne des frères :

"Depuis très longtemps j'étais très efféminé. Je fréquentais beaucoup les filles, je ne jouais pas avec les enfants du quartier. Mes grands frères m'interdisaient de descendre dans la rue. A l'âge de 12 ans j'étais interdit de descente de chez moi. Mes frères n'aimaient pas ma façon de parler et de me comporter, comme une fille. Je ne sais pas, c'est Dieu, parce que là je ne comprends pas moi. N'importe quel homosexuel n'est pas capable d'expliquer pourquoi il est homo. (...) Moi j'étais efféminé et homosexuel à la fois", (Ahmed originaire d'Algérie e. 13).

Ou encore :

"En Algérie mes journées euh tu restes à la maison quoi. Ils ne me laissent pas sortir et tout ça tellement ils craignent (...). Parce que tellement je suis homosexuel (...). Si tu dis je veux aller à l'école, ma grand mère m'y emmène", (Samir originaire d'Algérie e. 17).

Ou enfin :

"Il me faisait la honte devant tout le monde, à 15 ans il ne supportait pas que je passe le plus de mon temps à la maison. Il avait remarqué que j'étais efféminé, il me poussait à faire la prière, à faire attention à mes habits (...) Pour l'anecdote mon père un jour m'a obligé à faire la prière, je suis parti à la mosquée mais j'ai fait la prière côté femme. Je me suis présenté avec un Hidjeb ...A plusieurs reprises son frère lui dit "Je vais terminer mes jours en prison à cause de toi, je ne vois aucune autre solution que celle de t'ôter la vie" (Nadir originaire d'Algérie e. 34).

Le seul témoignage soulignant des parents "ouverts" indique en même temps sa conscience d'une exceptionnalité de ce comportement par rapport aux attitudes dominantes :

"Normal quoi. Non ce n'était pas tabou. Je pouvais ... au jour d'aujourd'hui, je peux avoir n'importe quel mec en Algérie... Ça n'a jamais posé de problème mon homosexualité à mes parents et à ma famille. Non ils sont très, très tolérants par rapport à d'autres familles algériennes que je connais...", (Aziz originaire d'Algérie e. 51).

La pression est aussi le fait du reste de la société. Ces hommes décrivent une vie de rejets et d'opprobre, bref une stigmatisation de tous les instants qui se traduit dans une longue suite de violences subies, symboliques, morales ou physiques. Le traitement réservé aux homosexuels dans leurs pays d'origine rend leur vie marginale insupportable :

"C'est vrai y'a des jeunes des fois ils me crachent sur moi, c'est la folie, hein, quand j'étais en Algérie. Mais quand j'étais au juge, quand je passais au tribunal de Paris, j'étais sans-papiers, j'ai dit : "Y'a des chiens ici en France qui vivent mieux que nous les homos on vit là-bas en Algérie", (Rabah originaire d'Algérie e. 15).

Il en découle un comportement socialement conformiste. Plusieurs de ces hommes sont mariés et ont des enfants ou ont comme projet de correspondre à l'image socialement attendue de l'homme hétérosexuel, époux et père de famille, bref de l'identité masculine dominante. En effet une des réactions à la stigmatisation réside dans la mise en place de tentative de corrections du comportement individuel. De ce point de vue, endosser le vêtement de l'identité masculine dominante est une stratégie visant à rendre invisible

l'homosexualité, intériorisée comme partie honteuse. Cependant, avec les proches, il peut être difficile de masquer son identité sexuelle réelle, malgré les tentatives de brouillages mises en œuvre :

"Oui j'ai des enfants, bon en Algérie l'homosexualité est un truc tabou donc automatiquement toujours comme par hasard, entre 1979 et 1980, j'ai connu une femme. J'ai essayé de faire comme tous les algériens homosexuels, de me cacher derrière les réalités. J'ai fait semblant de l'aimer, je l'ai aimé, j'ai fait trois enfants avec et je me suis séparé avec en 1984. (...). Elle s'est rendue compte le lendemain de notre nuit de noce de mon homosexualité. Elle me l'a fait savoir et là je lui ais dit carrément que je suis homosexuel et que si elle ne voulait pas de moi, elle pouvait me quitter. Elle est restée, je suis resté moi-même et j'ai eu trois enfants avec elle", (Kader originaire d'Algérie e. 12).

C'est le poids de ce conformisme social et le tabou qui pèse sur l'homosexualité qui est alors invoqué comme motivation à l'émigration :

"En 1997 je suis venu en France pour tenter ma chance (...). C'est à dire que vu qu'en Algérie j'avais tout le luxe et que l'homosexualité est tabou en Algérie, tout est tabou en Algérie, donc j'ai voulu venir tenter ma chance ici en France", (Kader originaire d'Algérie e. 12).

Ou encore :

"Ce monde de mensonges m'a encouragé à envisager l'exil pour ne plus rester avec cette peur d'être surpris un jour par mes proches dans la peau d'un travesti" (Amine originaire d'Algérie e. 14).

Ou enfin :

"J'ai vu qu'il n'y avait pas d'avenir dans tout cela et très peu d'encouragement familial alors j'ai laissé tomber les études universitaires et j'ai continué à travailler puis j'ai arrêté parce qu'ils m'ont mis la pression (...) Je suis tombé dans la dépression et dans la prostitution, dans la discrétion et je voulais quitter mon pays", (Abdel Fettah originaire d'Algérie e. 76).

Parfois le tabou social de l'homosexualité et ses conséquences sociales sont tellement mal vécus par la famille que cette dernière pousse l'individu à s'éloigner. C'est souvent sur pression de la famille que naissent les premières idées d'émigration :

"A 16 ans je commençais à être attiré par les garçons, les filles ne me disaient pas grand chose. Je les côtoyais sans aucune attirance. Moi, j'étais fasciné par les garçons. Cela se passait discrètement, là-bas c'est un tabou de se dire homosexuel. Mon premier acte sexuel avec un garçon c'était à l'âge de 17 ans même si j'avais envie de franchir le pas avant, mais je n'osais pas. (...) Je connaissais beaucoup d'homos, ils étaient plus âgés que moi. Même s'il y a beaucoup à dire sur tel ou tel homo, je n'osais pas franchir le pas de peur d'être pointé du doigt. L'endroit où j'habitais, ma famille était très connue et si jamais je me retrouve mêlé à des histoires d'homos, les rumeurs prendraient un tournant dramatique pour ma famille. Le fait que mon père occupait un poste clé à la municipalité, j'étais connu comme le fils de tel, donc mes actes m'étaient reprochés. Une fois mon père m'a enfermé dans une chambre et il m'a dit qu'une personne est venue le voir pour lui dire que j'avais un comportement indécent. J'avais 23 ans, il m'a dit " tu mènes ta barque comme tu veux mais si tu veux suivre ce chemin quitte le pays", (Ahmed originaire d'Algérie e. 13).

Ou encore :

"Mais tout ça se faisait d'une façon discrète, beaucoup de travestis appréhendaient la réaction de leurs familles et moi le premier. Ce monde de mensonges m'a encouragé à

envisager l'exil pour ne plus rester avec cette peur d'être surpris un jour par ses proches dans la peau d'un travesti. (...) En plus, je suis d'origine kabyle et si jamais ma famille prend connaissance de ma réalité, je n'existerais plus dans la sphère familiale, ils m'effaceraient du livret de famille", (Amine originaire d'Algérie e. 14.)

Ou enfin :

"Des fois mon père me conseillait de ne pas rester en Algérie, il me disait "écoute, toi tu ne dois pas rester en Algérie, tu dois partir en France". Je ne sais pas pourquoi. C'est peut-être mon visage, mon caractère. Il me disait toujours "toi tu ne peux pas vivre ici". J'avais cette possibilité et je suis venu ici à l'âge de 15 ans chez ma sœur qui vit ici depuis 30 ans", (Amine originaire d'Algérie e. 14.)

Dans plusieurs témoignages nous repérons une tendance à l'intériorisation de cette image négative de l'homosexualité, une "ambiguïté de connotation" à son égard. Les personnes se définissent sans hésitation comme homosexuelles mais en s'estimant "anormales". Elles partagent ainsi la norme dominante qui voit dans l'homosexualité une "tare" morale, condamnable. Quand l'identité sexuelle est assumée dans l'espace social et repérée comme état marginal, les rapports avec les "normaux" rappellent "l'anormalité"; la personnalité des homosexuels est perçue par les autres et par eux-mêmes comme marquée par une déficience morale :

"J'avais un groupe d'amis homosexuels. Quand on se retrouvait ensemble, les passants nous insultaient, se moquaient de nous. Nous étions la risée du quartier. A l'âge de 25 ans j'ai commencé à fréquenter les lieux de dragues homosexuels à Alger. Il y avait quelques bars connus pour être fréquentés par les homos. (...). Je fréquentais ces endroits quoi, là où se retrouvent les gens qui sont mis à part, les déchets de l'humanité. Une fois j'ai été embarqué par la police à Alger, le commissaire m'a dit "vous êtes les déchets de l'humanité". Peut être que c'est ça. On est peut-être les déchets de l'humanité. Peut-être, je sais pas, parce que ces gens ont de la valeur chez Dieu, alors que nous les homos nous n'avons pas de valeur chez le bon Dieu", (Ahmed originaire d'Algérie e. 13.)

Le rapport à l'identité sexuelle de ces hommes n'est compréhensible qu'en l'inscrivant avec le système de normes dominantes. Celui-ci est marqué par un tabou sur l'homosexualité, une autorité portée par le père mais déléguée à la mère et une évaluation du groupe familial en fonction du comportement de chacun des membres. Comme dans tous les groupes à tendance communautaire la pression à la conformité est donc à la fois forte et mise en œuvre dès la prime enfance. La contrainte violente n'est pas le trait premier de cette pression même si celle-ci intervient ensuite pour sanctionner les comportements considérés comme déviants. Il en découle une intériorisation de la norme dominante dans le même temps où ces hommes conscientisent leur identité homosexuelle. Ces hommes se retrouvent avec un "idéal du moi" contradictoire avec leur identité sexuelle.

3.1.3. Une communauté homosexuelle organisée

Dans ce contexte global marqué par le tabou et la pression au conformisme social, il n'est pas étonnant que la communauté homosexuelle s'organise avec ses lieux de rencontres et de dragues. Tenus à distance respectable des "normaux", les relations homosexuelles se construisent socialement dans la clandestinité et la marginalité. L'homosexualité se produit dans la marge sociale et investit des espaces sociaux permettant aux individus stigmatisés de se reconnaître entre eux ; le groupe marginal devient alors pour ceux qui partagent une même identité sociale une ressource collective permettant de survivre dans un monde dominé par l'intolérance hétérosexuelle :

"Le travestisme pur et dur je l'ai connu à travers la petite communauté de travestis à Alger. J'ai commencé à fréquenter ce groupe à l'âge de 16 ans. Déjà le fait que ma

meilleure copine [le garçon avec lequel Amine a eu sa première expérience sexuelle] elle s'est orientée déjà vers ce milieu. Donc c'est à cause d'elle que j'ai connu ce milieu, ... à côté de la grande poste, dans le petit jardin public. On se voyait dans ce lieu et après nous nous revoyons dans un bar connu pour être le lieu de rencontres des travestis algérois", (Amine originaire d'Algérie e. 14).

Ou encore :

"Discret, surtout être discret tu vois (...). Il y a des endroits gays comme des boîtes où tu te lâches (...) je ne crois pas que quelqu'un a des doutes j'ai jamais montré", (Hassan originaire d'Algérie e. 41).

La pratique de la prostitution au pays d'origine n'est présente que dans deux trajectoires. Elle est présentée comme le résultat d'une contrainte économique. Ainsi Abdel Fettah invoque le coût d'une formation que ses parents ne peuvent pas financer :

"Ma mère a vendu ses bijoux pour me payer cette dette de formation (...) J'avais un salaire minable alors j'ai été obligé de faire de la prostitution de temps en temps pendant 5 ans quand je n'avais pas assez d'argent", (Abdel Fettah originaire d'Algérie e. 76).

Ou encore :

Les autres personnes invoquées soulignent toutes cette faible présence de la prostitution masculine :

"Oui mais je n'ai pas franchi le cap de l'exposition en public en me positionnant sur la chaussée publique. En Algérie cela se passe discrètement", (Amine originaire d'Algérie e. 14).

"Et tous les amis que j'avais homos ... y'avait pas de prostitution", (Aziz originaire d'Algérie e. 51).

La forte contrainte sociale à l'endroit de l'identité sexuelle détermine une tendance à l'organisation en communauté homosexuelle. Celle-ci offre à ces membres toutes les ressources d'un groupe d'appartenance : entraide, reconnaissance, sortie de la solitude, possibilité de vivre son identité sexuelle, etc. A l'écoute des témoignages, le lien de ce groupe d'appartenance est bien l'identité sexuelle et non la prostitution même si celle-ci est présente dans deux trajectoires. Soulignons enfin que ce besoin de groupe d'appartenance est à l'origine d'une migration intra nationale. Ce n'est, en effet, que dans les grandes villes qu'un tel groupe d'appartenance est possible dans la discrétion et l'invisibilité. Ici c'est donc l'identité sexuelle qui pousse à une première migration. Par ailleurs, cette expérience de la marginalité offre une expérience socialisée de la clandestinité qui peut permettre des ressources spécifiques face à des besoins similaires.

3.1.4. Des situations stables

La plupart de ces hommes ont des situations professionnelles stables au pays d'origine et un niveau de vie non négligeable. La situation matérielle n'est pas ainsi le facteur premier de l'émigration. C'est le cas par exemple de Kader :

"J'ai 48 ans, je vivais en Algérie, j'avais un poste fixe, un salaire fixe, des enfants, j'avais une vie plus ou moins stable", (Kader originaire d'Algérie e. 12).

Nos interlocuteurs ne signalent pas comme premier motif de migration la question économique :

"Ouais c'était bien, y avait de l'ambiance, j'avais une belle vie et j'allais à l'école (...) mon père m'achetait qu'est ce que je voulais, il m'a gâté parce qu'il était en France", (Samy originaire du Maroc e. 61).

Ou encore :

"On n'est pas des riches, on n'est pas des pauvres on vit comme tout le monde", (Hassan originaire d'Algérie e. 41).

Les facteurs d'émigration sont donc la pression que les familles exercent sur les individus homosexuels ou efféminés, par crainte de la honte qui éclabousserait l'honneur familial et l'intolérance sociale aux homosexuels, qui s'exprime dans des violences tant symboliques, morales que physiques. En d'autres termes, là où les personnes originaires de l'Afrique subsaharienne se prostituent pour fuir la misère économique, et ses conséquences sociales, les homosexuels originaires des pays du Maghreb fuient les différentes formes de violences sociales et symboliques qui leur sont réservées.

3.2. Les trajectoires des femmes de l'échantillon

Les trajectoires des femmes originaires du Maghreb que nous avons rencontrées n'ont rien à voir avec les processus décrits précédemment pour les hommes maghrébins. Le premier facteur de différenciations est la présentation d'une enfance marquée négativement. Aklia parle ainsi du remariage de son père et des conséquences sur elle :

"Cette femme a été séduite par la beauté de mon père. Elle était très méchante. Elle ne m'aimait pas parce que j'étais trop belle ; elle était jalouse de moi. Mon père ne s'occupait pas de moi. J'ai été abandonnée. Je suis repartie en Algérie à l'âge de 12 ans et j'ai été confiée à un oncle. (...) A l'âge de 16 ans j'ai épousé contre mon gré, c'est mon oncle qui a décidé du mariage. Ce mari était violent, alcoolique. Un jour j'ai failli perdre un œil. (...) A 20 ans je suis revenue en France avec mon mari et nous avons eu trois enfants", (Aklia originaire d'Algérie e. 18).

Ou encore pour Soraya, pour qui le thème de l'enfant "chouchoutée" revient mais cette fois-ci négativement, puisqu'elle se désigne comme l'anti-image de cette figure dans la relation à sa mère. Elle dessine ainsi une image exactement inverse dans le "miroir cœdipien" par rapport aux cas des hommes précédents :

"J'ai 4 grands frères et 1 sœur. Je suis la plus jeune. Normalement quand on est la plus jeune on est la plus chouchoutée (rires). Ça a pas vraiment été mon cas. J'ai une phrase qui sera toujours gravée dans ma tête. C'est ma mère qui me dit que je suis un monstre et que le jour où j'étais une graine dans son ventre, elle tapait son ventre pour que je meure, que je m'en aille. Elle voulait pas me voir. Le jour où je suis née les infirmières m'ont ramenée pour qu'elle me voit et elle a dit non je ne veux pas la voir, ramenez là. Ce sont des choses qui m'ont été dites. Ça a été prouvé, j'ai été battue. (...) C'est comme si c'était de ma faute d'être sur cette terre. Je devais être punie pour être vivante. Ça me fait énormément mal [larmes]. J'ai jamais eu vraiment l'amour de ma mère et ça c'est pas que je désespère à l'avoir mais je me fais une raison. J'attends plus rien, j'attends plus qu'on m'aime. (...) Dans la vie de tous les jours, je travaille pour être aimée. J'essaye d'être comme les gens veulent... pour qu'ils m'aiment", (Soraya originaire de Tunisie e. 58).

Comme pour les hommes nous retrouvons un lien de type fusionnel mais cette fois-ci avec le père :

"Oui, c'était vraiment bien, il veillait toujours à prendre soin de nous. Même maintenant, je suis toujours en contact avec lui. (...) Avec mon père, il n'y a pas de barrière, il est plus un ami qu'un père. Il y a des choses que je raconte à mon père que je ne peux pas raconter à ma mère, des choses très personnelles", (Myriam originaire d'Algérie e. 44).

Ces personnes soulignent les conflits et violences liées à des mariages forcés comme dans le cas d'Aklia cité précédemment.

Enfin, il faut noter qu'une partie importante de notre échantillon a des liens antérieurs avec la France. C'est le cas d'Aklia (e. 59) rejoignant son père à l'âge de 9 ans puis ramenée au pays à 16 ans pour être mariée, avant de revenir seule ici. C'est aussi le cas de Myriam (e. 44) dont le père a travaillé en France pendant 30 ans.

Les trajectoires des femmes de notre échantillon sont plus "classiques" au regard de l'état des savoirs sur les personnes prostituées en France. Elles donnent à voir des négations lors de l'enfance et de l'adolescence d'une part, des conflits et des ruptures autour de la norme du mariage. Ces femmes ne font pas mention de maltraitements et de violences sexuelles dans l'enfance et l'adolescence. Ici c'est plus l'image de soi et la désaffiliation qui conduit à une fragilité qu'une atteinte directe à l'intégrité physique.

Les trajectoires de vie des personnes prostituées du Maghreb présentent des spécificités distinctes entre les deux sexes. Pour les hommes c'est le rapport particulier à la mère et en miroir au père et aux frères qui tient une place importante dans le discours des personnes, pour expliquer et comprendre la singularité du rapport à leur identité sexuelle. Les hommes présentent comme un rapport singulier leurs relations à leur mère, la plupart du temps de façon positive, parfois sur un mode complexe de relations positives/ négatives. La relation au père étant plus négative. Celui-ci est décrit soit violent, soit absent, parfois compréhensif mais toujours médiateur de la pression sociale ambiante.

L'identité homosexuelle, objet tabou dans le contexte social des personnes, semble se fonder pour l'ensemble par une prise de conscience et des expériences sexuelles précoces dans leurs discours rétrospectifs. L'entourage familial tente de maintenir invisible cette "inversion" d'identité en interdisant ou en restreignant l'accès à l'espace public, et lorsque ce n'est pas le cas les confrontations sont souvent des expériences de rejets marqués. Cette interdiction de l'espace social peut aller à l'extrême jusqu'à l'éloignement du pays. Toutefois il existe malgré tout dans les villes des espaces sociaux homosexuels ("des milieux") sur lesquels nous reviendrons ; mais globalement la pression sociale est si forte qu'elle est un facteur central pour comprendre le projet migratoire de ces personnes.

Pour les femmes de notre échantillon ce qui ressort des entretiens est l'expérience d'une enfance marquée négativement dans le rapport à la mère et des conflits de normes sur la question du mariage. Ces trajectoires semblent ainsi plus "classiques" au sens où elles décrivent des négations enfantines et adolescentes qui sont des récurrences mises en évidence par de nombreux travaux portant sur les personnes prostituées dans les pays industrialisés. Toutefois ces négations prennent rarement la forme de maltraitements et de violences sexuelles contrairement à ce que soulignent ces mêmes travaux.

4. L'immigration en provenance des pays de l'Amérique latine

Notre échantillon pour cette origine comporte 3 femmes et 13 hommes. Ici aussi nous avons pris le soin de privilégier les hommes dans notre échantillon pour plusieurs raisons. D'une part ce sont les hommes qui aux dires des professionnels de l'équipe de recherche posent les questions les plus complexes en terme de stratégie d'aide et d'accompagnement. D'autre part, ces hommes ont quantitativement une place importante sur le marché de la prostitution et y occupe un segment spécifique avec ses lieux, ses pratiques, ses organisations, etc. Enfin, le savoir constitué par la pratique professionnelle semble plus récent pour cette catégorie.

4.1. Trajectoires d'hommes

4.1.1. *Le discours sur l'enfance : découverte précoce de l'homosexualité et... de l'homophobie*

L'échantillon que nous avons est essentiellement composé d'hommes. Seules deux personnes sont nées biologiquement femmes. La totalité des hommes sont homosexuels empruntant

les signes extérieurs de l'identité féminine (travesti, transsexuel). La question de l'identité sexuelle et des processus de rejet de stigmatisation de la part de l'environnement familial et de l'environnement social en général semble avoir un rôle important dans les parcours prostitutionnels et migratoires des personnes interrogées. La confrontation au rejet de la famille ou de l'environnement social se fait de manières différentes selon les personnes.

Dans la plupart des trajectoires la découverte de l'homosexualité se fait dès l'âge de l'enfance :

"Quand j'étais petit, je jouais beaucoup avec des copines de mes sœurs. A l'école de la ville quelquefois j'avais des problèmes avec des autres garçons. Parce que quelquefois ils me voient comme une fille parce que je jouais avec les filles. Mes sœurs me défendaient parce que quelque fois des garçons me tapaient. Je pleurais beaucoup. A partir de 6 ans et 7 ans, je me sentais différent. Parce que je jouais plus avec les filles qu'avec les garçons. Mes parents m'achetaient des voitures et je préférais jouer avec des poupées. A partir de 7 ans, je trouvais les garçons plus attirants que les filles", (Andréa, originaire d'Équateur e. 60).

Ou encore :

"J'ai pas joué avec les garçons [...] J'ai seulement mon beau père qui m'a acheté quelque chose de garçon, tout le temps, j'avais peur des garçons, tout le temps mes amis me défendent, même à l'université, j'étais agressé beaucoup", (Barbara, originaire d'Équateur e. 63).

La précocité de la prise de conscience de l'homosexualité s'accompagne de la découverte de l'homophobie. Selon les témoignages cette rencontre se réalise au cours de l'enfance ou au cours de l'adolescence.

"A l'âge de 6 ans je me suis aperçu que j'étais attiré par les garçons. A ce moment là, j'habitais dans la ville du bord de la mer de 6 millions d'habitants. J'ai eu un copain qui avait 15 ans de l'âge de 6 ans à l'âge de 10 ans. C'était un voisin et nous étions amoureux, il me faisait des bisous, plein de choses, il me faisait l'amour et moi je l'aimais beaucoup. A 10 ans j'ai déménagé avec mes parents et pendant 4 ans je n'ai pas de relations sexuelles avec des garçons. Pendant les vacances je retournais au bord de la mer chez ma sœur aînée et dans la vallée chez les parents de ma mère. Là j'avais des relations sexuelles avec des copains et des cousins plusieurs fois par semaine, aussi quand je sors à la plage, à la forêt et à la campagne. Jusqu'à l'âge de 24 ans je suis gay, à 24 ans je m'habille en femme", (Blanca, originaire d'Équateur e. 20).

Cette personne a pu vivre sa sexualité durant l'enfance et l'adolescence. Il semble que cela se soit fait sans que la famille en soit informée. C'est à l'âge de 24 ans que son père a été informé de sa sexualité. Il semble que se conjugue le rejet par le père et donc le départ de la cellule familiale avec la transformation en "femme" :

"Les clients du garage de mon beau père lui disent "ton fils est homosexuel, c'est pédé". Du coup, beaucoup de bagarres à la maison il me dégage, tu apportes la malchance dans ma maison. Après j'ai parti j'avais 24 ans. Parce que je n'ai pas de travail j'ai commencé la prostitution. Parce tout le temps j'ai rêvé d'être une femme. Pour moi la vie est très complexe quand je suis un garçon tout le monde m'insultait (...)", (Blanca, originaire d'Équateur e. 20).

Selon les familles, l'homosexualité est plus ou moins refusée. Plusieurs personnes mentionnent une place particulière de la mère. Il semble dans ce cas que le lien familial entre la mère et le fils soit plus fort que le rejet homophobe. Ce constat, bien que majoritaire, n'est pas généralisable et d'autres témoignages révèlent des réactions de rejets

et de stigmatisations de la part de la mère. En revanche le rejet de l'homosexualité semble être une constante chez les pères :

"Je suis trop petit, je suis arrêté là-bas par la police, la première fois et il arrive mi papa. Mi maman le savait, mi papa le savait pas, le dis pas parce qu'il après il est un petit peu malade. Après mi mama elle acceptait que j'ai une vie comme ça, pero elle dit que normalement à la maison ne pas arriver comme ça. Elle dit "tu fais la vie à l'extérieur mais pas la vie comme ça à la maison". Mon papa mort quand je suis 17 ans. Mi mama elle me dit rien maintenant si je voulais pas continuer (). Mi mama et mes frères et sœurs acceptent comme tu es, "c'est pas grave, papa est mort". J'ai toujours continué avec mi mama y a m'adore accepte comme je suis ", (Aba originaire d'Equateur e. 22).

D'autres témoignages soulignent que "tolérance" n'est pas forcément acceptation. En effet, si une tolérance relative au caractère "efféminé" de leur enfant est acceptée, dès que l'affirmation de l'homosexualité est confirmée, la mère également peut être violente dans son rejet :

"Ils savaient que j'étais féminin, que je jouais à la poupée, mon frère, les amis ils jouaient avec un ballon que moi je jouais à la poupée etc. et alors... et alors c'était très difficile oui, mais comme je sortais de la maison, que je connaissais un peu quelqu'un d'autre, que je connaissais un peu des personnes, que j'étais indépendante alors j'ai commencé ma transformation, à prendre des hormones. En fait pour savoir vraiment comme j'ai été, comme j'ai envie de devenir comme ça euh... comme j'avais l'âge de quatorze à quinze ans, donc c'est, tu commences les hormones, tu commences à rentrer dans l'adolescence, tu commences à avoir envie, envie de sexualité, de sexe, etc., et moi j'étais toujours attirée pour les garçons. J'ai toujours fait avec le garçon mais comme j'ai une famille très catholique etc. j'acceptais pas... moi-même, moi j'acceptais pas j'en avais de l'attirance pour les garçons. (...) C'est la goutte qui fait déborder le vase, comme on dit. Et là ma sexualité après c'était honte dans la famille. (...). Je me rappellerai toujours de quand ma mère m'a parlé, j'étais comme ça et... je dis "j'ai envie d'être femme et pas un garçon..." et je me rappelle jusqu'à aujourd'hui qu'elle a parlé comme ça : "sors dans ma vie y... sors de ma vie et oublie que je suis ta mère..." "je n'oublie jamais ça (...). C'était tellement dur que je passais dans la rue ils m'ignoraient hein, complètement et les membres de la famille mais pas les autres gens, mais les gens de la famille. Mon père il me tournait le dos, ma mère elle me tournait le dos, ma sœur elle me tournait le dos, tout le monde me tournait le dos... j'avais quoi seize ans quand même, donc euh... l'expérience de la vie... seize ans... avec une responsabilité énorme dans le dos comme quoi il te faut travailler, te nourrir etc. et ça c'est pas évident hein".

Le rejet paternel semble en revanche une constante :

"J'ai un mauvais souvenir de mon pays. J'ai eu une enfance trop triste. J'étais différent des autres enfants par ma manière de parler, par mon visage, par mon homosexualité. J'ai eu des problèmes avec surtout mon père qui ne supportait pas les homos. La vie des homos est très dure dans mon pays. J'habille comme une femme mais quand on découvre que je ne suis pas une femme je suis victime des violences et des discriminations. Un travesti ne peut pas suivre une formation ou travailler", (Rosa, originaire d'Equateur, e. 19).

Découverte précoce de l'homosexualité et du rejet homophobe sont des traits récurrents des témoignages des hommes que nous avons rencontrés. C'est surtout autour du rapport au père que se déroulent les expériences de rejets les plus douloureuses conduisant fréquemment à des ruptures familiales. Les relations à la mère tendent à se construire sur

le modèle de la "complicité" et de la "protection" avec des degrés d'acceptation différentes selon les trajectoires. Ce vécu enfantin différencié avec les deux parents explique en partie le silence sur les pères et la forte présence de la mère que nous rencontrerons ultérieurement dans le discours sur les motivations de l'émigration et sur les projets d'avenir.

4.1.2. *Une homophobie s'atténuant en partie pour les hommes se travestissant en femme*

La difficulté de vivre son homosexualité dans le pays d'origine et la stigmatisation qui en découle inscrit ces personnes dans une marginalité sociale et professionnelle. S'il diffère selon les familles et entre le père et la mère, l'homosexualité, par le rejet social qu'elle induit, reste un "poids" précarisant les liens familiaux et les mettant en danger. Hors du milieu familial, l'homosexualité sous "l'image homme" est largement refusée. La stigmatisation et le rejet des personnes homosexuelles dans ces sociétés conduit par ailleurs à utiliser l'artifice du travestissement pour atténuer le degré de rejet et d'homophobie au pays. Ainsi une logique de déplacement de l'identité sexuelle semble se mettre en place face au refus de la famille et de la société de l'homosexualité.

La confrontation à l'homophobie parfois très dure, passant par des formes de violences, semble pousser à une transformation en transsexuel ou en travesti. L'homophobie semble cristallisée lorsque l'homosexuel a une identité masculine. Par contre, lorsque celui-ci a une identité et existe socialement sous "l'image femme" l'homophobie semble paradoxalement s'atténuer. La personne homosexuelle est alors contrainte à changer de sexe social :

"C'était compliqué beaucoup la prostitution, c'est triste la vie, la police frappait, tout la police spécialement, il y a beaucoup de personnes hétérosexuelles homophobiques là-bas, avant la société nous obligeait à être travesti, pourquoi la société acceptait pas les gays ? La société est machiste", (Zaza, originaire d'Équateur e. 57).

Ici, les raisons des attitudes discriminatoires et des pratiques parfois violentes sont clairement identifiées avec un système social nommé par la personne "machisme". De la même manière, il semble que la relation à l'homophobie en Amérique latine soit complexe puisqu'elle semble dépendre du sexe social de l'homosexuel notamment homme. Si l'homosexuel a un sexe social homme la virulence et la constance de l'homophobie semblent de même être fortes ; en revanche lorsque la personne de sexe biologique homme, homosexuel, est de sexe social femme, il semble qu'il y ait une tendance à l'atténuation de l'homophobie, voire même une autorisation de pratique homosexuelle conditionnée ainsi par le sexe social femme de la personne :

"Jusqu'à l'âge de 24 ans je suis gay et à 24 ans je m'habille en femme. Là-bas dans mon pays être gay est beaucoup censuré, critiqué, les garçons sont très méchants et font pas beaucoup l'amour avec les gays et c'est interdit qu'un gay soit amoureux d'un autre gay. Là-bas c'est normal qu'un travesti soit amoureux d'un garçon hétérosexuel ou bisexuel. Pour qu'un garçon soit amoureux de moi, pour qu'il me voit et me fasse l'amour, c'est obligé que je m'habille en femme. A partir de ce moment là quand je parle de moi, quand j'écris sur moi, je le fais au féminin, c'est obligatoire car la société me prend pour une femme", (Blanca, originaire d'Équateur e. 20).

Ou encore :

"Déjà en Équateur, quand j'étais chez moi j'habitais avec mes parents qui acceptaient mon homosexualité, j'ai habillé comme garçon, j'allais beaucoup en travesti, là-bas en Équateur les gens acceptent pas les gays alors je sors chez moi, je me fais la prostitution", (Rosa, originaire d'Équateur e. 19).

C'est également cette contrainte sociale et culturelle c'est-à-dire l'impossibilité de vivre son homosexualité avec l'apparence d'un homme qui pousse aux transformations physiques dans certains témoignages :

"En France c'est possible d'être un garçon féminin, dans mon pays c'est pas possible. Il y a les gays féminins et les gays masculins. Les gays féminins n'ont pas de barbe, pas de biceps, ils sont très minces, les cheveux colorés, des mèches et de la silicone pour les fesses. C'est comme cela que je voudrais être, pas de poils, j'aime pas le sport. Si j'avais pu être comme cela dans mon pays, je ne serais pas travesti. Je n'aurais pas pris des hormones pour la poitrine et pas pour les fesses", (Blanca, originaire d'Équateur e. 20).

Ces entretiens montrent comment le changement de sexe social ouvre de nouvelles perspectives permettant de vivre son orientation sexuelle et d'être moins exposé aux pratiques homophobes. C'est selon nous au regard de ce contexte social qu'il faut lire les comportements de "proximité" ou de "complicité" de certaines mères que nous avons évoqués plus haut. Ce qui apparaît au premier abord comme de la complicité entre une mère et son fils pourrait être en réalité le point de départ d'une stratégie sociale visant à masquer le stigmate de l'homosexualité et à le rendre acceptable.

L'homosexualité n'est pas tolérée par les hommes, car elle est perçue comme une remise en cause violente de la norme sociale hétérosexuelle dominante (l'hétéronormativité), mais aussi et surtout l'espace d'ouverture de la possibilité de la remise en cause de la place sociale dominante de l'homme fondée sur les rapports de genre : homosexualité et transsexualité viennent brouiller la répartition sexuée des genres, enchevêtrer les frontières et donc désorganiser les rapports de dominations qui sont basés sur celles-ci. On constate alors que l'identité masculine et l'identité féminine sont strictement séparées. De ce point de vue certains témoignages de prostitués homosexuels originaires d'Amérique du Sud font écho aux témoignages des homosexuels maghrébins. Fréquemment ces hommes évoquent des moments difficiles de l'enfance et de l'adolescence liés à leur homosexualité. Mais là où dans les pays du Maghreb, la réponse sociale est l'exclusion de l'homosexuel du groupe familial et l'incitation à émigrer, dans les pays d'Amérique du Sud, la réponse dominante est le travestissement.

La relation de complicité mère-fils, par extension sœur-frère, est en réalité une stratégie sociale qui vise à la fois à masquer l'homosexualité masculine et à la rendre acceptable à la norme sociale dominante. En travestissant leurs fils homosexuels, en les laissant jouer avec les filles, les mères dont les fils sont homosexuels mettent en place un dispositif de socialisation qui prend en compte la norme dominante et vise à transformer socialement les garçons homosexuels en filles. Pour être acceptés, les homosexuels sont contraints de se construire une identité sociale féminine. Cette conversion identitaire est la seule manière de rendre l'homosexualité masculine acceptable aux hommes hétérosexuels. Il s'agit d'une stratégie sociale qui anticipe les violences symboliques, morales et physiques risquées par les homosexuels. Dans les cas où ce ne sont pas les hommes homosexuels-mêmes les acteurs principaux de cette stratégie (contrainte) de travestissement, un tel dispositif est vraisemblablement mis en œuvre par les femmes de l'environnement affectif proche. Les autres femmes rencontrées dans les trajectoires ont dans leur comportement des postures de rejets reproduisant la représentation hétérosexuelle dominante, comme l'indique le témoignage suivant :

"Quand j'étais petit je jouais beaucoup avec mes sœurs, avec des copines de mes sœurs. A l'école de la ville quelquefois j'avais des problèmes avec les autres garçons. Parce que quelquefois ils me voient comme une fille parce que je jouais avec les filles. Mes sœurs me défendaient parce que quelquefois des garçons me tapaient. Je pleurais beaucoup. A partir de 6 ans et 7 ans je me sentais différent parce que je jouais plus

avec les filles qu'avec les garçons. Mes parents m'achetaient des voitures et je préférais jouer avec des poupées. A partir de 7 ans je trouvais les garçons plus attirants que les filles. Au point de vue études ça marchait bien mais l'institutrice était plus sévère avec moi qu'avec les autres parce que moi j'étais plus féminin. Je ne savais pas pourquoi elle était sévère avec moi. Tout le temps elle me tapait avec une règle sur la main et sur le pied. Une fois elle dit à ma mère que peut être j'ai plus d'hormones féminines et de m'emmener chez un médecin", (Aba, originaire d'Équateur, e. 22).

Ces stratégies d'adaptation et/ou de conversion du stigmaté xénophobe ne sont néanmoins pas suffisantes pour éliminer toutes les situations de rejets, confirmant en cela la force du préjugé homophobe :

"J'ai un mauvais souvenir de mon pays. J'ai eu une enfance trop triste. J'étais différent des autres enfants - manière de parler, mon visage, mon homosexualité. J'ai eu des problèmes avec surtout mon père qui ne supportait pas les homos. La vie des homos est très dure dans mon pays. J'habille comme une femme mais quand on découvre que je ne suis pas une femme je suis victime de violences et de discriminations. Un travesti ne peut pas suivre une formation ou travailler", (Rosa, originaire d'Équateur e. 19).

Le "maquillage" de l'identité biologique pousse à un nouveau déplacement et à une reconfiguration identitaire d'une part, mais surtout pousse et rend nécessaire la recherche de nouveaux espaces sociaux pratiques où l'identité se trouvera acceptée et où le risque de répression semble (momentanément) moins dangereux socialement et physiquement. Nous avons vu qu'au Maghreb ces espaces sont recherchés dans une auto-organisation cachée d'un groupe d'appartenance homosexuel. Ici il semble que le monde de la prostitution soit investi, du moins dans un premier temps, comme pouvant constituer un de ces espaces.

La stigmatisation de l'homosexualité conduit comme pour les hommes originaires du Maghreb à des stratégies de présentation sexuée de soi en termes d'adaptation. Toutefois, si au Maghreb cette adaptation est caractérisée par une invisibilisation, pour les personnes venant d'Amérique latine, elle est caractérisable en termes de travestissement. L'artifice du travestisme est ici investi pour atténuer le degré de rejet et d'homophobie au pays. Ainsi une logique de déplacement de l'identité sexuelle semble se mettre en place, face au refus de la famille et de la société de l'homosexualité. Cette adaptation reflète une configuration particulière de l'hétérosexualité masculine au sein du modèle dominant. Si une relation affective et/ou sexuelle est considérée comme "taboue" pour un homme hétérosexuel, elle devient envisageable et acceptable si le partenaire est un homme ayant les apparences d'une femme. Le sexe social prime ici sur le sexe biologique dans le jugement de l'environnement social.

4.1.3. Une prostitution fréquente au pays d'origine

La quasi-totalité des personnes rencontrées ont commencé la prostitution au pays d'origine. A la lecture des seize interviews, il apparaît que pour huit d'entre elles, les personnes ont des origines familiales pauvres, que pour cinq autres les personnes proviennent des classes moyennes. Pour les trois restants, les origines sociales ne sont pas déterminées. Pour les deux sexes les processus semblent ici similaires.

Une grande partie des personnes interrogées ont ainsi des origines modestes. Elles font le lien entre leurs difficultés économiques et l'entrée dans la prostitution. La raison économique reste manifestement la raison principale de l'entrée en prostitution pour la plupart des acteurs d'Amérique latine. Par exemple :

"Moi je suis Brésilienne, et moi j'étais déjà prostituée (...) Ça fait de longue année que je suis prostituée, longtemps. (...) Trente, pour être exacte 33 ans. Mais dans ces 33 ans je me suis arrêtée plusieurs fois : pour me marier, pour vivre en couple. Et

après je suis toujours revenue dans la prostitution. (...) Ah ! Là ! Le besoin, quand j'ai commencé dans la prostitution c'était par besoin. Par nécessité, par manque de choix on va dire... Parce qu'à l'époque dans les années c'était le début des années 70 c'était très difficile déjà pour les femmes dans le marché du travail", (Olivia, originaire du Brésil e. 24).

Mais encore :

"De 89 à 98 j'ai fait la prostitution dans mon pays, je travaillais pour moi. Je trouvais que je ne gagnais pas assez d'argent. Les hommes qui s'intéressent aux travestis c'est seulement pour l'argent. Moi je voulais un fiancé et si je dis à un garçon que je gagne beaucoup d'argent alors il devient mon fiancé. Si je gagne pas beaucoup d'argent il me dit tu ne m'intéresses pas. Moi je voulais un garçon qui m'aime donc je décide de quitter l'Amérique latine pour venir en Europe", (Blanca, originaire d'Équateur e. 20).

Ou enfin :

"Comme mes parents me donnaient pas beaucoup d'argent c'est pour cela que je suis allée pour la prostitution, je me suis dit ça ne me plaît pas parce que c'est dangereux de travailler la nuit, c'est fatigant", (Andrea, originaire d'Équateur e. 60).

Soulignons néanmoins que pour un tiers de notre échantillon l'origine sociale n'est pas modeste. Ces personnes mettent en avant que les raisons économiques ne sont pas centrales, même si elles jouent un rôle important. L'origine sociale ne permet donc pas de déterminer de façon définitive la causalité de l'activité prostitutionnelle au pays d'origine, ainsi que l'élaboration d'un projet migratoire. La causalité invoquée est alors essentiellement liée à l'identité sexuelle que nous avons évoquée plus haut.

Le discours d'Andréa souligne cette imbrication complexe des facteurs économiques avec la problématique de l'orientation sexuelle :

"Des familles n'ont pas d'argent mais ce n'était pas le cas de ma famille. Toutes mes copines étaient des garçons habillés en femme. Il y a plus de travestis en Amérique latine qu'en France, peut-être c'est le travail le plus facile pour la prostitution. Il y a beaucoup de prostitution car c'est le moyen le plus facile de gagner de l'argent. Et de gagner plus d'argent que les autres travaux. [...] quand je faisais de la prostitution pendant mes études, c'était pour de l'argent de poche. Quand j'ai fini mes études de comptabilité à 20 ans j'ai tout de suite trouvé un travail. J'y allais habillée en garçon et je continuais la prostitution le week-end. La prostitution ce n'est pas vraiment un travail, ça permet de connaître la vie des autres homosexuels et des autres personnes. Au bout de 6 ou 7 ans la prostitution est devenue quelque chose d'agréable, mais si c'était gratuit je ne le ferai pas", (Andrea, originaire d'Équateur e. 60).

Cet entretien révèle bien l'imbrication complexe des logiques sociales, économiques et d'identité et de pratique sexuelle. Concernant la question économique et de l'origine sociale, Andréa précise bien que la raison économique n'est pas centrale pour elle. Sa famille n'est pas dans le besoin, cela dit la prostitution est tout de même un moyen pour elle d'avoir de "l'argent de poche". Notons que ce dernier terme renvoie à l'idée d'un bénéfice secondaire, d'ailleurs pour elle ce n'est "pas vraiment un travail", ce qui montre que l'enjeu économique n'est pas le même selon la classe sociale. La prostitution a un côté "léger" pour Andréa, même si elle précise bien qu'elle ne le ferait pas gratuitement. Ensuite, la prostitution semble un moyen de faire des rencontres et de pouvoir avoir des relations sexuelles. La prostitution devient un moyen d'épanouissement sexuel et social, elle va même jusqu'à le qualifier "d'agréable". Ne nous méprenons pas sur ces éléments. Une tension contradictoire caractérise le fait prostitutionnel. Car si Andréa trouve des "aspects positifs" dans la prostitution, en réalité, ils ne sont pas "positifs" mais plutôt compensatoires d'une impossibilité de vivre pleinement sa sexualité et sa vie sociale d'une

part, et d'autre part d'accéder à un autre type de travail. Car elle dira plus loin dans l'entretien sa volonté de quitter la prostitution :

"Pour moi je voudrais travailler, quitter la prostitution. Je voudrais trouver un autre travail, faire la plonge, la restauration, l'hôtellerie. Je voudrais quelque chose de bien pour gagner ma vie. Je voudrais avoir une petite retraite pour moi quand je suis âgée.", (Andrea, originaire d'Équateur e. 60).

A la différence des hommes maghrébins évoqués plus haut, ces hommes revendiquent de pouvoir s'habiller en femme dans la vie de tous les jours. La plupart d'entre eux ne cachaient pas leur orientation sexuelle au pays ce qui leur fermait l'accès à l'emploi et selon eux les conduisaient inévitablement à la prostitution :

"En Équateur, travail et travesti c'est très difficile. Le travesti est la honte pour toute la famille. La prostitution c'est l'unique solution pour survivre. Le proxénète est plus intelligent, plus agile et plus expérimenté", (Rosa, femme, originaire d'Équateur E 19).

Le rejet des travestis touche l'ensemble de la société, et produit un processus de mise à la marge, une première expérience d'un parcours "déviant" (au regard de la normalité sociale de la société d'origine) qui est ainsi également une première expérience de stigmatisation sur laquelle pourra s'appuyer les processus associés de stigmatisation en lien au processus migratoire. Blanca décrit ainsi la différence de traitement par les services de santé et de police entre une femme prostituée et un travesti :

"En Amérique latine les clients n'aiment pas beaucoup les préservatifs. Il y a une institution du ministère de la santé qui propose le dépistage de sang pour la syphilis et les maladies sexuelles. Ce n'est pas obligatoire mais lorsque la police attrape des gens qui font la prostitution, elle les emmène dans cette institution et elle fait un carnet de santé pour les prostituées mais pour les travestis pas beaucoup. La police, si elle trouve un carnet de santé sur un travesti, elle le déchire parce qu'elle ne respecte pas les travestis. Si une association gay donne des carnets de prostitution masculine la police la respecte (...). Les hommes ne veulent pas faire l'amour avec les femmes avec des capotes, seulement des capotes pour les travestis car ils pensent que seulement les travestis ont le SIDA. En Amérique latine c'est horrible pour les travestis parce que la police nous frappait, nous violait et nous prenait l'argent et on était arrêté et on restait au commissariat et aussi les personnes rigolaient sur les travestis. Au marché les gens nous jetaient des tomates. Les policiers se croient supérieurs à tout le monde, ils sont animal", (Blanca, originaire d'Équateur, e. 20).

L'origine modeste de certaines personnes semble bien être, par contre, un facteur aggravant dans leur vécu d'exclusion et de rejet social et familial. L'homosexualité précarise et fragilise la situation de ces personnes. Celles-ci se trouvent de fait "exilées socialement" dans leur pays d'origine. La migration apparaît pour les hommes homosexuels d'origine modeste ou provenant des classes moyennes comme un choix par défaut. La question économique joue donc un rôle très important dans l'entrée en prostitution mais se cumulent avec des raisons liées au vécu de l'homosexualité et/de l'identité sexuelle.

Ainsi, il semble que des processus différents imbriqués de façon complexe interagissent. Il ne s'agit pas de réduire ces processus et donner à croire qu'ils se déroulent de manière linéaire du type : 1 - homosexualité ; 2 - confrontation à l'homophobie ; 3 - travestissement ou transsexualité comme ressource compensatoire ; 4 - entrée en prostitution. Les différentes logiques peuvent dans certains cas approcher la simplification précédente, mais ce que nous pouvons retenir de cela c'est que les déplacements identitaires, le rapprochement avec une "communauté travestis ou transsexuels", l'entrée en prostitution, sont des résultats d'interactions complexes de logiques sociales et de confrontations pratiques à des systèmes de contraintes et des recherches d'espace de liberté, fussent-ils

compensatoires, et constituant de nouvelles contraintes. En réalité, quel que soit le motif, l'entrée en prostitution est toujours le résultat d'une tentative de contournement et d'échapper aux discriminations sexistes et homophobes.

Pour les hommes comme pour les femmes la contrainte économique est fréquemment à la source de l'entrée en prostitution qui se déroule généralement au pays d'origine. Si pour les femmes le processus semble directement lié aux nécessités de survies immédiates, pour les hommes il se construit de manière plus complexe. En effet fréquemment ce sont des facteurs liés à l'identité sexuelle (et au rejet dont elle fait l'objet) qui les excluent de la plupart des segments du marché du travail. L'investissement du travestisme comme compensation face à une homosexualité impossible socialement conduit à une marginalisation sociale, elle-même porteuse d'un danger prostitutionnel. Cette complexité du processus explique le rapport paradoxal à la prostitution : celle-ci est à la fois la seule manière de vivre leur identité sexuelle et en même temps une contrainte imposée par le rejet. Nous avons déjà rencontré ce type de paradoxe pour les homosexuels issus des "pays de l'Est" au moment des bouleversements socio-politiques qu'ont connus ces pays. Nous le retrouverons plus bas pour les homosexuels maghrébins lors de leur venue en France.

4.1.4. *Le besoin d'un groupe d'appartenance*

L'ampleur du rejet homophobe suscite la recherche d'espaces protégés. Le travestisme, même s'il atténue le rejet, ne permet pas une normalisation sociale, ce qui amène la personne à rechercher ses semblables. Ce fonctionnement l'inscrit dans un groupe d'appartenance qui va le soutenir, l'aider à surmonter cette discrimination. Quelques témoignages apportent un éclairage sur les possibilités professionnelles acceptées et tolérées pour les personnes, travestis et transsexuels. La coiffure apparaît comme une activité où les travestis – transsexuels exercent fréquemment :

"C'est des travestis qui se prostituent en France et qui étaient propriétaires de beaucoup de salons de coiffure. De toute façon, à Bagota, beaucoup de ceux qui travaillent dans la coiffure sont des transsexuels, Il y a tellement de rejet des transsexuels dans la société que seule la coiffure reste comme perspective professionnelle pour ceux comme nous", (José, originaire de Colombie e. 35).

Ou encore :

"Y, comme propriétaire d'un magasin là bas, je regarde a las copines qu'est venu faire le cheveu à mon magasin... (...) Moi je pense que le moment où je vais entrer ici c'est facile pour moi de trouver un travail... parce que je suis professionnel, je suis coiffeur professionnel", (Rodrigo, originaire du Brésil e. 21).

Ou encore Andrea :

"... J'ai loué un local pour fabriquer un salon de coiffure, je continué quand même la prostitution le week-end", (Andrea, originaire d'Équateur e. 60).

Ou enfin Anita :

"...Quand tu es transsexuel, comme je cherchais du boulot, que j'en avais l'expérience dans la coiffure,... ", (Anita, originaire du Brésil e.52).

La fermeture de la plupart des segments du marché du travail, du fait des discriminations homophobes, pousse ainsi à l'investissement de quelques segments dans lesquels la tolérance semble plus forte. A son tour cette concentration dans quelques secteurs et en

particulier dans la coiffure suscite l'émergence de normes de conformité au groupe. Voici comment José parle de l'apparition de son désir d'effectuer des transformations de l'apparence :

"J'ai déjà fait beaucoup de boulot... j'ai été boucher, j'ai été... des gens qui rangeaient des chaussures, j'ai été femme de ménage, j'ai été garde d'enfant... garde euh... baby-sitter. Je travaillais... le dernier avant, avant de faire ça j'étais coiffeuse. C'est là que je connaissais cette population, que j'étais vraiment... que je rencontrais dans mon milieu quoi. Et c'est de ce moment là que ça commençait ma transformation quoi. J'avais l'âge de quoi de seize ans je crois à l'époque et ça commençait à me donner l'envie de... être comme je suis aujourd'hui. Je commençais", (Anita, originaire du Brésil e. 52).

L'investissement par défaut de quelques secteurs professionnels (et singulièrement de la coiffure) fait de ceux-ci des espaces de rencontre et de socialisation spécifiques. Il en découle une pression (puisque ces espaces sont en petits nombres ils visualisent d'autant plus un possible auquel il est ainsi fortement séduisant de s'identifier) et un désir de conformité au groupe conduisant d'abord au travestissement comme mode de présentation de soi et ensuite à la prostitution comme modalité à la fois d'une sexualité possible et d'une source de revenu pour subvenir aux besoins quotidiens. Un peu à l'image des communautés juives dans le passé de nos sociétés industrialisées, le cantonnement forcé dans certains segments du marché du travail conduit à investir ceux-ci comme des lieux où se développe une "culture" spécifique. Nous verrons plus loin que ces lieux sont fréquemment structurants en termes d'émergence du projet, en termes de ressources nécessaires et en termes de réseaux en lien avec le projet migratoire.

4.2. Les trajectoires de femmes

Les femmes de notre échantillon mettent en évidence des processus différents. Si généralement l'enfance laisse de bons souvenirs, l'adolescence est décrite comme une période de conflit avec les parents :

"J'ai des très bons souvenirs (...) C'était quand même pas donné à tout le monde, je parlais dans la ferme de mes grands-parents (...) Donc on avait des contacts avec les animaux, la nature et tout. Donc j'ai des souvenirs très agréables. Par contre de ma jeunesse c'est pas pareil. De la fin de mon adolescence c'est pas pareil. Alors quand je commençais à rentrer dans la puberté mon père me tenait de plus en plus enfermé parce qu'il voulait pas que je sois libre comme les filles des grandes villes. Et alors j'avais envie de cette liberté et donc là ça coïnçait un peu. J'avais envie de sortir comme les autres, d'aller à la plage en bikini, de sortir en mini jupe et mon père n'était pas d'accord et ma mère accompagnait mon père et donc là c'était très difficile. Donc la jeunesse c'était très difficile parce qu'alors j'ai été catapultée dans la vie tout seule sans être préparée. Parce que je me suis mariée avec le premier venu et ça n'a pas marché. Et tout de suite je me suis préparée, je me suis retrouvée seule avec un bébé à élever et donc j'ai été catapultée de la vie adolescente à la vie d'adulte responsable d'un moment à l'autre sans être préparée du tout et donc à cause de mon ex-mari qui était violent, je suis partie très loin donc loin de ma famille, de mes racines, de mes amis et tout. Et donc c'est comme que je me suis retrouvée dans la prostitution assez vite aussi. Et donc c'était très, très difficile", (Olivia, originaire du Brésil e. 24).

Les ruptures familiales à l'adolescence, puis le fait de devoir subvenir seules aux besoins économiques, sont présentes systématiquement dans nos entretiens que la prostitution ait commencé au pays d'origine ou dans l'immigration. C'est également cette contrainte économique qui est avancée comme causalité de l'immigration :

"C'est très compliqué et c'est très dur parce que dans mon pays il y a mes petits-fils et il y a ma mère et mes sœurs, mes frères. J'ai décidé de venir ici parce que pour moi si je suis une personne analphabète, parce que moi pas étudié. Moi seulement terminé l'école et après le collège. C'est parce que moi analphabète que j'ai décidé de partir pour que mes fils font des études. Moi je suis venue de l'Équateur en Espagne et là moi rester 1 mois pour chercher du travail. Et comme moi pas travailler, moi venir à Paris pour travailler. Dans mon pays, moi vendre ma petite maison et les tables pour venir ici. La personne que quelqu'un m'a indiquée pour trouver du travail m'a dit que non parce que moi pas parler français du tout avant. Après moi demander aux associations et l'association me dit que si moi pas papier, moi pas travail. Je suis perdue parce que je ne sais pas ce que je vais faire après. Comme je suis désespérée, je suis allée au bois de Boulogne parce que mon fils était très malade et ma maman au téléphone m'a dit d'envoyer de l'argent pour le manger et pour le médicament. Quand j'étais au bois de Boulogne, ça m'a fait pleurer beaucoup, beaucoup. Le premier client il vient et moi pleurer beaucoup, il me donne l'argent et il part. Ma famille personne ne sait que moi je fais la prostitution. (...). J'envoie régulièrement le 1^{er} jour du mois de l'argent à ma maman pour que mes fils étudient, s'habillent et mangent et aussi pour les médicaments et le médecin, c'est moi qui paie tout", (Carmen, originaire d'Équateur e. 23).

Ces personnes ont toutes les caractéristiques des immigrés économiques. Elles parlent de retour mais retardent celui-ci pour des raisons pécuniaires. Elles révèlent comme les immigrés économiques l'attachement qu'elles ont à un "mythe du retour", puis au report de celui-ci, puis enfin à la résignation à devoir rester :

"Quand j'étais à l'école dans mon pays, moi j'étais une petite fille, c'est rigolo d'être petite. Ma mère tenait un petit négoce où elle vendait des boissons. Moi je travaillais avec elle et j'aimais beaucoup cela. Je me disais quand je serais grande, je disais j'aurai un négoce, un mari et des enfants. Et après je me suis mariée et ma mère a fini le négoce. (...) Moi je ne pense plus au futur. Tous les jours je travaille et il n'y a pas assez de clients et pas d'argent et mon moral est par terre. Avant je voulais mettre de l'argent de côté pour retourner dans mon pays pour acheter une petite maison et faire un petit négoce", (Carmen, originaire d'Équateur e. 23).

Les femmes de notre échantillon décrivent des processus entièrement centrés sur les préoccupations économiques. Elles décrivent toutes les trois des ruptures avec le groupe d'appartenance familial les poussant à devoir subvenir seule à leurs besoins quotidiens. Cette situation conduit soit à la migration directement, soit à la migration après une étape de prostitution au pays d'origine. Fréquemment la prostitution au pays d'origine est perçue comme pour les femmes de l'Afrique subsaharienne, comme moyen pour réunir les fonds nécessaire à la migration. Contrairement aux hommes de notre échantillon, ces femmes ont toutes les caractéristiques des immigrés économiques.

La différence entre les hommes et les femmes originaires d'Amérique du Sud qui se prostituent est très nette. Le sens de leur projet migratoire diffère. Les hommes sont des homosexuels travestis et féminisés : ils fuient autant la violence sociale qui frappe les homosexuels dans leur pays d'origine que la misère économique. Ils en arrivent au projet migratoire après un processus complexe dans lequel s'articule une volonté de vivre une identité sexuelle spécifique tout en prenant en compte le contexte général de rejet de l'homosexualité, l'investissement de certains segments du marché du travail, les effets culturels et sociaux de cet investissement et la pratique prostitutionnelle comme à la fois "espace de liberté sexuelle" et modalité de survie économique. Le projet migratoire est une conséquence de ce processus, il n'en est pas à l'origine.

Les femmes originaires d'Amérique du Sud sont avant tout des émigrées économiques, dont la force de travail n'est pas suffisamment qualifiée pour s'insérer sur le marché du travail, y compris sur son segment illégal. Ce sont leurs conditions sociales et économiques qui les contraignent à la prostitution. Ici c'est la survie économique qui est première et qui conduit soit à la prostitution, soit à la migration, soit à la prostitution comme moyen rendant possible la migration, soit à la migration suivie de la prostitution. Dans tous les cas de figure le rapport au monde et à notre société est ici marqué par l'identité d'immigrées économiques. Ainsi, par exemple elles rêvent du retour au pays, mais reportent sans cesse celui-ci et le considère au fil du temps comme de plus en plus improbable.

CHAPITRE 3

LA MIGRATION

1. L'immigration en provenance des pays de l'Est de l'Europe

1.1. Les femmes de notre échantillon

Deux modes migratoires sont repérables dans les témoignages des personnes rencontrées. Le premier décrit le périple difficile de l'émigré clandestin avec ses dangers et ses épreuves :

"Je viens d'Albanie. Je suis venue avec un petit bateau, je sais pas comment il s'appelle, un scaff, un gomone. Je suis partie d'Albanie et en deux heures j'étais en Italie. On a marché toute la nuit pour arriver sur une petite ville pour prendre le train. On est parti de Vlora pour arriver à Lecce en Italie. Le patron du bateau, il te laisse là sur la plage. Tu marches 5 à 6 heures la nuit et tu arrives à la gare. Il faut se cacher, s'arrêter, marcher tout doucement à cause de la police. Arrivés à Lecce, on a acheté des billets, on a pris le train pour arriver à Rome. Là c'était ma résidence pour beaucoup de temps. Je suis restée à Rome trois ans. Après je suis partie à Bologne, Firenze et encore à Rome et puis la France, à Paris. A chaque fois que la police nous faisait des problèmes, on allait dans une autre ville, voilà" (Marina, originaire d'Albanie, e. 1).

Le projet migratoire n'est pas en lien ici avec la prostitution. Elle n'était pas prostituée en Albanie. Elle émigre avec son compagnon pour des raisons économiques. Ce n'est qu'en Italie que ce dernier intègre un réseau et contraint Marina à se prostituer :

"Mon cas c'est pas qu'il y avait un réseau, c'est à cause de mon ex-compagnon. On était fiancé, on se connaissait avec la famille. Il m'a proposé d'aller en Italie pour travailler normalement, comme tout le monde, pour être un peu plus élevé avec l'argent. C'était du bluff ! Peut-être que dans un premier temps il a pensé à ça aussi, il ne connaissait même pas ce qui se passait ici. Il était jeune, il n'avait jamais été en Italie, comme moi. Mais arrivés en Italie, il a retrouvé ses copains, et il a commencé à parler d'un "travail" qu'il fallait faire. Après on a parlé de réseau, mais moi c'est quelqu'un qui suit venu il y a longtemps. (...) Après c'est devenu un réseau, avec plusieurs filles. On a beaucoup voyagé, changé de villes, de pays, avec plus de filles" (Marina, originaire d'Albanie, e. 1).

Le déterminant essentiel du circuit migratoire après l'arrivée en Italie est la pression policière conduisant d'abord à changer de ville en Italie et ensuite de pays. Le passage par l'Italie est une des récurrences des personnes issues des anciens pays de l'Est de l'Europe. L'Italie apparaît clairement comme un espace de transit des prostituées de l'Est et n'est pas la destination finale de la migration. Le périple au sein de l'Italie avec les mêmes grandes villes étapes est également un fait qui se répète invariablement. Dans ce cas de figure c'est à dire soit en l'absence de réseau, soit en présence d'un réseau de type familial, les conditions du voyage sont décrites comme difficiles :

"Nous avons quitté ma ville et puis nous sommes restés 4 jours à Vlora, une ville où partent les bateaux pour l'Italie. Nous sommes arrivés à côté de Brindisi. On a voyagé la nuit, c'était minuit et quatre heures du matin à Brindisi. Nous avons retrouvé mon beau frère dans une ville près de Turin. Nous avons pris le train à Milan et direct Paris. On a voyagé avec le train en Italie. J'avais rien du tout comme papiers (...) Cette époque de la France, il y a pas beaucoup de contrôles de flics. Sur le bateau j'ai vu beaucoup

de filles de mon pays et des familles aussi. On était à peu près 40 personnes. Ouais! Le bateau était petit et on était trop serré. Quelqu'un il est mort dans le bateau, trop serré... On était dans le milieu. Après on a du nager un peu. C'était 4 h. du matin. On a eu quelques problèmes avec les flics là bas, la "Guardia Financiera" pour des histoires de territoire...! a frontière Quoi! On a marché... traversé une forêt. On était arrivé un peu plus loin de Brindisi. Et puis on a pris un taxi. J'ai compris que c'était arrangé ! Chez nous les flics et les mafias c'est très proche, ils travaillent ensemble si on peut dire ça, la corruption c'est extrême" (Katarina, originaire d'Albanie, e. 28).

Le second mode migratoire rencontré est celui de la prise en charge par un réseau. Pour Katia originaire de Moldavie, le projet migratoire n'est pas en lien avec la prostitution. Elle croit venir en France pour un emploi dans la couture. Elle est prise en charge par un réseau avec une destination unique, la France. Une des caractéristiques fréquentes dans ce cas de figure est le changement d'identité et/ou de nationalité :

"[On m'a donné] un passeport avec un visa russe. Oui j'ai bien sûr demandé pourquoi mais l'homme m'a dit que les moldaves n'étaient pas du tout aimés en France. D'ailleurs, il m'a demandé de ne parler qu'en russe pendant le voyage et surtout de cacher ma véritable identité. Je me suis donc retrouvée avec un passeport russe, un nom russe. (...). J'ai trouvé ça bizarre mais cet homme aurait pu être mon père de par son âge, là aussi, il avait tellement l'air sûr de lui ! De toute façon il ne m'aurait jamais dit la vérité!!! Il y a aussi la fille qui m'a rassurée, elle m'a dit qu'elle est déjà venue en France! En plus, je l'ai déjà rencontrée en ville, elle chargeait dans un minibus des cadeaux pour sa famille comme une télévision, de l'électroménager. Vous savez, ce genre de truc ça ne passe pas inaperçu chez nous ! En plus, tout le monde me disait de faire confiance" (Katia, originaire de Moldavie, e. 2).

Bien entendu l'ensemble du trajet est organisé par le réseau du départ à l'arrivée :

"Oui, nous sommes d'abord partis à quatre. La fille qui m'a contactée, une autre fille, un homme d'un certain âge et moi. De Moldavie en Roumanie nous avons voyagé en minibus mais en Roumanie nous avons eu des problèmes avec la fille que je connaissais, elle a dû descendre à la douane en Roumanie. Ses documents n'étaient pas en règle!!! Ensuite, nous avons repris la route à trois, toujours en minibus jusqu'en Italie. Nous y avons passé la nuit. Le lendemain, nous avons pris le train jusqu'à Lyon et ensuite nous avons changé de train pour arriver à Paris. Notre voyage s'est bien passé à partir de la Roumanie. (...). On s'est arrêté en Italie juste le temps de nous reposer un peu pour dormir, manger et repartir le lendemain. Mais de toute façon, notre destination c'était la France et pas l'Italie. Le trajet a duré plus ou moins 48 heures" (Katia, originaire de Moldavie, E 2).

Ces propos soulignent l'erreur fréquente de ne limiter le pouvoir du réseau qu'à la contrainte physique. L'objectif de ce type d'organisation est de couper la personne de l'ensemble de son système de ressources afin de la rendre entièrement dépendante. Pour ce faire, le projet migratoire proposé est lié au travail. La contrainte physique n'intervenant qu'en dernier recours. D'autres femmes prostituées interviennent ainsi en accompagnatrices pour rassurer et éviter les prises de conscience avant l'arrivée à destination. Ces femmes accompagnatrices ont en quelque sorte vécu une "carrière prostitutionnelle" passant du rôle de "victime" à celle d'agent du réseau.

Pour Katarina on retrouve une expérience similaire mais avec un réseau familial cette fois ci :

"J'avais 23 ans quand mes parents sont décédés.... J'ai pensé... La vie chez nous c'est très dur. Je pensais beaucoup de choses, mais jamais que je travaillerais dans le trottoir. (...) Il [son mari et prostitué] m'a proposé de vivre ensemble, de se marier. J'ai pas bien réfléchi ? Il m'a proposé de partir en France où vivait son frère et sa copine à lui. Pour moi c'était un rêve d'être dans un autre pays, mais j'ai jamais pensé ces trucs là. (...)

Il m'a pris à la sortie du travail et après j'ai pas pensé. (...) C'est son frère qui était en France qui l'a appelé. Il faut que tu bouges. C'est le moment y'a pas beaucoup de flic. (...)", (Katarina, originaire d'Albanie, e. 28).

A la différence des exemples de Marina et de Katarina évoqués ci-dessus, pour Katia, la citation précédente, le circuit est direct et sans interruption. Le passage par les autres pays n'est, tout au plus, qu'une courte halte. L'organisation du parcours migratoire prostitutionnel conduit à l'isolement complet et à la dépendance. C'est un circuit similaire que décrit Alia originaire du Kosovo. Elle aussi croit que l'objectif du réseau est l'emploi. Elle aussi est entièrement prise en charge jusqu'en France. Elle aussi découvre une fois coupée de toutes ses ressources le véritable objet du réseau :

"Moi personnellement j'avais un but, c'était la France puisque je parlais français, j'avais fait des études par rapport à la langue française et euh... on m'avait promis de me trouver un travail d'interprète parce qu'à l'époque je faisais des, des... je faisais des interprètes avec des gens de la Croix-Rouge quand il y avait la guerre au Kosovo. Et comme à ce moment ça m'avait plu comme travail avec eux et en effet des gens... On m'avait proposé un petit travail euh... Et ben voilà après on a pris le bus vers l'Albanie et là on, on comment ça s'appelle en français, un zodiaque vers l'Italie. Bon en Italie on a galéré avec le train et finalement on s'est retrouvé à Turin. Il y a des français qui sont venus nous prendre vers Paris le matin et vers le soir on s'est retrouvé à Paris même. On a dit un jour ou deux jours en Italie mais on n'est pas resté plus" (Alia, originaire du Kosovo, e. 3).

Kristina connaît elle aussi une expérience similaire :

"Je vivais avec ma fille chez ma mère dans une seule [pièce]. Ma mère me trouvait parfois des petits boulots, mais souvent j'avais pas de travail et ma mère me cassait la tête tous les jours à cause de l'argent. Là où on habitait, la région, c'était très pauvre. C'était très vraiment très dur ! On avait rien. On peut pas imaginer ça. (...) Je connaissais pas la vraie raison de venir en France. Avant que je parte de Lituanie, j'ai pris contact avec une dame suite à une petite annonce pour un travail bien payé à l'étranger. Elle m'a dit qu'il fallait être bien habillée et proposer des boissons dans des bars. Le logement serait payé. Avant c'était ma mère qui m'aidait à trouver des petits boulots. Mais en 1999 la situation était très difficile en Lituanie. (...) Je suis parti avec mon propre passeport et j'ai pas eu besoin de visas. C'était la première fois que je partais à l'étranger. Mon idée c'était de revenir en Lituanie avec assez d'argent. On est parti en voiture, il y avait trois hommes dans la voiture. On est passé par la Russie, la Pologne, l'Allemagne, il n'y a pas eu de problèmes pendant le voyage. (...) Avant la frontière en France le chauffeur m'a dit ce que je devais faire, la prostitution dans la rue. (...) Je connaissais pas la prostitution. Si je n'étais pas d'accord, il fallait que je retourne par mes propres moyens et je n'avais pas d'argent. Le lendemain soir, j'ai commencé à travailler sur les boulevards", (Kristina, originaire de Lituanie, e. 30).

De manière générale la prostitution n'apparaît dans les trajectoires qu'après la migration. Les motivations de celle-ci sont économiques. C'est par le biais du travail que se réalise le contact avec un réseau plus ou moins formel. Soulignons cependant que dans de nombreuses situations des membres de la famille ou des amis sont soit à l'origine du réseau, soit réalisent la mise en contact avec celui-ci. Que ce soit par un membre de la famille ou par le biais de la promesse d'un emploi, ce n'est qu'une fois coupée de tous liens sociaux extérieurs que s'exprime l'objectif du réseau et que s'exercent les contraintes. Les circuits utilisés soulignent l'Italie comme étape récurrente soit comme période d'exercice de la prostitution avant de changer de pays, soit comme simple pays de transit.

1.2. Les hommes de notre échantillon

Pour les hommes nous n'avons pas repéré à travers les discours l'existence de réseaux organisés. Le premier cas de figure rencontré est le fait de venir rejoindre une personne rencontrée au pays. Écoutons Boris :

"En 1998, j'ai rencontré un homme d'origine polonaise qui vivait à Paris depuis des années. Il m'avait dit qu'il avait beaucoup d'argent ! Nous sommes sortis souvent ensemble faire la fête et lorsqu'il est reparti en France, il m'a invité à venir un jour le voir, sans penser que je le prendrais au mot. J'avais très envie de visiter la France et plus particulièrement Paris, mais je n'imaginai pas la suite des événements. Avec un ami homo, nous avons décidé de passer quelques temps chez ce copain polonais et visiter Paris. Nous sommes arrivés en 2000 car il devenait de plus en plus dur de vivre en Russie en étant homosexuel. (...). Les premiers jours étaient super mais très vite, cette personne me dit d'aller passer des tests à l'hôpital me faisant croire que c'était l'usage en France. Je me suis dit que cela ne pouvait pas me faire de mal parce que je n'avais jamais utilisé de préservatifs avec mes partenaires et lui non plus (...). J'étais bien obligé de me rendre à l'évidence, la personne qui m'a invité m'a contaminé car elle m'a avoué être aussi séropositive depuis pas mal d'années" (Boris, originaire de Russie, e. 4).

Le second cas de figure est une venue en France en toute légalité. C'est le cas de Francis qui vient en France pour des vacances :

"Et après moi j'avais de l'argent, je suis parti dans une agence de voyage et je suis arrivée en France avec une voiture. Après la première fois je connaissais pas de Roumains, j'arrivais ici, j'avais de quoi payer l'hôtel pour cinq jours (...). Au début c'était des vacances et je voulais rentrer en Roumanie. Je suis venu ici avec le visa de trois mois et après je ne suis pas parti. Je suis arrivé seul. J'avais juste deux amis", (Francis, originaire de Roumanie, e. 74).

Ou encore de Rousslan qui vient en France pour effectuer des études :

- "Depuis quand êtes vous en France ?"

"Je suis arrivé en France en 1999. (...) Ce sont les circonstances de la vie qui nous ont obligés à nous séparer dans notre famille, moi, je ne pouvais plus rester dans ce contexte! Moi, je voulais enfin avoir un peu de paix! Je suis arrivé en France pour étudier. J'avais un visa étudiant pour apprendre le français et l'anglais commercial. Je parlais déjà quelques langues comme le russe, le géorgien, l'azérie, et le turc...Maintenant je parle aussi un peu le français et l'anglais!", (Rousslan, originaire d'Azerbaïdjan, e. 71).

Fréquemment il s'agit d'un projet migratoire mûri de longue date avec comme première étape les économies pour les frais du voyage :

"Je suis arrivé avec un Visa touristique. En tout, le voyage m'a coûté environ 500€ entre le VISA et le voyage. C'est une grosse somme vous savez, surtout quand vous n'avez pas de moyens d'en gagner! J'ai mis deux ans à trouver la somme nécessaire. Nous avons traversé la Biélorussie, la Pologne, l'Allemagne, la Hollande, la Belgique et enfin la France et Paris. Nous n'avons pas été inquiétés aux frontières. Heureusement car je n'avais pas un sou en poche!" (Alexandre, originaire de Russie, e. 6).

Ou encore Patrick :

"Euh moi travaille à où rester moi(je travaille où je réside). Moi parle avec la directrice c'est peut-être travaille un peu pour gagner un peu l'argent parce que moi veut partir parce que pour moi c'est pas vivre, c'est pas vivre. Après la madame directrice elle dit que oui je suis d'accord, c'est peut-être pas de problème. Après moi travaille et tout l'argent économisé et après comme moi penser que j'avais déjà l'argent pour partir moi

parti. Je suis venu en bus par la Hongrie, Autriche, euh... Italie et après ici. Je ne me suis pas arrêté dans ces pays. Non. Directement ici à Paris. C'est ça. (...). Quand vienne ici je connais pas rien. Je connais pas parler français, je ne connais pas rien, rien, rien, rien, rien", (Patrick, originaire de Roumanie, e. 5).

Une seule des trajectoires rencontrées souligne que le voyage n'a pas été préparé et indique un départ à l'aventure. Yvann décrit ainsi son long périple avant de se retrouver en France :

"Je suis arrivé en France en 1994 mais j'étais déjà sur les routes en 1991, je venais d'avoir tout juste 18 ans quand je me suis enfui de chez moi. (...). J'ai eu beaucoup de mal à me faire un peu d'argent, je suis d'abord passé par l'Allemagne puis, je me suis arrêté dans une ville frontalière avec la France. J'y suis resté quelques temps parce que je n'avais pas suffisamment d'argent pour continuer mon voyage! Ensuite j'ai enfin mis un peu d'argent de côté et je suis arrivé en France en 94. Depuis je vis à Paris, je n'ai plus jamais quitté cette ville" (Yvann, originaire de Russie E 36).

Le parcours migratoire des hommes est plus simple, plus direct et moins porteur de risques et de souffrances. La contrainte physique n'y est pas présente ni avant la migration, ni pendant, ni après. Les réseaux ne sont pas présents dans les témoignages. Les voyages se réalisent directement avec un objectif précis et une destination déterminée. C'est enfin en toute légalité que se réalise le voyage. A l'exception d'une seule personne, les autres sont arrivées en France soit pour des vacances, soit pour les études, soit pour y rejoindre une personne rencontrée au pays d'origine.

Le processus migratoire est souvent pour les femmes concernées un piège qui se referme sur elles et leur projet de vivre une vie meilleure dans les pays d'Europe occidentale. Il n'est jamais un projet de prostitution mais d'abord un projet de migration, une part des femmes concernées vit le périple de tout clandestin, déterminé par les possibilités de transit clandestin, l'Italie apparaissant comme un passage obligé de ce transit pour les futures prostituées rencontrées. La position de faiblesse du passage en clandestinité constituant un moment clé pour les femmes, par le moment de dépendance totale qu'il constitue, les enfermant dans une soumission propice à l'entrée en prostitution. Ce moment de faiblesse est d'autant plus important, qu'une autre part est prise en charge par des réseaux, qui abusent de la crédulité des femmes, attirées par la perspective d'une autre vie, pour les "vendre" comme prostituées.

Pour les hommes il ne semble pas y avoir de relation avec des réseaux dans le processus migratoire, et les causes essentielles qui motivent le départ semblent constituées par le sentiment d'intolérance vécu dans le pays d'origine. La prostitution intervenant soit en amont soit en aval du processus migratoire.

Il apparaît que les hommes et femmes des pays de l'Est ont pris leur temps pour préparer leur voyage, la plupart du temps l'organisation était réelle soit pour trouver de l'argent, soit pour la logistique du déplacement. Parallèlement, on ne retrouve que peu de départs "en urgence" des pays d'origine. Enfin si pour la majorité des femmes (12 personnes sur 19) la destination est clairement la France, les autres pays apparaissant comme des étapes de transit, sept trajectoires comportent des séjours de plusieurs mois dans d'autres pays. Sur les 19 femmes rencontrées, 17 ont été prises en charge par un réseau qu'il soit "classique" ou familial. La totalité des hommes a en revanche effectué le parcours seul. Ni les hommes, ni les femmes ne mentionnent de violences pendant le trajet.

2. L'immigration en provenance de l'Afrique subsaharienne

2.1. Les femmes de l'Afrique francophone

Le circuit migratoire est, dans les témoignages recueillis, beaucoup plus simple et moins pénible que pour la catégorie précédente. Le premier cas de figure (trois situations de notre échantillon) rencontré est une arrivée en Europe légalement par avion. Pour les personnes originaires d'Afrique francophone, c'est généralement sur invitation d'un ou d'une ami(e) rencontré(e) au pays d'origine que se prend la décision d'émigrer :

“Bien je viens du Cameroun et je suis partie du Cameroun grâce à une connaissance, une connaissance d'origine allemande qui m'a invitée, qui m'a proposé d'aller vivre en Allemagne. Donc j'y suis allée et ça s'est très mal passé, et en deux semaines ça s'est très mal passé entre nous et c'est comme ça que je me suis retrouvée en France (...). Oui c'est comme ça j'ai rencontré cette fille d'origine allemande qui était venue au Cameroun en vacances et je lui ai raconté mon quotidien, ce que je vivais au Cameroun, que je voulais m'en sortir, je voulais partir du Cameroun pour l'Europe. Elle et moi, on a été à l'ambassade d'Allemagne, elle a fait une demande de visa comme quoi elle m'invitait chez elle en Allemagne et j'ai eu l'obtention d'un visa de trois semaines. J'avais fait des petites économies, j'ai pu m'acheter un billet d'avion. Et ça c'est très mal passé entre cette jeune fille et moi. J'avais un contact en France et j'ai appelé cette personne qui m'a dit "prends le train et tu descends à Paris, gare du Nord". C'est comme ça que je suis partie de Hambourg pour Paris” (Gilda, originaire du Cameroun, e. 11).

Ou encore :

“Je suis venue en demandant un visa que j'ai obtenu sans trop de difficultés (...) j'ai rencontré une amie que je connaissais depuis là bas, bon elle m'a accueillie c'était pour en attendant” (Fatou, originaire du Cameroun, e. 49)

Ou enfin Habibatou qui passe par la Côte-d'Ivoire parce qu'elle n'a pu obtenir de visa au Mali :

“Ma mère a sollicité un voisin à nous pour m'installer en France pour qu'il m'aide à organiser mon voyage il m'a envoyé un certificat d'hébergement et s'est engagé à m'aider en France (...) c'est un ancien ami à mon père, il résidait en France” (Habibatou, originaire du Mali, e. 39)

Le second cas de figure rencontré est le transit par un autre pays africain avant de venir en France. Nous l'avons souligné précédemment c'est fréquemment au cours de ce transit que le passage à la prostitution se produit. Aux nécessités de la survie en situation de coupure avec le groupe d'appartenance, s'ajoute alors le besoin d'épargner pour payer le prix du voyage :

“C'était bien jusqu'à l'âge de 14 ans après tout a basculé avec la guerre et le désordre (...) Moi je ne voulais que quitter le pays. Un ami m'a fait rencontrer une femme qui m'a aidée à aller au Congo Brazzaville. (...) Je travaillais dans son établissement et je ne sortais pas dehors (...) c'était une maison de passe..... De l'âge de 15 ans et demi à 16 ans et demi. (...) en novembre 2004 je suis venue avec le passeport d'une autre personne” (Louise, originaire du Congo (RDC), e. 68).

Ou encore :

“J'étais dans un village en Mauritanie tout le monde avait peur il fallait se sauver j'ai perdu mes parents en Mauritanie ils ont été tués j'étais encore une enfant. En 1989 M.... a dit a sa femme on emmène Aminata avec nous parce j'étais toute seule. Ils m'ont emmenée au Sénégal. On était dans un camp de réfugiés (...) après j'étais fatiguée de coucher avec des hommes alors je suis partie au Mali avec ma copine dans un train de

marchandises la nuit (...) j'ai rencontré un homme dans la rue qui m'a dit qu'il emmenait les gens en Europe, mais qu'il faut payer. Je voulais quitter le Sénégal. Il m'a aidée, mais il voulait m'utiliser. Il m'a dit que si je n'ai pas d'argent, il faut que je couche avec lui. J'avais couché avec lui jusqu'à ici avec lui en France" (Aminata, originaire de Mauritanie, e. 47).

Après avoir été séquestrée à Brazzaville et après avoir réussi à fuir avec une amie, "Nelly" est restée quelque temps à Luanda au Zaïre, en se prostituant, avant de partir pour l'Europe, elle aussi par avion, mais avec un faux passeport :

"A Luanda, le cousin de Bibiche, "Tati" il était proxénète. Mais il nous avait à la bonne, il était pas méchant. J'allais dans la rue à la recherche des clients. A Luanda j'avais un client régulier qui était habillé un peu en militaire comme beaucoup d'hommes à Luanda. (...) Il a toujours été très gentil avec moi, il m'aimait beaucoup, j'étais sa préférée ! Cette rencontre a été la chance de ma vie. Il m'a dit que cela serait une solution pour moi d'aller en Europe, au Portugal, et il pouvait m'aider pour les visas. J'étais enceinte et je ne voulais pas accoucher à Luanda. Il m'a dit d'économiser l'argent, 500 \$ et lui mettait le reste. Moi je voulais aller en France où je pouvais aller chez Me T., notre voisine de Kinshasa qui habitait Paris. Je suis arrivée en Belgique et j'ai pris le train. J'avais un faux passeport pour le voyage et ça c'est bien passé. Me T. m'a beaucoup aidé et j'ai pu accoucher à l'hôpital. Après c'était la CADA" (commission d'accès aux documents administratifs), (Nelly, originaire du Congo (RDC), e. 29).

Comme nous l'avons indiqué précédemment, les motivations économiques sont pour ces femmes à l'origine à la fois du projet migratoire et de l'entrée en prostitution. Deux circuits migratoires sont nettement repérables. L'un est direct et légal avec généralement une entrée en prostitution une fois arrivée en France. Ce sont ici les difficultés rencontrées en France qui conduisent à la prostitution et non les événements vécus au pays d'origine. Le second circuit est clandestin et comporte des étapes dans d'autres pays africains. C'est généralement au cours de ces étapes que se réalise l'entrée en prostitution comme moyen de subvenir aux besoins quotidiens et comme mode d'accumulation des moyens financiers nécessaires au voyage.

2.2. Les femmes de l'Afrique anglophone

Pour les personnes originaires d'Afrique anglophone, deux parcours récurrents se dégagent des trajectoires analysées. Le premier est un véritable périple allant du pays d'origine vers l'Afrique du Nord. L'Algérie, le Maroc et l'Espagne sont les trois étapes les plus citées. Un tel périple n'est généralement possible qu'en faisant appel à un réseau organisé auquel il faut ensuite rembourser la dette. Le réseau prend ici tout en charge du voyage à l'installation dans un hôtel à Paris :

"Moi je ne savais pas que ce monsieur envoyait des filles en Europe pour la prostitution. Il m'a laissée vivre chez lui pendant cette période je voyais que régulièrement des filles viennent chez lui et il part avec eux il revenait après quelques semaines sans les filles (...) le mec m'a expliqué qu'il va payer mon voyage une semaine après nous avons commencé le voyage vers le Maroc (...) Du Nigeria je suis allée jusqu'à Lagos, puis le Togo, ensuite Cotonou. On est passé par beaucoup de villes, par le Burkina jusqu'au Mali puis l'Algérie et enfin le Maroc à Oujda (...) pour rejoindre l'Espagne on a pris un petit bateau on était 3 filles et 3 garçons et le conducteur, au petit matin nous sommes arrivés en Espagne puis après nous avons pris le train pour partir en France, le monsieur a pris des billets pour Paris quand on est arrivé en France le monsieur nous a installés dans un hôtel à côté de la gare du nord", (Jennifer, originaire du Nigeria, e. 43).

Ou encore :

"Il y a une dame qui est venue, elle a dit qu'elle va m'emmener ici en France et que si je viens ici en France il y a des gens qui demandent des gens pour faire le ménage et

tout. Comme ça ils me payeront un peu d'argent et comme ça je ramènerai l'argent pour garder le reste des enfants (...) maintenant que je suis venue je ne suis pas passée avec l'avion, j'ai souffert beaucoup dans la route parce que j'ai passé, il m'a fait moi pour passer la route marcher jusqu'au Maroc, après j'ai traversé l'Espagne et de l'Espagne elle m'a amenée ici (...) après elle me dit ici tu n'as pas ta bouche pour parler c'est la prostitution que tu vas faire et tu vas me payer 45000 euros", (Saba, originaire du Nigeria, e. 50).

Le second trajet rencontré est le passage par un pays francophone et l'utilisation de faux papiers fournis par le réseau. De nouveau, la dette contractée est ensuite à rembourser au réseau :

"Des copines m'ont dit que la femme camerounaise pouvait m'aider qu'elle envoyait des filles pour travailler en Europe, elle m'a dit qu'il faut faire n'importe quel travail pour aider nos familles (...) je voyais déjà que l'Europe c'est bien c'est beau, après le monsieur est venu il m'a dit que je vais faire le ménage et pouvoir aider ma famille (...) on est parti à Free Town puis nous avons marché pendant 3 jours dans la forêt pour aller au Cameroun, une fois la frontière franchie nous avons pris le train pour aller à Yaoundé, nous étions 6 filles avec le monsieur, toutes Sierra Léonaises. Après 2 semaines il nous a amené nos passeports et nous a dit qu'on va entrer en France avec ça. Après nous avons pris l'avion mais pas toutes", (Faith, originaire de Sierra Leone, e. 45).

Ou encore :

"Je suis venue par le bateau et je suis passée par la Côte-d'Ivoire, ensuite j'ai repris le bateau jusqu'à Marseille et après le train jusqu'à Paris. (...). C'était difficile car je connais pas les routes bien et dans le bateau j'étais cachée", (Judith, originaire du Nigeria, e. 9).

L'arrivée en France met en évidence deux types de réseaux aux fonctionnements similaires mais ayant des objectifs d'activités différents. Le premier est à des fins d'exploitation économique et d'esclavage. Il semble plus fréquent dans les trajectoires des francophones. Ce n'est que dans un deuxième temps que survient la prostitution comme résultat des impératifs de survie issus de la fuite du réseau. Ainsi pour Sira, si le voyage se passe sans problème, à son arrivée en Europe, après un simulacre du passeur visant à la rendre docile, elle est vendue comme "bonne à tout faire", à une famille "d'Africains" vivant à Paris :

"Une dame que je connaissais m'a présentée à une personne, un monsieur, qui m'a amenée en France en avion. La dame a payé le monsieur qui s'est occupé de tout. C'était un malien. Je n'ai jamais vu le passeport et il l'a gardé quand je suis arrivée en France, à Paris. Pour moi le plus important, c'était de partir et de ne plus jamais revenir, le reste... tout ça. (...) J'ai pris l'engagement, et j'en ai fait la promesse de rien dire sur elle ! Les conditions du voyage.... Je ne dirai à personne et je n'en ai jamais parlé, elle m'a beaucoup aidée et c'est tout. (...) J'ai voyagé seule avec lui, en fait, il n'habitait pas la France mais en Allemagne (...) A l'aéroport, il voulait me laisser là et que je me débrouille. J'étais paniquée totalement !! Il a téléphoné et on est parti dans une famille, des africains, dans la région parisienne. Là je devais travailler, la cuisine, le ménage, le linge, garder les enfants, tout quoi. Je suis restée 8 mois dans cette famille. C'était très dur", (Sira, originaire du Mali, e. 42).

Pour elle l'expérience migratoire est un moment d'isolement qui l'a conduit finalement à l'exclusion de la rue, la prostitution est alors la seule planche de salut, dans un contexte inconnu. Même ici, sans réseau et passeurs, l'isolement la conduit ainsi à la prostitution :

- "Quelles sont selon vous les raisons qui vous ont amenée à la prostitution ?"

"Les raisons pour moi c'est très simple, car quand on n'a personne sur qui compter, où dormir, sans papiers... J'avais nulle part où aller. La famille chez qui je travaillais m'a mis dehors et je me suis retrouvée à la rue dans une situation pas possible ! Je dormais

dehors, de gauche à droite. La première fois c'était à Paris un client m'a propos... J'ai fait ça pendant 4 ans... J'habitais partout où je pouvais, clients, clients, connaissances, squats, à droite à gauche. Je ne restais pas dans les hôtels. Je n'ai jamais été arrêtée par la police, je me cachais, j'avais peur. La prostitution c'était pour moi, m'en sortir, avoir de l'argent sur moi. Je ne pouvais pas faire autre chose. Le travail au noir, j'ai pas trouvé, c'est difficile. Il faut connaître des gens", (Sira, originaire du Mali, e. 42).

Pour Fabiola, venue de Côte-d'Ivoire, elle est également entrée légalement en France, elle a été trompée sur les vraies raisons, qui ont fait qu'elle venait. Elle est d'abord exploitée comme travailleuse, mais elle fuit, elle trouve de l'aide auprès de femmes qui se prostituent déjà, elle y vient ainsi également :

"Je suis venue directement de Côte-d'Ivoire, j'avais un visa et je suis rentrée légalement. (...) J'ai voyagé en avion, c'était en 2000. En fait je suis venue ici pour les études, ici j'avais une occasion d'être un peu loin des histoires de Famille. (...) La dame amie de mes parents a payé le billet d'avion (...) Elle se disait instrumentiste à l'hôpital, au bloc opératoire. Elle était accueillante et beaucoup souriante et cela m'a donné confiance. (...) Je me sentais abandonnée ! Chez la dame à Grenoble, je suis restée 3 mois, j'étais très anxieuse. Elle me traumatisait, elle me battait, m'empêchait de sortir, je devais tout le temps m'occuper des enfants, je faisais tout dans la maison. Je travaillais tout le temps. Il n'y avait aucune communication entre elle et moi. C'était trop dur. La deuxième c'est devenu trop difficile, je ne la reconnaissais plus. J'avais peur et je me suis enfuie. Elle me menaçait tout le temps de me dénoncer à la police. Je suis venue directement à Paris (...) A chaque fois que je demandais de l'aide c'était pas pour longtemps, j'en avais marre ! Souvent je rentrais tard. Les amies que je fréquentais m'ont expliqué comment elles faisaient. C'est venu du milieu que je fréquentais. Elles m'ont dit qu'ici c'est difficile quand tu es sans papier, tu ne trouves jamais du travail. Dépendre des gens c'est décevant, c'est l'humiliation, je l'ai constaté !", (Fabiola, originaire de Côte-d'Ivoire, e. 37).

Le second type de réseau plus ou moins organisé a la prostitution comme objectif :

"On est parti en train marchandises la nuit, on n'a pas payé. On est arrivé au Mali en février 2005. (...) J'ai rencontré un homme. Je lui ai demandé de l'argent pour manger, il m'a demandé de lui raconter mon histoire. (...) Je lui ai dit que je voulais quitter l'Afrique. Il m'a dit qu'il emmène les gens en Europe, mais il faut payer. (...) Il voulait m'utiliser. Il m'a dit que si je n'ai pas d'argent, il faut que je couche avec lui. J'ai couché avec lui jusqu'à ici en France. Il m'a emmené en 2005. Arrivée en France, il m'a dit de sortir pour coucher avec les hommes, ils vont me payer après j'amène l'argent pour lui", (Aminata, originaire de Mauritanie, e. 47).

L'église apparaît dans plusieurs témoignages comme le lieu du premier contact avec le réseau sous la forme d'un intermédiaire féminin. L'Italie apparaît également plusieurs fois comme destination première. La situation de Jana illustre ce processus :

"Je viens du Nigeria, Bénin city. Je suis venue en France par avion mais je ne suis pas venue en France directement. Je suis d'abord allée en Italie en 1998... octobre... Quelqu'un m'a amenée en Italie. Elle m'a dit qu'elle voulait m'aider. J'ai vu cette personne à l'Église. Elle m'a promis qu'elle m'aiderait donc j'y suis allée. Quand je suis arrivée en Italie j'ai compris que je devais me prostituer donc je lui ai dit que je ne pouvais pas faire de la prostitution, je n'en avais jamais fait avant", (Roberta, originaire du Nigeria, e. 10).

Ou encore :

"[Mon père] travaillait pour le gouvernement (...) il bouffait l'argent des salariés, il ne les payait pas. (...) Les personnes qui travaillaient avec lui, nous ont attaqués avec des machettes et des bâtons. Ils ont brûlé notre appartement (...) La fumée de l'incendie l'a tué [le père]. Moi j'ai su que mes autres frères ont été kidnappés, je me suis cachée (...)

Je me suis retrouvée sans famille. (...) Mes frères ont été pris pour être esclaves, pour qu'ils remboursent ce que mon père devait. Après ça j'ai dormi dans la rue (...) Et là un monsieur m'a pris chez lui. Il m'a donné à manger. (...) Sa femme n'était pas d'accord de m'accueillir chez elle, mais le monsieur lui a dit que je pouvais l'aider dans la maison, c'est pour ça qu'elle a accepté que je reste à la maison. Moi je savais pas que ce monsieur envoyait des filles en Europe pour la prostitution. Après il m'a dit qu'il peut m'aider à aller en Europe pour gagner ma vie", (Jennifer, originaire du Nigeria, e. 43).

Les femmes originaires de l'Afrique anglophone connaissent des périples plus pénibles et plus en lien avec des réseaux organisés. Soit elles sont prises en charge par un réseau les faisant remonter vers l'Afrique du Nord avec de nombreux pays de transit, soit elles ont un circuit plus direct par avion. Les réseaux en question fonctionnent sur le principe de la dette, les personnes prises en charge devant rembourser l'argent avancé par le réseau. Pour ce faire, l'activité proposée en France par le réseau est de deux types : l'esclavage domestique et la prostitution. Pour une partie des femmes de notre échantillon l'entrée en prostitution se réalise donc comme la seule possibilité existante pour fuir l'esclavage domestique. Quelle que soit la nature du réseau, l'église et les amis apparaissent fréquemment comme des lieux de mise en confiance et de contacts.

La situation des femmes d'Afrique sub-saharienne semble, irrémédiablement conduire, pour les personnes interrogées ici, à une situation qui, quelles que soient les conditions du départ (prise en charge par des individus, par des passeurs, des proxénètes, en fuite en France, etc.) les mènent inexorablement à la prostitution. Le champ des possibles, dans un pays, sans ressources, sans relations, etc. ne semble guère constitué que par la prostitution. Cet aspect commun n'élimine pas des dimensions de spécificités. Ainsi le recours au réseau est plus fréquent pour les femmes originaires de l'Afrique anglophone avec en conséquence des circuits plus longs et plus pénibles. A l'inverse l'activité prostitutionnelle dans un pays d'Afrique de transit est plus fréquente pour les femmes originaires d'Afrique francophone. Soulignons enfin pour les pays anglophones l'existence de réseaux d'exploitation et d'esclavage domestiques. Pour les personnes concernées la prostitution en France apparaît comme seule possibilité pour fuir cet esclavage.

3. L'immigration en provenance du Maghreb

3.1. Les hommes

3.1.1. Une organisation communautaire homosexuelle

Les hommes de notre échantillon décrivent l'existence d'une communauté homosexuelle au pays d'origine. Cette dernière est pourvoyeuse d'informations, de soutiens et de rencontres. C'est par le biais de cette communauté qu'émerge fréquemment le projet migratoire. Celui-ci tend à se construire par étapes, avec d'abord des séjours réguliers en France puis seulement ensuite une installation durable.

"Je venais régulièrement pour m'éclater et faire les quatre cents coups, je suis venu en 85, 87, 88, 89 jusqu'en 1997 tout le temps. Tu sais en Algérie tout se sait, on se téléphone ? Etc.", "Viens ils font les papiers, viens, viens, viens, viens" et là j'ai fait mes valises, j'ai pris un congé sans solde et je suis venu en France tenter ma chance. (...). C'est des amis homos, trans (sexuel) qui m'ont informé. (...). J'ai pris l'avion Alger/Paris et puis porte de Clichy et je ne suis pas sorti de cette zone pendant un an. Je ne connaissais rien de Paris, c'est que le boulevard, l'hôtel, l'hôtel et le boulevard (...). Je suis venu directement à l'hôtel pour m'installer, donc il fallait que je me prostitue. J'ai de la famille ici mais ils n'allaient pas me soutenir tout le temps, donc je ne comptais que sur moi-même, je connaissais le milieu, donc j'étais assez bien rodé. Je suis venu dans le but de me prostituer et d'avoir mes papiers", (Kader, originaire d'Algérie, e. 12).

Ahmed effectue également de nombreux séjours en France et en Europe avant de décider de rester. Lui aussi est accueilli par des amis homosexuels connus à Alger. Ce sont des amis homosexuels qui lui proposent de se prostituer :

“Mon premier voyage en France c’était en 1985, je suis resté quatre mois. (...) En 1986 j’ai visité l’Italie, en 1989 je suis retourné en France et je me suis installé dans un hôtel rue Saint-Denis. Le propriétaire de l’hôtel m’a hébergé, je le connaissais déjà à Alger. Il aimait beaucoup les homosexuels. Voilà il m’a hébergé parce que j’avais des relations sexuelles avec lui. (...) J’ai été une fois à la place Clichy, Pigalle où j’ai rencontré des amis d’Alger qui m’ont proposé de m’installer avec eux mais j’ai refusé. A la même époque, j’ai rencontré un ami travesti, déjà rencontré à Hydra, maintenant il est décédé du Sida. Je me souviens de cette rencontre devant le magasin Tati à Barbès. Il m’a dit “pourquoi tu restes pas, tu vas gagner beaucoup d’argent, tout ça, tout ça”. Mais moi je n’avais pas le courage. J’avais très peur de Dieu” (Ahmed, originaire d’Algérie, e. 13).

C’est également le cas d’Amine qui décrit ainsi ses hésitations lors de ses premiers séjours en France :

“Je suis venu une première fois à l’âge de 15 ans (...) mais je n’ai pas supporté la séparation avec la famille. (...) Je suis revenu à l’âge de 18 ans (...) j’ai rendu visite à mes copines dans la porte de Clichy, j’ai vu leur condition d’exercice de l’activité prostitutionnelle. Je me suis dit que je n’étais pas prêt à cela et je suis rentré en Algérie (...) j’ai essayé de suivre une formation en Algérie, et vu que je n’avais pas de revenu, pas de perspectives professionnelles, la pauvreté de ma famille et en plus l’Algérie s’enfonçait dans le terrorisme j’ai pris la décision en 1992, à l’âge de 23 ans de venir m’installer en France.”, (Amine, originaire d’Algérie, e. 14).

Ce n’est ainsi que progressivement que naît l’idée de s’installer en France. Il n’est pas rare de voir plusieurs tentatives d’installation se succéder rendant l’idée de rentrer de plus en plus douloureuse. L’échec de cette installation durable contraint Kader à rentrer en Algérie mais son séjour d’une année en France lui rend impossible la reprise de son ancienne existence :

“Un an après c’était le refus de ma demande de titre de séjour et vu que le début de l’année scolaire en Algérie se rapprochait, il fallait que je prenne une décision puisque je ne voulais pas perdre ma place, j’ai décidé de rentrer en Algérie. J’aurais dû ne pas prendre cette décision (...). J’étais complètement à coté, c’était la dérive, c’était la division, la dépression. Dans ma tête ça ne marchait plus. (...). J’ai perdu goût à la vie, je commettais beaucoup de bêtises graves de chez graves. Par exemple au milieu de la nuit je veillais, je fumais du shit, je buvais, je prenais des médicaments. (...). Un jour ma mère a explosé devant moi, elle m’a dit “mon fils c’est quoi que tu fais, tu me fais la honte, est ce que tu sais que tu fais la honte à ton fils qui va à la mosquée ; (...)”. Ma mère m’a fait confiance un jour en me confiant ses bijoux pour les déposer à la banque, je les ai vendus pour me payer mes drogues et mes gigolos. Et là je suis devenu une loque, mes collègues de travail m’évitaient et les dealers venaient réclamer leur argent. Et dans tout ça ma mère faisait tout pour camoufler la réalité (...). Il fallait que je quitte le pays pour sauver ma peau et celles de mes enfants et l’honneur de mes enfants surtout”, (Kader, originaire d’Algérie, e. 12).

Les personnes prostituées côtoyées jouent également dans plusieurs témoignages une fonction d’incitation en embellissant leur situation en France. Amine décrit ainsi cet effet incitateur :

“J’ai pris cette décision suite aux constats que j’ai pu faire en observant le groupe de travestis qui vivaient en France et qui descendaient à Alger en vacances avec beaucoup d’argent et avec un discours autour de la liberté qu’ils vivent en France. (...). C’est mes copines qui disaient qu’en France on peut vivre sa sexualité librement et en plus gagner de l’argent tout en s’éclatant”, (Amine, originaire d’Algérie, e. 14).

Même quand les personnes ne parlent pas d'incitation ou d'invitations, elles ont un objectif précis : rejoindre les amis homosexuels que l'on connaissait au pays et qui sont installés en France :

"Je suis passé par l'Italie mais mon projet je viens en France parce que mes amis ils étaient en France. Voilà c'est pour ça je suis venu en France, pour rejoindre mes amis. (...). Parce qu'ils étaient avec moi en Algérie mais eux après ils sont partis et moi je restais parce que de mon côté de ma famille j'étais bien, j'avais aucun problème", (Rabah, originaire d'Algérie, e. 15).

Pour une minorité des personnes rencontrées, c'est un membre de la famille déjà installé en France qui est accueillant. C'est le cas de Samy arrivé à 14 ans d'abord pris en charge par son père puis par son frère. Les conflits avec ce dernier le mènent d'abord à l'errance et ensuite à la prostitution pour survivre :

"Mon frère me disait ouais tu sais ici c'est compliqué pour que je t'amène à l'école, je sais pas prendre la responsabilité ni de toi ni de moi (...) Après moi j'ai pétié les plombs (...) Si tu peux rien faire pour moi, je fais quoi que ce soit pour m'en sortir", (Samy, originaire du Maroc, e. 61).

Contrairement aux personnes des trois autres origines, la migration se réalise ici généralement de manière progressive. C'est après plusieurs séjours de courte durée en France que s'effectue le choix de l'installation. Le trajet est direct et se réalise en toute légalité. L'objectif de celui-ci est explicitement l'activité prostitutionnelle considérée comme permettant d'articuler source de revenu et possibilité de vivre une identité sexuelle niée au pays d'origine. Ces personnes sont accueillies par des connaissances homosexuelles du pays d'origine. Elles intègrent donc immédiatement un groupe d'appartenance caractérisé par une identité sexuelle et la pratique prostitutionnelle. Toutefois cela n'est possible que parce qu'existe au pays d'origine des facteurs poussant à la fuite.

3.1.2. Les dangers pour la vie

Un des facteurs qui pousse à passer de séjours réguliers en France à une installation durable est dans le cas des algériens la montée de l'intégrisme et les dangers de mort. Dans plusieurs trajectoires on passe ainsi de projets professionnels au pays articulé à des séjours réguliers en France pour "s'éclater", à une véritable fuite :

"En 1985 je n'avais pas la tête à rester en France. Donc j'avais un bon poste, mes enfants étaient encore petits et ils avaient besoin de moi et que je revienne en Algérie. J'avais un bon salaire, quelques projets en Algérie mais ça a très vite basculé. Oui parce qu'en Algérie dès que tu fais 6 ans dans l'éducation nationale, on nous propose d'être CPE/surveillant général. Je visais les promotions. Et puis il y a eu la décennie noire en Algérie, le terrorisme, c'était le cauchemar. J'étais professeur de langue française, homosexuel, fils d'un ancien combattant (considéré comme un harki), j'ai été menacé pas mal de fois. Je représentais tous les maux détestés par les terroristes. Là il fallait que je sauve ma peau", (Kader, originaire d'Algérie, e. 12).

Ou encore :

"J'ai pris la décision de venir en France à l'âge de 18 ans mais je suis venu une première fois à l'âge de 15 ans. Je suis resté six mois mais je n'ai pas supporté la séparation avec ma famille. Je connaissais déjà la porte de Clichy. Je suis revenu à l'âge de 18 ans et j'ai rendu visite à mes copines dans la porte de Clichy. J'ai vu leurs conditions d'exercice de l'activité prostitutionnelle. Je me suis dit que je n'étais pas prêt à cela et je suis rentré en Algérie. (...). J'ai essayé de suivre une formation en Algérie et vu que je n'avais pas de revenu, pas de perspective professionnelle, la

pauvreté de ma famille et en plus en Algérie [on] s'enfonçait dans le terrorisme, j'ai pris la décision en 1992, à l'âge de 23 ans de venir m'installer en France", (Amine, originaire d'Algérie, e. 14).

Il est nécessaire de distinguer ici deux formes différentes de violences. La première se rapporte à l'intolérance sociale qui s'exprime vis-à-vis des homosexuels. Cette violence est un trait caractéristique des sociétés où l'ordre social s'articule à la domination masculine. Dans le contexte de l'Algérie des années 90, cette violence est redoublée par une violence politique (terroriste) qui cible les homosexuels, au même titre que d'autres catégories sociales (syndicalistes, militants associatifs et politiques, journalistes, etc.). La première connaît des degrés variés qui peuvent conduire au meurtre des homosexuels, mais n'a pas de caractère systématique. La seconde est intentionnelle et systématique, elle est justifiée par un projet politique intégriste. Amine qui se définit comme bisexuel relate les menaces vécues de la manière suivante :

"Au temps du terrorisme, ça je ne l'oublierai jamais. En 1991, avec l'émergence du F.I.S. (Front Islamique du Salut), le soir de la grande marche de ce parti, un groupe de terroristes a envahi notre maison, moi à l'époque j'étais déjà efféminé, coiffure féminine et tout. Ils se sont adressés à toute ma famille en leur disant "celui là il corrige ses comportements ou sinon on va s'en occuper". Cette agression je ne l'oublierai jamais de ma vie. En sortant du quartier, on m'a kidnappé dans un utilitaire (un J5) où il y avait 7 personnes cagoulées, armées de... avec couteaux et sabres. Ils ont coupé mes cheveux et ils m'ont conduit à un espace à proximité de l'hippodrome d'Alger. A cet endroit, il y avait le corps d'une amie à moi "Adel". Ils l'avaient égorgé en séparant la tête du corps. Ils l'ont montré à moi et ils m'ont dit que j'avais intérêt à corriger ma conduite sinon j'aurais le même destin que mon amie. Ils avaient précisé qu'ils me donnaient une nouvelle chance parce qu'ils connaissaient bien ma famille, mes frères et ma mère qui venait de faire le pèlerinage", (Amine, originaire d'Algérie, e. 14).

Pour Rabah aussi la confrontation à la menace pour sa propre vie est présente :

"J'ai un ami il était avec moi, on sort, on fait les fêtes. (...) Et lui il était égorgé. Ils sont partis chez lui dans la journée (...), après ils ont dit voilà il faut venir. (...) Et quand je me réveille le matin (...) je trouve mon voisin il m'appelle et il me dit : "Rabah j'ai vu quelque chose, il faut te tenir (...). Ton copain ... ils l'ont égorgé". C'est là que à cause de lui c'est là où j'étais peur", (Rabah, originaire d'Algérie, e. 15).

Au delà de l'épisode du terrorisme présent dans plusieurs trajectoires, d'autres situations de danger sont invoquées. C'est ainsi le cas de Samir né en France et que ses parents ont envoyé vivre en Algérie chez ses grands-parents. Les agressions vécues amènent les parents à le rapatrier :

"Les flics oui, l'inspecteur il a tombé amoureux de moi (...). J'ai averti ma famille et là un jour il m'a pris mes papiers, il m'a déchiré mes papiers. (...). J'ai été violé une fois avec eux. Une fois j'étais dans un café et en sortant il me ramène dans un port tu vois, y'a personne tout ça et là en force. (...) Et là ils sont entrés mes grands-parents, ils ont appelé mon père, il vient en Algérie et il me ramène", (Samir, originaire d'Algérie, e. 17).

La montée de l'intégrisme dans la décennie 90 est pour beaucoup de nos interlocuteurs le déclencheur du projet migratoire. Elle signifie une menace immédiate pour la vie. Les personnes qui avaient construit un équilibre articulant vie en Algérie et séjour régulier en France le transforment en projet d'installation durable en France. Le projet d'installation est de ce fait fréquemment un simple processus de fuite. Dans cette logique de fuite les personnes rencontrées mobilisent les réseaux qu'elles connaissent en France c'est à dire leurs anciennes connaissances homosexuelles déjà installées ici.

3.1.3. *L'honneur de la famille*

Malgré les efforts pour être socialement conforme, plusieurs personnes mentionnent les effets de leur homosexualité sur l'image de la famille, sur son "honneur". La volonté de préserver la famille apparaît comme une autre motivation à l'émigration :

"Bah oui pour le moment oui je ne suis pas sage et pas raisonnable. J'ai 48 balais et je continue à avoir des relations contre nature, même si être homosexuel c'est naturel. Je les ai déshonorés en Algérie déjà. Tout le monde savait que j'étais homosexuel, le quartier, mes enfants se faisaient insulter, c'est déjà quelque chose. Je leur ai causé pas mal de problèmes, pas mal de tracas, etc.", (Kader, originaire d'Algérie, e. 12).

La volonté de protéger l'honneur familial et les dangers pour l'existence dans le contexte du terrorisme amène fréquemment la famille à approuver le projet migratoire quand il n'y a pas d'incitation ou de pression explicite pour pousser au départ :

"Un jour je parlais à ma mère de ma décision de repartir en France. D'habitude elle faisait la gueule pour me dissuader, mais cette fois elle m'a rétorqué que c'était la meilleure décision que je peux prendre. Elle m'a encouragé en me disant d'aller en France et de me débarrasser de ma poitrine et devenir sage", (Kader, originaire d'Algérie, e. 12).

Ou encore :

"Je suis revenu en France en 2000 et de toute façon je ne pouvais plus rester en Algérie. (...) Ma mère pleurait mais elle m'a donné sa bénédiction. Elle a compris que si j'aspire à une vie meilleure je n'avais pas d'autre alternative que de m'exiler en France. De toute façon les pressions que je vivais m'ont rendu la vie dure. J'étais pointé du doigt (...). Et en plus je ne pouvais plus être l'objet d'un tel spectacle pour mes proches surtout que mes neveux commençaient à grandir et à comprendre les choses. Nous vivions tous dans la grande maison familiale. J'avais la hantise qu'un de mes neveux sache cela. Donc j'ai décidé de fuir. Mes deux grandes sœurs et ma mère m'ont aidé et j'avais quelques économies", (Ahmed, originaire d'Algérie, e. 13).

Les violences sociales et politiques faites aux homosexuels ainsi que l'honneur familial apparaissent comme autant de facteurs de leur émigration vers la France.

Ainsi :

- "A quelle époque t'as décidé de venir en France ?"

C'était en 1997, la pression de mon entourage devenait insupportable. Ma petite sœur m'a dit un jour "tant que tu restes à Alger je ne risque pas de me marier". Elle a été fiancée et suite à des réflexions faites à son fiancé (ses amis, lui ont dit "tu va te marier avec la sœur du pédé"), le projet de mariage a capoté. A chaque fois que je circulais dans le quartier, je me faisais insulter. Un jour, mon deuxième frère m'a dit "tu n'es pas fait pour vivre ici, je te conseille de changer de pays. (...) quand mon père a pris connaissance de mon projet de départ, il n'a fait qu'approuver par un hochement de la tête. Je me souviens toujours de mon départ de la maison, mon père n'a pas pu m'adresser un regard, comme s'il savait que c'était un aller sans retour, tout le temps, il avait un regard fuyant, hésitant, et il répétait : "rabi ywafak : (que le bon dieu t'accompagne)". (...) Ma mère pleurait, mon deuxième frère m'a pris de côté et m'a dit "fais attention à toi, ne fréquente pas ceux que tu sais, éloigne toi d'eux et de leurs délires, ne te dis pas que je suis ignorant, je sais ce qu'il se passe à Paris, dis-toi que je te fais confiance, c'est pour ça que je t'ai encouragé à partir en France", (Nadir, originaire d'Algérie, e. 34).

Ainsi, ce type de contexte producteur du projet migratoire transforme partiellement, voire radicalement dans certains cas le rapport identitaire au projet migratoire : partir, encouragé

par les parents, c'est éventuellement vivre le processus migratoire de façon potentiellement positive comme l'espace d'un nouveau départ, d'un moment d'utilité et de solidarité avec la famille, etc. Il n'est dès lors pas étonnant que la famille reste une préoccupation essentielle des personnes que nous avons rencontrées. Elle est présente dans le discours de manière prégnante mais également dans les priorités budgétaires. La plupart des personnes rencontrées ont ainsi un poste budgétaire important : l'envoi d'argent à la famille. S'il est individuel le choix de partir du pays d'origine est aussi le résultat des pressions directes et indirectes du groupe familial. Ces pressions sont présentes dans un certain nombre de cas directs lorsque, les parents craignant pour la vie de leur enfant, le poussent explicitement à quitter le pays. Elles sont indirectes par la multiplication des effets négatifs sur l'environnement familial de l'identité sexuelle de leur enfant. Dans un contexte communautaire l'ensemble du groupe familial est comptable du comportement de chacun de ses membres. Il en découle un attachement encore plus fort à la famille se traduisant fréquemment par l'idée d'une dette vis à vis d'elle.

3.2. Le circuit migratoire des femmes

Les femmes que nous avons interviewées ne bénéficient pas du groupe d'appartenance lié à une identité sexuelle dont nous avons vu l'importance en termes d'accueil et de prise en charge pour les hommes. Si certaines ont pu venir légalement par le biais d'un visa touriste rendu possible par la présence d'un membre de la famille en France, d'autres en revanche sont contraintes à l'émigration illégale et à ces dangers. Alors que l'ensemble des hommes rencontrés est venu régulièrement en France, c'est-à-dire avec un visa de touriste ou par immigration légale, les femmes rencontrées décrivent des trajets plus dangereux :

“On a pris l'avion jusque Malte. Arrivés là-bas on s'est posé dans un café à l'aéroport. Il y avait du monde qui criait en Arabe fraude, fraude, fraude. Mon père a interpellé un jeune homme et il lui a passé un numéro d'un égyptien. Il est venu nous rejoindre au café, on a discuté, ils se sont mis d'accord sur le prix. Il a pris nos passeports pour faire prolonger nos visas pour six jours de plus. (...) On a passé six nuits à l'hôtel. Le 6ème jour les passeurs venaient nous chercher (...). C'était un bus de dix personnes, ..., il fallait se mettre à plat ventre. (...) Il nous a déposés sur la côte. (...) En fait c'était des montagnes et le petit bateau était caché en bas derrière les rochers. On devait descendre les escaliers mais il faisait tellement noir ! Tu voyais rien. Il fallait tourner à gauche et pas à droite. Si on tournait à droite on tombait. L'un de nous s'est trompé, on a entendu un cri et on l'a pas revu. (...) On a mis une heure maximum pour arriver sur les côtes de la Sicile. (...) On a fini le reste en nageant tout en sachant qu'on n'avait pas de vêtement de rechange (...) Cela faisait 2 jours qu'on était sur la route en Italie. On était dans un état pitoyable, on avait des cernes. (...) Le dimanche à 9 heures on a pris le train pour la France”, (Soraya, originaire de Tunisie, e. 58).

Confrontées à l'illégalité de leur séjour en France et ne bénéficiant pas de groupe d'appartenance susceptible de les prendre en charge et de les orienter, ces femmes se retrouvent dans une situation de désaffiliation. Les nécessités de la survie les poussent vers la prostitution.

Les homosexuels du Maghreb bénéficient du soutien d'une communauté homosexuelle qui semble importante, leur permet de pallier la forte pression sociale environnante et leur apporte une ressource (information, aide, etc.). C'est ainsi au sein de cette communauté que se construit progressivement pour certains d'entre eux un projet migratoire. Celui-ci se bâtit par étapes, éventuellement par allers-retours entre le pays et la France. Les trajectoires conduisent souvent à des situations irrémédiables, avec nul autre choix que de partir définitivement. Parmi les facteurs la violence à laquelle ils sont confrontés (une double violence, à la fois sociale liée à l'intolérance par rapport à l'affirmation d'identité sexuelle jugée comme "déviant" et une autre, politique, liée au contexte, en particulier en Algérie

durant les années 90, qui cible spécifiquement les homosexuels et ce, de façon systématique). Pour les femmes les conditions du départ sont toute autre, la situation migratoire bien différente : le départ ne se fait plus dans un contexte légal, mais illégal, la prostitution est dès lors un prolongement du processus d'entrée dans l'illégalité, elle intervient alors pour survivre quand rien d'autre n'est accessible.

4. L'immigration en provenance des pays de l'Amérique latine

4.1. L'émergence du projet migratoire

Nous avons souligné précédemment l'isolement social dans lequel vivent les personnes travesties et transsexuelles les conduisant souvent à fonctionner en un groupe d'appartenance articulant une double activité :prostitution et coiffure. Les liens dans ce groupe subsistent en dépit du départ d'une partie de ses membres vers les pays d'immigration. La référence, au sein de ce groupe, à la réussite matérielle qu'exhibent les ami(e)s vivants en Europe et revenant au pays, en vacances, nourrit la décision de partir à leur tour. Dans la plupart des trajectoires c'est le spectacle d'ami(e)s revenant au pays qui déclenche la décision de partir. Ces personnes reviennent en vacances au pays avec une apparence de bonheur et de richesse. Elles sont en mesure d'aider concrètement et visiblement (voire ostensiblement) la famille :

“Y'a beaucoup de copines qui est venues à Europe... [...] Je regarde qu'y a beaucoup de copines qui est venues à Europe et le moment qu'est rentré au Brésil c'est stabilisé...c'est bien...heu...acheter à la maison pour la maman... tout ça... y'a famille vive bien... vous compris ?”, (Rodrigo, originaire du Brésil, e. 21).

Andrea parle aussi de ses copines qui sont venues en Europe avant lui :

“Mes copines qui sont travesties, sont venues, en Europe, avant moi. Elles sont rentrées en vacances [en] Amérique latine et m'ont montré des photos de Paris, de bois de Boulogne, du Moulin Rouge, m'ont dit que c'était beau Paris et qu'elles gagnaient plus d'argent que dans notre pays”, (Andréa, originaire d'Equateur, e. 60).

Et aussi Anita :

“J'en avais une copine qui habitait ici en France et qui retournait souvent... c'est comme ça, j'avais une connaissance, oui”, (Anita, originaire du Brésil, e. 52).

De ce fait le projet migratoire, dans la majorité des trajectoires est en lien direct avec la prostitution. Les personnes savent que leur activité, dans le pays de destination, sera la prostitution.

Andrea le dit clairement :

“Je décidais de venir en 1996 et que la prostitution serait mon travail principal”, (Andréa, originaire d'Equateur, e. 60).

Anita évoque les changements dans les comportements des amis :

“Ah c'est pareil oui, là quand tu arrives tout le monde change hein, t'es plus une amie, t'es une concurrente”, (Anita, originaire du Brésil e. 52).

José indique clairement qu'il s'est prostitué le premier soir de présence en France :

“Je me suis dirigé directement à la place Clichy, dans le 17eme arrondissement et je me suis prostitué le premier jour, au cimetière des Batignolles”, (José, originaire de Colombie, e. 35).

Si la prostitution fait partie du projet migratoire, il semble bien également que l'immigration contraigne à une intensification de l'activité prostitutionnelle. Mila parle ainsi du rythme de sa prostitution au pays et en France :

“Je travaillais au pays le vendredi et le samedi en fin de semaine, ici, c’est tous les jours, est ce bien ? Est ce mal ?”, (Mila, originaire d’Équateur, e. 18.)

La nécessité de montrer ostensiblement la réussite migratoire pousse les personnes déjà installées en France à embellir leur situation lors des retours au pays d’origine pour des vacances. Elles produisent de ce fait des incitations au départ. Nous retrouvons ici un des processus fonctionnant pour toutes les émigrations. Le projet migratoire est par conséquent directement en lien avec l’activité prostitutionnelle. Cependant les conditions de l’arrivée en France conduisent à une intensification du rythme de l’activité prostitutionnelle. Si au pays celle-ci était de manière complexe articulée avec la possibilité d’avoir une vie sexuelle, elle devient dans l’immigration une simple contrainte.

4.2. Le circuit migratoire

Nous retrouvons fréquemment le processus déjà rencontré pour les personnes venant du Maghreb : des séjours réguliers en France pour se livrer à la prostitution, puis seulement ensuite une installation durable en France :

“Je viens de l’Équateur. Pour la première fois je suis venue en France en 1993 et comme beaucoup d’étrangers pour se prostituer. A l’époque l’entrée était libre et je venais pour trois mois et chaque trois mois je retournais en Équateur. Par la suite c’était très dur et je suis allée en Allemagne puis en Hollande. Après réflexion j’ai pris conscience de la différence entre la vie en Europe et en Amérique latine. Alors je décide de rester à Paris et de me prostituer hors de Paris, à la campagne”, (Rosa, originaire d’Équateur, e. 19).

Ou encore :

“Je suis arrivée en 96... je suis repartie dans mon pays pour Noël 96 et je suis revenue en 97 jusqu’en 98, je suis repartie quelques mois dans mon pays et je suis revenue 2 ans. Depuis je suis toujours restée en France et ne suis retournée en Équateur que 2 fois”, (Aba, originaire d’Équateur, e. 22.).

L’arrivée des personnes originaires de l’Amérique latine au pays de destination est le fruit de l’inscription des personnes dans un réseau relationnel. Ce réseau est souvent amical et non organisé. Les personnes ne parlent pas ou peu de l’organisation de leur voyage. Les questions relatives au voyage restent floues. La destination de ce dernier est connue. Ils parlent du secteur de la porte de Clichy, zone où se concentrent les publics travestis et transsexuels à Paris.

Mila parle du déroulement de son arrivée à Paris de la manière suivante :

“Je viens de l’Équateur direct via la Colombie,... quand l’avion arrive à l’aéroport, personne que je connais, personne vient me chercher. (...) Au taxi je lui donne un papier pour partir place de Clichy, il me demande 100 euros, mais moi je ne savais pas. Je vais à l’hôtel...”, (Mila, originaire d’Équateur, e. 18).

Ou encore José :

“Je me suis dirigé directement à la place Clichy, dans le 17ème arrondissement et je me suis prostitué le premier jour, au cimetière des Batignolles... j’ai pris un taxi, j’avais l’adresse d’un hôtel, à Brochant, dans le 17ème”, (José, originaire de Colombie, e.35).

Ces départs autonomes ne sont pas les seuls que nous avons rencontrés. Le voyage peut être aussi organisé et lié à un réseau de proxénétisme, fonctionnant sur un système de chaperonnage exercé par d’autres travestis-transsexuels prostitués. Le nouvel arrivant est obligé de rembourser une dette à ceux qui ont organisé sa venue.

Blanca a vécu cette expérience :

“En 93 je suis arrivée en Hollande pour la première fois. Une proxénète travestie m’a prêté de l’argent mais je lui donnais tout ce que je gagnais. Je suis arrêtée par la police en 94 et déportée dans mon pays. En Hollande tout le monde travaille avec un proxénète. De 94 à 97 je fais la prostitution dans mon pays pour moi. D’abord je n’ai pas travaillé et pendant 3 mois j’étais au service de la proxénète travestie qui m’avait emmenée en Hollande, les courses, le ménage. La proxénète travestie m’a ramenée 3 fois en Europe. Première fois en Hollande en 97. La deuxième fois en Espagne pour passage (la proxénète travestie disait qu’on ne gagne pas beaucoup d’argent en Espagne) pour aller en Suisse. La proxénète me dit qu’en 3 mois je peux la rembourser en Suisse. J’ai fait la prostitution pendant 2 mois et demi en Suisse. J’ai gagné plusieurs milliers de dollars pour payer la proxénète travestie et aussi la proxénète célèbre de mon pays qui reste là-bas et organise tout le trafic des travestis et aussi des femmes. A chaque fois qu’elle prête, il faut rembourser le double. Après la Suisse je suis partie en Autriche. J’ai fait la prostitution 1 nuit et j’ai été prisonnière 26 jours et expulsion 5 ans. Renvoyée dans mon pays toujours en 97, du billet pour la Suisse de la proxénète travestie. Je fais la prostitution 1 mois et je suis expulsée par la police pendant 3 ans. (...)”, (Blanca originaire de l’Équateur, e. 20).

Blanca continue à être victime de ce réseau au fil de ses va-et-vient depuis et vers l’Europe.

José parle des premiers temps où il était obligé de payer une location de la place au bois de Boulogne :

“C’est une copine colombienne, qui nous a incitées à venir à Paris. Elle nous a fait comprendre, avec autres copines (une brésilienne une équatorienne et une argentine) qu’elles étaient chargées de l’organisation du Bois de Boulogne et des abords du cimetière des Batignolles, elles nous faisaient payer un droit de présence, tous les travestis qui venaient d’arriver, devaient leur payer un loyer”, (José, originaire de Colombie, e. 35).

Deux modes migratoires semblent se désigner pour les personnes originaires de l’Amérique latine à travers les témoignages : autonome et pris en charge par un réseau. Le premier suppose de disposer d’un capital financier minimum permettant de prendre en charge les frais du voyage. Dans ce cas la migration s’effectue de manière légale avec un visa touriste et tend à s’inscrire dans la durée avec plusieurs séjours en Europe ou en France avant l’installation définitive. Les personnes les plus pauvres sont contraintes de recourir aux réseaux qui fonctionnent sur le principe d’une dette à rembourser. Outre ce premier mode d’exploitation concernant les personnes ayant recours à un réseau, toutes les personnes rencontrées sont confrontées à un second mode d’exploitation lié à l’organisation du milieu prostitutionnel : le paiement d’un droit de présence.

Pour les homosexuels des pays d’Amérique latine, le projet migratoire s’ancre dans le mythe de l’eldorado, que la vie dans les pays européens, entretenu par le retour de ceux qui ont "réussi" et peuvent revenir en montrant ostensiblement les ressources accumulées. Le besoin de prouver la réussite du projet migratoire pousse à un embellissement de la situation en France produisant ainsi des incitations à de nouvelles migrations. La conséquence en est que pour la grande majorité cependant le projet est lié à l’exercice de la prostitution dans des pays riches.

En fonction du capital disponible au départ la migration sera soit légale et autonome, soit prise en charge par un réseau organisé. Le mécanisme est alors celui d’une dette avec intérêt à rembourser. De surcroît s’ajoute des modalités d’exploitations liées à l’organisation du milieu prostitutionnel. En particulier le paiement d’un droit de présence c’est à dire la location d’une place apparaît dans la plupart des témoignages. Ces contraintes financières (remboursement de la dette et paiement d’un droit de présence) rendent nécessaire

L'intensification de la pratique prostitutionnelle au regard de ce qu'elle était au pays d'origine. Il en découle une tendance à la mutation du rapport à la prostitution.

Si, comme nous l'avons montré, dans le pays d'origine la prostitution s'inscrit dans un paradoxe entre un aspect émancipatoire (vivre une sexualité rendue difficile par les tabous sociaux) et un aspect contraignant (obtenir un revenu pour survivre), il semble qu'en immigration progressivement le second aspect devienne rapidement prédominant.

CHAPITRE 4

LA SITUATION PRÉSENTE

1. L'immigration en provenance des pays de l'Est de l'Europe

1.1. Isolement, perte des repères et entrée en prostitution pour les femmes

Dans le cas de réseaux organisés la situation décrite lors de l'arrivée en France est celle d'une prise en charge totale. Pour l'ensemble des personnes rencontrées, quand elles arrivent ici se brise le rêve d'une immigration de travail. C'est une fois la personne coupée entièrement de ses liens et de ses ressources que la prostitution est révélée comme étant le véritable objectif du réseau.

"Je ne me doutais de rien. Je comptais passer Noël à Paris ! C'est le rêve de tout le monde chez nous ! J'avais pris dans ma valise mes plus beaux vêtements et mes plus beaux bijoux que l'on m'a d'ailleurs volé par la suite. (...). Là, un homme est arrivé à la gare dans une belle voiture et il nous a emmenés quelque part en dehors de Paris, dans une maison individuelle à deux étages. D'autres personnes y habitaient déjà ! Il y avait une famille mais aussi des filles (roumaines, russes, moldaves),..., en fait je ne sais pas trop car on ne se faisait pas de confidences sur les origines des unes et des autres ! Très vite c'est devenu le cauchemar ! J'ai dû me prostituer à la périphérie de Paris !", (Katia, originaire de Moldavie, e. 2).

C'est le même isolement qu'invoque Alia pour expliquer son entrée en prostitution. Elle aussi croit, y compris lorsqu'elle arrive en France, que c'est pour un emploi qu'elle est venue :

"Après je me suis retrouvée à Paris dans un hôtel. Déjà j'attends un jour, deux jours pour qu'on me trouve du travail. Bon ben il n'y avait rien finalement. Tout était prévu avant moi, je ne savais rien du tout et après ça a commencé la bagarre entre beaucoup de gens et finalement je me trouve à Aubervilliers avec d'autres filles qui étaient là avant moi. Moi c'était le premier voyage que je faisais vers l'Europe et d'ailleurs c'était tout le contraire de mon style et de tous les gens que j'avais vu jusqu'ici. Parce que j'avais abandonné même la faculté pour venir en France (rire). (...). C'était un cauchemar pour moi c'était un cauchemar parce que je me disais tu étais chez toi en train de faire des études et là tu te retrouves en plein milieu de la rue toute seule avec des gens que tu ne connais pas et de plus avec la police qui te contrôle (...). Mais euh quand tu te retrouves seule dans un pays étranger d'abord même c'est pas facile", (Alia, originaire du Kosovo, e. 3).

Le réseau est dispensateur des codes sociaux de la prostitution. Les femmes rencontrées décrivent ainsi un "apprentissage":

"Ils m'ont installée à l'hôtel, c'était la journée, et là une dame plus âgée de mon pays m'a expliqué comment faire, la prostitution quoi ! Elle m'a appris aussi quelques mots de français...", (Kristina, originaire de Lituanie, e. 3).

Ou encore :

"Je suis restée deux semaines dans cet hôtel. j'ai été arrêtée par la police. Le soir après mon arrivée, la fille m'a expliqué comme je parle aux clients, combien je demande. Elle m'a montré l'endroit où je devais être. Je savais pas comment faire, elle a montré

comment attirer les clients... Le soir elle me prenait l'argent, me fouillait, me laissait rien. Je ne ramenais jamais assez, ne me donnait pas à manger, juste un sandwich, j'avais peur. J'ai été arrêté 4 fois par la police, j'ai menti, j'ai dit que j'étais toute seule." (Mona, originaire de Roumanie, e. 66).

Ou enfin :

"Je suis restée seule avec eux... Je ne parlais pas du tout ni turc ni allemand, je baragouinais juste un peu anglais, j'étais dans leur bureau alors ils ont fait venir une fille qui venait de Lettonie comme moi. C'est elle qui m'a expliqué ce que je devais faire... Elle m'a expliqué que j'ai été achetée à mes copains pendant la fameuse fête et que tout était prévu d'avance..." (Oxana, originaire de Lettonie, e. 56).

La violence est présente pour contraindre à la prostitution :

"J'ai commencé à pleurer et ils m'ont mis des coups en me traînant dans une petite pièce. (Silence)... J'ai été violée à plusieurs reprises par des hommes différents, ensuite ils m'ont laissée enfermée dans cette petite pièce sans fenêtres, je ne sais plus combien de temps ! Je ne sentais plus mon corps ni ma tête... A un moment, la porte s'est ouverte et j'ai été ramenée dans le bureau du "boss". Ils m'ont dit les tarifs que je devais pratiquer avec les clients, je devais faire 3000 marks par jour parce que sinon ils m'ont prévenu que j'allais être revendue à d'autres hommes beaucoup plus méchants... J'ai obéi parce que j'étais terrorisée, j'ai vu que je n'étais pas seule dans ce club privé. Il y avait plusieurs étages et d'autres filles ! La plupart venaient de Lituanie, de Lettonie comme moi et d'autres je crois d'Ukraine, de Biélorussie et je ne sais plus... Certaines étaient plus favorisées que d'autres parce qu'elles n'appartenaient pas au même "boss". Il y avait des filles qui venaient et qui partaient avec des turcs, je ne sais pas où elles allaient, je ne cherchais pas à comprendre et tout le monde était comme moi pour avoir la paix ! Nous avions très peu de contacts entre nous parce qu'il y avait des espèces de gardes du corps qui surveillaient tout ! Soi disant pour nous protéger des clients mais en fait c'était pour nous surveiller !!!!" (Oxana, originaire de Lettonie, e. 56).

L'isolement et la violence sont également présents pour expliquer l'entrée en prostitution même en l'absence de réseau :

"Je n'avais pas un sou pour faire savoir à mes parents que j'étais à Paris, j'étais perdue et je me sentais très seule ! J'ai été accostée par un homme qui m'a proposé de me payer à manger au restaurant, je ne comprenais rien de ce qu'il me disait mais avec les gestes ça allait ! J'ai accepté, j'avais très, très faim. Tout s'est bien passé mais à la fin du repas, cet homme m'a fait comprendre que je ne pouvais pas le quitter comme ça ! J'ai bien essayé de lui expliquer, de protester mais il m'a pris par les bras en me secouant très fort ! Il m'a dit qu'il allait me conduire à la police si je ne le suivais pas ! Il m'a tellement serré les bras que j'ai eu la marque de ses doigts pendant quelques jours, j'ai eu vraiment très peur et je l'ai suivi !" (Zoïa, originaire de Russie, e. 64).

Ou encore Katarina contrainte à la prostitution par son époux qui décrit une situation dans laquelle se mêle le tabou du divorce et la contrainte physique :

"C'est une question un peu... (Silence). Ça a commencé en France et ça a fini par la France. Comme j'ai dit tout à l'heure, j'ai pas d'idées de travailler prostitution dans la rue. C'est lui. C'est mon honneur. Si je travaille pas il va me laisser et pour moi c'est la honte pour ma famille, mes frères. Ça se fait pas ! Il va me divorcer et ça se fait pas. Mais ce qu'il me demande, j'accepte jamais. Il m'a frappé avec un couteau. A cette époque je savais pas ce qui existe ici en France, le droit des femmes, les associations. Je connaissais rien. J'ai pensé dans ma tête, je retourne jamais dans mon pays. J'ai résisté 1 mois. Je dors dans la rue. Il me cherche partout. Après j'ai pensé que ma vie c'est foutu, que je retourne jamais dans mon pays. J'ai pas le choix. Il fallait que je paye pour le voyage. Si tu fais une fois après c'est fini. J'ai travaillé 3 ans et demi dans la rue.

J'ai souffert beaucoup, je sais pas comment. Heureusement j'ai fait connaissance avec les associations. Mais c'est trop tard. Il faisait le business avec son frère, la drogue. A cette époque je faisais 4/5000 Frs chaque jour, je travaillais la nuit Pt de Vincennes, en face le Mc Do. Il envoyait l'argent à sa famille et il se droguait.(...) "J'ai des mauvais souvenirs. J'ai jamais pensé que j'allais sur le trottoir. Les gens me regardaient bizarrement. Ça m'a touché moralement. A chaque fois je pleurais. J'ai dit à lui, c'est pas ma place. Moralement, laisse tomber, j'étais... Il y avait les albanaises, les africaines, chacun pour soi.", (Katarina, originaire d'Albanie, e. 28).

Que ce soit par l'intermédiaire d'un réseau qu'il soit organisé ou informel (à base d'amis ou de membres de la famille) ou par des rencontres faites en France, c'est l'isolement, la coupure avec tout groupe d'appartenance et la désaffiliation qui rend vulnérable ces femmes. Cet isolement permet à la violence sous toutes ses formes de contraindre à la prostitution. Le réseau ayant pris en charge le trajet migratoire prend également en charge l'apprentissage des codes sociaux du milieu et les règles de l'activité prostitutionnelle. L'idée d'enfermement est alors complète. Il faudra que se tissent de nouveaux liens sociaux même parcellaires, pour que l'idée de sortir de l'activité prostitutionnelle puisse se développer.

1.2. La sortie de la prostitution et la question des papiers

Les personnes qui sont sorties de la prostitution invoquent pour raisons des événements imprévus qui viennent rompre brusquement l'enfermement. Ainsi c'est la maladie qui permet à Oxana de s'éloigner du réseau :

"Ça s'est passé très vite, je n'ai rien prémédité mais c'est arrivé ! Je ne ramenaient pas la somme demandée, j'en étais loin, j'avais du mal ! J'étais souvent dans le bureau du "boss", de temps en temps on me menaçait et de temps en temps on me battait ! Un jour il m'a tapé trop fort et j'ai commencé à être malade, de plus en plus malade... Un soir, un des gardes du corps m'a dit qu'il m'emmenait voir le docteur et il m'a laissé dans une rue.... Je me suis retrouvée à l'hôpital, j'y suis restée longtemps parce qu'ils m'ont trouvé plein de problèmes de santé ! Ensuite, la police est venue me voir à l'hôpital et j'ai été obligée de tout raconter. J'ai su après que ce club a fermé.", (Oxana, originaire de Lettonie, e. 56).

Pour Katarina c'est l'éloignement de son proxénète qui lui permet de franchir le pas après cependant une période où la prostitution continue pour lui envoyer de l'argent :

"Mon maquereau est rentré en Albanie en 2002, son père était très malade. Sur moi j'ai senti une libération, être libre de penser les choses. Il m'a dit "tu m'oublies pas, pour l'argent", même parti, je travaille encore et j'envoie l'argent! Quand il est parti, j'ai pas envie de travailler, je suis une femme libre. Il est pas revenu. Au mois d'août la 3^{ème} expulsion, oui. Dans la rue je connaissais les associations, le bus des femmes, le mouvement du Nid, j'ai contacté. Mais j'ai été expulsée. Ma place était à côté d'une école, ils ont dit c'est interdit, les mineurs, 16 ans.... En Albanie c'était l'enfer, son père il est décédé. Il a pris la drogue. Moi j'ai ouvert la tête et les yeux pour bien penser. J'ai parlé à mon petit frère, je suis pas heureuse avec cette personne. J'ai rien dit que je travaille dans la rue. Mais peut être il a compris quelque chose parce que les gens ils parlent trop là bas. C'est pas évident pour lui mais il a rien dit, jamais il m'a manqué de respect. Je suis fière de lui, c'est mon frère. Je suis revenue en France seule, je suis passée par la Grèce avec passeport albanais mais un autre prénom. Mon maquereau il a vendu une voiture et j'ai eu l'argent. Heureusement je suis partie. Arrivée ici je lui dis "oublie moi" et j'ai déposé mon dossier à la Préfecture. J'avais très peur car je suis venue ici avec 3 passeports faux, différents. Ils ont pété les plombs ! J'ai tout expliqué, ils ont vérifié, j'avais juste des convocations. A cette époque je restais en province à cause des papiers, faire attention réellement !", (Katarina, originaire d'Albanie, e. 28).

Pour Katia, c'est un client qui la cache de son proxénète et qui la met en contact avec une association :

"Par un concours de circonstances, c'est un homme qui m'a aidé, il m'a d'abord caché et au bout de quelques jours, il a pris des renseignements sur la marche à suivre. Ensuite il m'a emmené dans votre association parce qu'il n'avait pas les moyens de poursuivre ! Mon histoire était trop compliquée pour lui, c'était dangereux et en plus, on n'arrivait pas à se comprendre ! Je crois qu'il a pris contact avec vous et vous lui avez demandé que je vous appelle. Je savais que vous parliez russe mais je n'osais pas vous appeler ! Je me souviens que j'ai mis du temps car j'avais très peur ! Je vous ai téléphoné à plusieurs reprises avant de venir vous rencontrer. C'était difficile pour moi, je n'avais pas un sou pour me déplacer et je ne connaissais pas du tout Paris !", (Katia, originaire de Moldavie, e. 2).

Enfin dans quelques situations isolées la personne trouve le courage de s'adresser directement à la police :

"Je suis restée deux semaines dans cet hôtel. J'ai été arrêtée par la police. Le soir après mon arrivée, la fille m'a expliqué comme je parle aux clients, combien je demande. Elle m'a montré l'endroit où je devais être. Je savais pas comment faire, elle a montré comment attirer les clients.... Le soir elle me prenait l'argent, me fouillait, me laissait rien. Je ne ramenais jamais assez, ne me donnait pas à manger, juste un sandwich, j'avais peur. J'ai été arrêté 4 fois par la police, j'ai menti, j'ai dit que j'étais toute seule. La 4^{ème} fois, j'en avais marre. J'ai tout raconté avec un interprète, j'ai expliqué tout ! Mais je voulais pas dire où était la dame, j'avais peur, mon passeport était chez la dame. J'ai fini par dire. La dame et la fille ont été arrêtées à l'hôtel et j'ai récupéré mon passeport. Après j'ai été au commissariat pour les identifier et les reconnaître. Elle mentait, elle disait qu'elle ne me connaissait pas. Elle m'avait obligée à continuer de me prostituer même si j'avais mes règles. Je me sentais mal. La police m'a accompagnée à l'hôpital. J'avais des éponges dans le ventre. J'avais aussi attrapé la syphilis, j'ai eu un traitement. La police a été très gentille avec moi. Tout ça c'était trop grave. La police m'a interrogée, j'ai déposé plainte, il y a eu un procès et j'ai gagné (larmes).", (Mona, originaire de Roumanie, e. 66).

L'ensemble des personnes rencontrées souligne que les difficultés liées aux papiers ont pour conséquence de maintenir une situation provisoire qui dure. Cette difficulté de projection conduit à rendre difficile l'idée d'une sortie de la prostitution. Tout est ramené aux papiers comme première étape pour ouvrir d'autres possibilités :

"J'ai fait une demande d'asile politique, oui et c'était refusé. Et après la police elle m'avait arrêtée sur le trottoir et je me suis retrouvée au début pour une reconduite à la frontière. (...). Après je suis passée deux fois devant la cour d'appel et la deuxième fois elle m'a fait libérer. Après euh j'avais fait une demande d'asile territoriale auprès de la préfecture, ça, ça a été un an et demi après que ça était refusée et après j'avais déposé un recours auprès du ministère qui avait accepté de me délivrer une autorisation de travail de six mois et après j'ai eu l'autorisation, j'ai commencé à travailler et je suis jusqu'aujourd'hui", (Alia, originaire du Kosovo, e. 3).

Ou encore :

"Oh la, la, je ne comprends rien du tout à l'administration française parce que cela n'a rien à voir avec les institutions russes ! Là-bas, tout se paye et on marche à la débrouille ! Je ne parle pas bien du tout le français mais pourtant j'arrive à survivre mieux qu'en Russie. Les documents administratifs sont tellement nombreux qu'il faut être un véritable spécialiste pour s'y retrouver ! Il faut garder le moindre papier, je l'ai appris à mes dépens ! Par contre le regard sur l'homosexualité est tellement différent, beaucoup plus serein qu'en Russie et j'espère de toutes mes forces que je ne serai pas déporté comme le bruit court en ce moment", (Boris, originaire de Russie e. 4).

L'obtention des papiers ouvre dans l'esprit des personnes d'autres perspectives, notamment celle de la sortie de la prostitution, comme c'est le cas pour Vladimir :

"Maintenant que j'ai mes papiers, il n'est plus question pour moi de me prostituer. Même si je n'ai pas encore trouvé de travail je sais que ce n'est qu'une question de temps et de patience ! Je me sens plus en sécurité aujourd'hui, j'ai donc décidé de faire des recherches pour retrouver ma mère", (Vladimir, originaire d'Ukraine, e. 25).

Toutes les personnes sorties de la prostitution soulignent que celle-ci a été rendue possible par deux facteurs. Le premier est le facteur temps. La durée de la présence en France permet à ces personnes de peu à peu maîtriser l'environnement social, le contexte législatif et les lieux d'aides possibles. Le second est l'existence d'événement venant brusquement relâcher le système de contrainte du réseau (maladie, emprisonnement du proxénète, etc.). Par ailleurs hommes comme femmes sont confrontés à la question de leur situation administrative qui rend impossible une autre source de revenu que celle de la prostitution.

1.3. Le discours sur le présent

Pour les personnes qui ont quitté la prostitution le cas le plus fréquent est celui de l'isolement et du silence, y compris au sein du couple lorsqu'il y en a un. Le sentiment de honte est présent conduisant au silence et à des tentatives d'oublis :

"Comme tout le monde, je travaille, j'ai un ami. On espère de faire une famille comme tout le monde. J'essaye d'oublier le passé. C'est plus facile quand on essaye d'oublier le passé ou sinon t'es dépressif. Des fois tu penses à ce que tu as fait avant, ce qui s'est passé. Des fois je suis à côté de mon ami, il ne m'aide pas. Je ne lui ai pas parlé de mon histoire, je ne lui ai pas raconté ma vie, il ne m'a pas demandé aussi. Je vois que dans sa tête il pense. Comme il y a beaucoup de femmes albanaises qui ont fait le trottoir (...) Je n'ai pas de famille ici, seulement des amis que j'ai connus en France. J'ai aussi des copines albanaises qui ont fait le trottoir (...) Avec elles on se comprend, on peut parler. Avec les autres, je ne raconte pas ma vie. On va me regarder d'un autre œil, c'est la honte ! Avec des amis de mon ami, je raconte pas ce que j'ai fait, c'est pas possible"(Marina, originaire d'Albanie, e. 1).

Marina garde encore des liens avec des femmes de son origine qui ont vécu aussi la prostitution. Généralement cependant la rupture avec la prostitution a signifié la perte du seul groupe d'appartenance disponible. Voici comment Alia originaire du Kosovo décrit les conséquences de cette sortie sur ses liens sociaux :

"J'ai pas d'amis. J'ai coupé les ponts avec toutes les personnes que je connaissais avant au moment où je me prostituais car je ne veux pas avoir problèmes. Rester avec ces personnes peut m'apporter des problèmes. Je ne sors pas et je préfère rester seule. Les seules personnes que je rencontre c'est les clients du bar mais ils ne peuvent pas devenir des amis. Je travaille beaucoup. J'ai commencé à travailler le soir puis je suis passé à un travail en journée et maintenant j'ai des responsabilités. (...) Je ne prends pas de jours de congé parce que je préfère travailler. Je commence à travailler le matin à partir de 7 heures jusqu'à 17 heures et des fois 19 heures quand il y a beaucoup de travail. (...) Il m'arrive de rester toute la soirée avec la femme du patron et de rouvrir le lendemain matin. Dans ces moments je finis à 2 heures du matin et reprends à 7 heures", (Alia, originaire du Kosovo, e. 3).

Ou encore :

"Non je n'ai pas beaucoup d'amis, pas beaucoup ! Je reste en contact avec quelques personnes, la plupart sont françaises avec des enfants ! Je garde toujours mes distances surtout avec les hommes ! Pour l'instant, j'habite dans une famille où on me demande de parler russe avec leurs enfants ; de temps en temps je fais la cuisine de chez moi, ils sont contents et moi aussi ! J'ai aussi gardé de bonnes relations avec certaines personnes

là où j'ai travaillé, je suis invitée pour des fêtes de famille, ça me fait du bien ! Je ne parle pas de mes problèmes parce que les gens sont mal à l'aise avec ça ! Je n'ai pas envie de les mettre en difficulté à cause de moi !", (Zoïa, originaire de Russie, e. 64).

L'église apparaît dans plusieurs témoignages comme un groupe d'appartenance permettant de rompre l'isolement et de trouver de l'aide :

"Non, plus maintenant ; un jour, j'ai appris par un client qu'il y avait une église arménienne; je suis allée avec lui pour leur demander de l'aide. A l'église ils m'ont donné différentes adresses, entre autres l'adresse de la Croix Rouge pour faire des recherches sur mon père et aussi celle de la Fondation Tolstoï qui n'existe plus depuis ! Ensuite, j'ai rencontré de nombreuses personnes russophones, certaines déjà installées en France depuis des générations et d'autres qui sont arrivées comme moi de différentes régions de l'ex CCCP "URSS " ! depuis, je vais de temps en temps à l'église russe ou arménienne pour prier mais aussi pour lire ou pour mettre des petites annonces...par ex : pour proposer quelques heures de ménage ou essayer de trouver un logement contre du travail... ou encore pour proposer des cours de violon en échange des cours de français ...", (Faïna, originaire d'Arménie, e. 67).

Dans la grande majorité des situations le retour au pays d'origine est considéré comme inenvisageable pour le pire et non souhaité pour le mieux. Les premières raisons invoquées sont liées à la sécurité du fait de la situation politique au pays d'origine :

"J'ai demandé l'asile mais j'ai eu deux refus ! Je continue de rassembler des preuves pour demander à rouvrir mon dossier parce que je ne peux pas retourner chez moi, je n'en ai plus depuis longtemps ! J'ai rencontré beaucoup de civils azeïris qui ont eu leurs papiers ! Je ne comprends pas, il y a eu autant de souffrances à cause de la guerre entre nos deux pays ! Pourquoi on fait des différences entre des civils ! C'est pas moi qui ai fait la guerre, je suis comme tous ces gens, je l'ai subie ! Je ne serai pas dans cette situation s'il n'y avait pas eu la guerre entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan !", (Faïna, originaire d'Arménie, e. 67).

Les secondes raisons mises en avant sont les craintes de rétorsions du réseau :

"Comme on dit... trouver un travail qui me plaît, que je gagne plus de sous, avoir un studio, une famille. Je sais pas si cela va marcher... (Larmes). En fait, je voudrais revoir ma famille, mais pour moi c'est trop dangereux de retourner là bas, car la dame habite près de chez ma sœur et j'ai peur. Il faut laisser encore du temps. Je veux essayer pour que cela se passe bien ici en France. Je ne veux pas retourner en Roumanie, il n'y a rien pour moi là bas, sauf ma famille. (...). Ce qui est important, c'est le travail. Avec ça je peux faire ma vie. Le reste va venir petit à petit...Pour le moment je vais bien, j'ai pas de problèmes, j'ai des papiers. En France je me sens protégée. Les associations m'ont aidée beaucoup à chaque fois que j'ai eu besoin quand tu as des problèmes. C'était trop gentil. Ils m'ont aidée. Mais j'ai peur d'aller en Roumanie, ici aussi, encore un peu, si jamais... le mari de la dame... Mais c'est la vie! Maintenant il faut penser à l'avenir, il faut! Si c'était à refaire, je referais pas, jamais, rien du tout!", (Mona, originaire de Roumanie, e. 66).

Enfin les conditions de vie pour la famille sont celles qui sont le plus mises en avant :

"J'ai réussi à faire venir mes enfants qui ne pouvaient plus rester chez ma mère pour différentes raisons, toutes aussi graves pour leur avenir et le mien ! Cette période a aussi été très, très pénible pour moi et mes enfants. Toute cette attente me rendait folle, je n'arrivais plus à dormir ; mes enfants pleuraient au téléphone et moi aussi ; ma famille et ma maman étaient brisées par l'angoisse et la fatigue ! Ça été très difficile de faire avancer les choses à partir de la France sans maîtriser quoi que ce soit en Moldavie où rien n'est jamais simple !!! Ils sont arrivés il y a plus ou moins 18 mois. Enfin !!!!

Le cauchemar est fini, je respire !" (...) "Aujourd'hui j'essaie malgré tout de faire des projets de vie avec mes enfants. On en parle souvent ensemble ! Eux aussi me disent qu'ils ne veulent plus retourner en Moldavie, sauf en vacances, pour voir la famille et c'est tout !", (Katia, originaire de Moldavie, e. 2).

Christina voudrait elle pouvoir retrouver sa fille qui est restée au pays d'origine :

"Comment voyez-vous votre avenir ? C'est mieux maintenant, j'espère que ça ira ! J'ai un travail. Je voudrais faire venir ma fille auprès de moi en France, avoir un logement à moi. Ma fille est dans une institution au pays depuis déjà 6 ans, ma mère ne peut pas s'en occuper. Elle a 11 ans maintenant. Je lui téléphone souvent et je l'ai vue cet été. C'est difficile tout ça." (...) "Je voudrais bien faire une famille normale, avoir aussi la nationalité française et rester en France", (Kristina, originaire de Lituanie, e. 30).

La situation juridique de la personne ne semble pas intervenir dans l'existence ou non d'un projet de retour au pays d'origine. Les espoirs et les projets pour les personnes sans-papiers sont les mêmes que pour les autres :

"Aujourd'hui, je ne demande plus grand chose, j'ai tellement été dans des passes difficiles au cours de ma vie et pas grand monde pour me soutenir alors vous savez... ! C'est pour ça, je ne suis pas très à l'aise avec ça ! Heureusement, j'ai de quoi travailler pour l'instant ! C'est peut être au noir mais comment faire autrement, dans mon cas ! Il y a une chose pour laquelle je prie, c'est qu'enfin je puisse rester et vivre en France avec des papiers et le droit de travailler, comme tout le monde ; peut être même fonder ma propre famille ! La France est un beau pays !", (Alexandre, originaire de Russie, e. 6).

Ou encore :

"J'aimerais tant pouvoir travailler sans problèmes ! C'est difficile parce que lorsque je trouve du travail, il me manque les papiers !!! Il y a bien des personnes étrangères qui ont des papiers et qui ne travaillent pas non ? Eh bien moi c'est le contraire, je peux facilement trouver du travail mais je n'ai pas les papiers, c'est le monde à l'envers ! Vous savez, si j'avais des papiers qui me permettent de travailler en France, je retournerais de temps en temps chez moi pour voir ma mère et mon père ! Je ne les ai pas revus depuis mon départ ! Ce qui est douloureux pour moi, c'est de voir des gens partir en vacances alors que moi je ne peux pas faire la même chose ! J'ai peur que le jour où je repartirai en Russie, je ne pourrai plus jamais en ressortir !!!", (Zoaia, originaire de Russie, e. 64).

La situation est différente pour les hommes originaires de ces pays. Leur homosexualité les insère dans des liens sociaux communautaires qui les préservent de l'isolement total. Boris qui est venu en France pour rejoindre un ami rencontré en Pologne raconte ainsi son histoire relationnelle :

"Cet ami polonais était en effet très riche ! Il a acheté un studio et m'a proposé de l'occuper gratuitement. Entre temps, j'ai rencontré un homme qui au début m'avait proposé de me pacser mais je n'ai pas voulu parce que je ne savais pas en quoi cela consistait ! Ensuite mon ami polonais est décédé et j'ai été mis dehors parce que je n'ai pas pu montrer un bail écrit. (...) En ce moment, je vis avec un garçon qui a obtenu son statut de réfugié politique. Il est plus jeune et plus doué que moi pour les langues", (Boris, originaire de Russie, e. 4).

Pour Yvann la sortie de la prostitution est également un moment de fragilité qui nécessite qu'on lui apporte du soutien, mais il déchanté sur le soutien qu'il peut obtenir de ses anciennes relations, se plaçant ainsi en situation de rupture avec cette communauté :

"Lorsque je suis sortie de la prostitution, j'ai traversé de mauvais moments, j'étais un peu dépressif et il m'arrivait de boire pour arrêter de penser ! Vous savez, c'est quelque chose de naturel d'aller vers ceux que l'on croit être proches de soi quand on est dans un pays

étranger où parfois vous vous sentez seul ! Essayer de trouver un peu de chaleur humaine auprès d'amis ou qui se faisaient passer comme tels c'était important pour moi à ce moment là ! (...) Naïf, je me suis "mis à nu" dans un milieu qui se dit intellectuel, cultivé, libéré, non-conformiste etc., (...) J'étais comme anesthésié, persuadé que j'étais apprécié pour ce que j'étais ! (...) Au courant de ma situation et du dénuement dans lequel je me trouvais, ces "faux amis" n'arrêtaient pas de dire qu'ils compatissaient mais dans le même temps ils profitaient très grassement de cette situation tout en passant vis-à-vis des autres pour des gens d'honneur, des gens bien ! (...) Quant à moi, j'étais leur "larbin", l'homme à tout faire... pendant des années... Ils avaient un tel ascendant sur moi que j'en arrivais même à les excuser quand on les critiquait", (Yvann, originaire de Russie, e. 36).

La sortie de la prostitution est le résultat d'un isolement moins grand mais elle est aussi productrice d'un nouvel isolement. Par honte, par peur d'une reconnexion avec le réseau, par volonté d'oublier le passé, etc., les personnes rencontrées tendent à se couper de leurs anciennes relations. Les associations et l'Eglise sont les deux seuls espaces rencontrés dans le discours comme étant des lieux de rupture avec l'isolement. Le discours sur le présent est aussi marqué par une unanimité sur l'impossible retour au pays d'origine que ce soit pour les personnes en situation régulière ou pour les autres, que ce soit pour les personnes ayant arrêté la prostitution ou celles la pratiquant encore.

1.4. Le rapport aux institutions

Le rapport aux institutions est globalement caractérisé par la méconnaissance en ce qui concerne l'organisation administrative, la peur en ce qui concerne la police et la sympathie en ce qui concerne le travail social. Soulignons cependant que le fait que les enquêteurs soient des travailleurs sociaux a pu constituer un biais :

"Le travail social je trouve bien. Grâce à vous on en est sorti. Aussi non, je ne sais pas. Peut-être un jour je ne peux pas te dire. Sortir tout de suite ou finir de pire en pire. Il y a toujours le pire. La police je regarde toujours avec un œil, mais c'est la police, je vois bien. L'état je connais pas vraiment comment ça se passe. Je n'arrive pas à le comprendre comme je comprends mon pays. Je ne suis pas au courant. Peut-être que je vais découvrir. Il y a beaucoup de choses que je connais pas", (Marina, originaire d'Albanie, e. 1).

Les associations apparaissent fréquemment comme les seules aides possibles pour mener à bien les démarches administratives et plus globalement l'accès aux droits :

"L'aide que j'espérais d'avoir, je l'ai eue, comme on en parlait avant (régularisation). Là maintenant on a toujours besoin de vous, du service. On ignore ce qui se passe en France. Par exemple, je travaille, on ignore pour les congés, la loi. On a toujours besoin de demander. Mais ce qu'on avait besoin, le grand, c'est fait (titre de séjour) Il fallait quelqu'un qui vous conduise là", (Marina, originaire d'Albanie, e. 1).

Ou encore :

"Avant de vous rencontrer, on m'a dit de faire une demande d'asile. J'ai rencontré une femme juriste qui m'a conseillée de faire cette demande ! J'ai fait ce qu'on m'a dit, sans trop savoir ce qu'il fallait que j'explique exactement ! J'ai expliqué ce qui arrive à mes parents et j'ai expliqué que je suis venue en France pour travailler et aider ma famille, mais on ne m'a pas cru ! Je n'ai pas du tout parlé de prostitution, je ne savais pas puisqu'on m'a dit de donner les raisons pour lesquelles je suis venue en France ! On m'a répondu que ce qui arrive à ma famille n'a aucune incidence sur moi ! Je n'ai rien compris ! Pour moi, si je me trouve dans cette situation, loin de ma famille, sans l'ombre d'un avenir c'est bien parce qu'il y a des raisons sinon, je serais restée au sein de ma

famille et je serai peut être avocate aujourd'hui, si tout était si normal chez moi ! J'ai l'impression que dans les institutions françaises, personne n'a envie de comprendre ce qu'il se passe réellement chez nous ni ailleurs, aujourd'hui je le vois bien !" (Zoïa, originaire de Russie, e. 64)

Ou enfin :

"Dans la rue je connaissais les associations, le bus des femmes, le mouvement du Nid, j'ai contacté. (...). Quelle aide souhaitez vous recevoir ? Toute seule j'arrive pas. J'ai un peu peur pour mon dossier. J'ai un peu de difficultés pour répondre. J'ai besoin, C'est difficile pour les papiers en France, les adm...nistra...tions ?" (Katarina, originaire d'Albanie, e. 28).

Dans quelques trajectoires, les associations sont présentées comme la seule manière de pouvoir sortir de la prostitution comme l'indique Marina dans cet extrait déjà cité :

"Le travail social, je trouve bien. Grâce à vous on en est sorti. Aussi non, je ne sais. Peut être un jour je peux pas te dire. Sortir tout de suite ou finir de pire en pire. Il y a toujours le pire. La police, je regarde toujours avec un œil mais c'est la police", (Marina, originaire d'Albanie, e. 1).

Toutefois cette confiance aux associations est fonction de plusieurs facteurs. L'exemple de Katia permet d'en dénombrer quelques-uns :

a. La mise en contact : c'est généralement par le biais d'une tierce personne (client, ami, autre personne prostituée, etc.) que se réalise le lien avec l'association. Ainsi, que le décrit Katia dans cet extrait également déjà cité :

"Par contre, j'ai eu la chance de ne pas être restée trop longtemps sur le trottoir ! Peut-être deux ou trois mois ! (...). J'ai fait le pas par un concours de circonstances, c'est un homme qui m'a aidé. Il m'a d'abord caché et au bout de quelques jours, il a pris des renseignements sur la marche à suivre. Ensuite il m'a emmenée dans votre association parce qu'il n'avait pas les moyens de poursuivre ! Mon histoire est trop compliquée pour lui, c'était dangereux et en plus, on n'arrivait pas à se comprendre. Je crois qu'il a pris contact avec vous et vous lui avez demandé que je vous appelle", (Katia, originaire de Moldavie, e. 2).

b. La question de la langue : La maîtrise de la langue russe par la professionnelle accueillante a également été déterminante. Elle est perçue comme un gage de compréhension non seulement formelle mais aussi sur le fond de ce qui est vécu :

"C'était important pour moi de pouvoir échanger dans une langue commune sur des problèmes qui vous sont culturellement aussi familiers qu'à moi-même. (...). S'il n'y avait pas eu au départ cette facilité de communication entre vous et moi et entre vous et les multiples services administratifs en France mais aussi en Moldavie, par expérience, je sais que je n'aurais jamais eu le courage de le faire, d'ailleurs je n'aurais pas su par quoi commencer", (Katia, originaire de Moldavie, e. 2).

c. La posture de l'accueillant : C'est le fait que l'accueillant n'ait pas accéléré le processus qui a permis à Katia de se sentir actrice de celui-ci. Les démarches volontaristes sont ici implicitement rejetées :

"Cela m'a fait du bien d'échanger aussi simplement. Vous m'avez proposé votre aide mais vous ne m'avez pas forcé la main, vous m'avez demandé de réfléchir et de revenir dès que je me sentirais prête. Ensuite vous m'avez rencontrée souvent, j'ai pu vider mon sac", (Katia, originaire de Moldavie, e. 2).

Le processus de mise en confiance suppose donc du temps dans la mesure où s'articule ici la peur des rétorsions du réseau et des représentations sociales du monde associatif forgé dans le pays d'origine. Le rapport aux associations est d'autant plus méfiant que la personne

est en situation irrégulière ou qu'elle est sous la dépendance de l'organisation des proxénètes. Pour gagner sa confiance, il faut que les travailleurs sociaux lui garantissent qu'ils ne collaborent pas avec les forces de l'ordre, qu'ils ne la dénonceront pas, etc.

"En Moldavie, il n'y a pas d'associations qui aident les gens en quoi que ce soit ! Il y a bien quelques organisations humanitaires américaines en Moldavie. Par exemple, elles amènent des vêtements usagés qui devraient être distribués mais en fait, ils sont vendus sur nos marchés ! Ou alors, il faut adhérer à leurs croyances et faire partie de leurs églises ! Chez nous tout est question d'argent, de corruption, de passe-droits ; c'est la loi du plus fort, du plus riche, du plus malin, etc. En plus en ce qui me concerne ce sont des compatriotes qui m'ont menti, alors il a été difficile de faire confiance à nouveau, en plus à des étrangers. J'avais très peur de la police, de l'uniforme, je confondais tout car comment savoir ? Je me souviens d'ailleurs que lorsque je suis arrivée dans votre association, j'ai beaucoup pleuré. Je me tenais sur mes gardes. J'avais peur que vous me déniez. J'ai peur que les personnes qui m'ont mise dans cette situation ne me retrouvent, j'avais peur de faire des mauvaises rencontres, peur pour mes enfants, pour ma famille au pays", (Katia, originaire de Moldavie, e. 2).

Même aujourd'hui (au moment de l'entretien) Katia garde un rapport méfiant au monde. Voici ce qu'elle nous dit de sa participation à cette recherche :

"Le monde est si étrange ! J'espère que je ne regretterai pas d'avoir répondu aussi ouvertement ! Ce travail restera-t-il aussi anonyme que vous le dites ? On verra bien ! Vous m'avez bien expliqué que c'est pour un travail de recherche ? Alors je pense aussi que c'est pour une bonne cause, c'est important qu'on sache que de telles situations ne sont pas si exceptionnelles !!!", (Katia, originaire de Moldavie, e. 2).

C'est le même rapport méfiant que décrit Alia originaire du Kosovo en parlant du Bus d'intermède. C'est également l'inscription dans le temps qui permet de dépasser la méfiance :

"Non tu sais nous on voyait au début le bus mais on les voyait comme des gens je sais pas ... qui faisaient peur ou je sais pas. Tu sais quand tu ne connais pas ... après plus, plus ils venaient nous approcher et tu sais tu as besoin de créer une certaine confiance avec les gens. Au début on a peur de ce que l'association pouvait faire", (Alia, originaire du Kosovo, e. 3).

Devant la complexité des situations administratives et des démarches à effectuer dans un environnement non maîtrisé d'une part et devant la peur de la police qui en découle d'autre part, les associations apparaissent souvent comme les seuls recours possibles. Cependant même le rapport à ces associations ne se déroule pas de manière spontanée et évidente. Le rapport méfiant au monde, dont hérite les personnes rencontrées, en raison de leur trajectoire ne peut se dépasser qu'en prenant en compte un certain nombre d'obstacles : Celui de la mise en contact ; celui de la langue ; celui de la confiance dépendant de la posture adoptée par l'accueillant.

Pour les personnes originaires des pays de l'Est, l'arrivée en Europe est le moment où elles réalisent l'inanité du projet d'émigration pour le travail, le moment du désenchantement, la prise de conscience que ce qu'elles vivent est "un cauchemar". La longueur des démarches administratives, l'irrégularité de leur séjour, les refus de régularisation qu'elles obtiennent, les plongent dans des situations provisoires, intermédiaires, un transitoire qui ne fait que durer et qui empêche tout point d'ancrage sur lequel s'appuyer.

Pour celles qui ont pu quitter la prostitution le sentiment de honte, le silence sur ce qu'elles ont vécu est courant, renforcé par la recherche ordinaire d'une rupture avec le monde de la prostitution. Ce qui n'est pas vrai semble-t-il pour les hommes, dont l'homosexualité les insère dans des liens de socialité relativement centrés sur une communauté d'identité.

Le rapport aux institutions est globalement caractérisé par la méconnaissance de

l'organisation administrative en France, la peur de la police et l'attitude positive vis-à-vis des travailleurs sociaux, qui est d'autant plus effectif qu'il s'appuie sur un côtoïement, une confrontation accrue. Toutefois le rapport méfiant au monde hérité de la trajectoire vécue suppose la prise en compte d'un certain nombre d'obstacles : le mode de mise en contact ; la question de la langue ; la posture de l'accueillant.

2. L'immigration en provenance de l'Afrique subsaharienne

2.1. Violences et chantages des réseaux

En ce qui concerne l'Afrique sub-Saharienne, nous n'avons rencontré de réseaux organisateurs de la traite des prostituées que pour les personnes originaires de l'Afrique anglophone. Les récits décrivent des violences sur les personnes et/ou des menaces sur les parents au pays d'origine :

"Elle m'a dit qu'il y a la mafia, qu'ils peuvent faire n'importe quoi si je refusais de payer l'argent. Donc ils m'ont amenée dans la maison dans laquelle j'étais restée avant, pour un entretien, où je travaillais en payant en me prostituant. Donc c'était difficile avec les problèmes avec la police, quand on me battait. Les gens qui venaient dans la rue qui me battaient, me frappaient, me faisaient mal sur mon corps. Donc il me disait de ne pas rester ici comme ça. Les jours où je ne pouvais faire assez d'argent pour elle, elle me battait, elle me blessait les yeux plus et plus... C'est vraiment terrible. J'ai dit à la femme "s'il vous plaît l'argent que je vous ai donné, acceptez le et laissez moi partir, je suis fatiguée de me prostituer ". Elle a refusé. Elle a dit non, non, non. Elle est retournée au Nigeria, elle a dealé avec mes parents et les a presque tués. Ma mère et mes deux frères... Ils ont détruit la maison où ma mère restait. (...) Maintenant les propriétaires et d'autres personnes qui vivent dans la maison surveillent ma mère", (Roberta, originaire du Nigeria, e. 10).

Pour Jennifer, son entrée dans la prostitution est émaillée des mêmes menaces :

"Il m'a parlé d'Europe et que je peux bien gagner ma vie (...) Je lui ai demandé de me laisser réfléchir. Il m'a laissée vivre chez lui (...) Je suis restée chez eux pendant 5 ans, je m'occupais de la maison. La femme ne prenait pas soin de moi, elle ne me donnait pas toujours à manger. J'ai trop souffert avec eux (...) Je ne savais pas où aller, je n'avais pas de famille, c'est pour ça que j'ai supporté de rester avec eux. Après cinq années, j'ai accepté la proposition de partir en Europe. (...) Nous avons commencé le voyage vers le Maroc (...) de l'Aidocity jusqu'à Lagos, puis le Togo, ensuite Cotonou. On est passé par beaucoup de villes, par le Burkina-Faso jusqu'au Mali puis l'Algérie et enfin le Maroc à Oujda. (...) quand on est arrivé au Maroc, on est resté trois mois, on cherchait à passer en Espagne (...) On a pris un bateau (...) On a pris un billet pour Paris. (...) Le monsieur nous a installés dans un hôtel gare du nord (...) Je pense qu'il a vendu les deux [autres] filles à quelqu'un, qui l'a payé très cher. Peut être qu'il voyait que j'étais encore jeune", (Jennifer, originaire du Nigeria, e. 43).

N'ayant pas d'argent, elle s'est fait mettre à la porte de l'hôtel pendant que ce "monsieur" était parti. Plus tard après avoir été aidée par des filles "de même origine" qui lui ont expliqué que :

"Les filles qui viennent ici, en France, c'est pour se prostituer et que je devais ne pas accepter ce voyage. Pour moi je venais pour travailler, garder des enfants, faire le ménage, n'importe quoi. Les filles m'ont expliqué que ces personnes disent tout le temps la même chose, mais qu'en France on ne peut faire que la prostitution", (Jennifer, originaire du Nigeria, e. 43).

Un jour au marché, en faisant ses courses elle croise de nouveau l'homme qui l'avait fait venir en France :

"Il m'a dit que je devais lui rembourser les frais de voyage (...) Ma copine était pour qu'on appelle la police mais le monsieur m'a demandé de bien réfléchir et de faire ce que je devais faire, que j'ai accepté un marché dès le début et que je dois le respecter. Moi je ne voulais pas de problème, alors c'est pour ça que je suis partie avec lui. (...) Après j'ai commencé la rue", (Jennifer, originaire du Nigeria, e. 43).

Après avoir été arrêtée de nombreuses fois, elle essaye d'arrêter la prostitution. L'homme la **menace régulièrement** pour qu'elle finisse de le rembourser de 50 000 euros (elle lui en avait déjà donné 30 000) :

"Le monsieur me poussait à continuer mais moi je ne supportais plus et je ne voulais pas être expulsée et s'il continue comme ça je vais tout dire à la police. Il m'a dit de ne rien dire sinon ma famille va souffrir (...) Il me menaçait de me tuer si je ne paye pas ce que je lui dois", (Jennifer, originaire du Nigeria, e. 43).

Le même chantage est vécu par Faith:

"Je viens du Sierra Léone, il y a beaucoup de guerre, c'est à cause de ça que mon père est décédé. (...) à la mort de mon père, j'ai arrêté l'école, pour aider ma mère à la maison. (...) Il y avait une femme, d'origine camerounaise, qui venait régulièrement au village où j'habitais, et elle parlait beaucoup aux filles (...) L'une d'entre elles m'a dit que la femme camerounaise pouvait m'aider, qu'elle envoyait des filles pour travailler en Europe. (...) Après le monsieur est venu. (...) J'ai demandé combien ça allait me coûter le voyage (...) il va attendre que je gagne de l'argent pour me demander son argent, j'ai dit ok. (...) Nous avons pris l'avion [...Arrivée à Paris] Je lui ai demandé si je pouvais appeler ma mère pour la rassurer, il n'a pas accepté. Il m'a dit que maintenant il faut commencer le travail. J'ai demandé quel travail ? Il a dit ce n'est pas grave. C'est lui qui a ramené les habits, le maquillage, tout. Moi je voyais que toutes les filles, dans la maison, font ça, je me suis dit, ce n'est pas moi toute seule, ce n'est pas grave, je vais le faire", (Faith, originaire de Sierra Leone, e. 45).

Elle a ainsi remboursé cet homme pendant 6 mois et puis elle a pu appeler sa mère. Elle a continué à se prostituer par la suite.

Les autres trajectoires mentionnent des faits récurrents de ce type :

"La première fois était très dure je ne savais pas comment faire, le monsieur m'a placé à côté d'une autre fille. C'était très dur je ne voulais pas ça mais je ne pouvais pas dire non je ne peux pas appeler la police je n'avais pas de papier donc je me suis prostituée, lui m'a proposé 50 000 euros c'est le prix que je devais le rembourser c'est l'argent qu'il a dépensé pour mon voyage", (Jennifer, originaire du Nigeria, e. 43).

Ou encore :

"Chaque fois que nous on a fini de travailler, on lui donne l'argent à son ami. Je lui dis... maintenant je lui ai téléphoné et je lui ai dit à ma belle mère "regardez c'est pas vrai ce que tu avais dit. C'est la prostitution et en plus regarde l'argent que tu m'as dit là pour payer" là ma belle mère elle est fâchée, elle est allée chez sa famille, la famille de la dame là, elle a dit, ma belle mère elle a dit, "si ma belle mère elle parle elle va la tuer". Et comme ma belle mère elle dit les personnes là elle t'a rien fait. C'est pour ça que là j'ai commencé à faire la prostitution", (Saba, originaire du Nigeria, e. 50).

Ou enfin :

"Une fois j'ai eu des problèmes avec la police et quelques personnes de la prostitution on a fait une faute et j'ai été arrêtée et mise en prison. Je ne connaissais pas la situation

du pays, quand je suis sortie de prison elle m'a dit que je devais la payer, j'ai dit à la femme s'il vous plaît l'argent je vous ai donné accepter la et laissez moi partir. Je suis fatiguée de me prostituer. Elle a refusé. Elle m'a dit non non, elle est retournée au Nigeria, elle a dealé avec mes parents et les a presque tué. Ma mère je n'ai plus de nouvelles de ma mère il ont détruit la maison ou ma mère restait (...) maintenant les propriétaires et d'autres personnes qui vivent dans la maison surveille ma mère, ma mère a pu s'échapper mais personne ne sait où, la femme si elle a tué mes deux frères ou si personne ne sait. Comme ça elle est revenue elle m'a traitée je ne peux pas j'ai payé 35 000", (Judith, originaire du Nigeria, e. 9).

Pour les personnes n'étant pas emprisonnées dans un réseau c'est la contrainte de la survie qui mène et maintient dans la prostitution :

"Je suis venue j'ai rencontré une amie que je connaissais depuis là bas... bon, elle m'a accueillie ; c'était pour en attendant. Je m'avais [dit] qu'elle n'allait pas tout me donner donc pour moi c'est reparti, j'ai fait la prostitution sans que quelqu'un m'ai poussée. Je n'ai jamais été obligée, je n'ai jamais travaillé pour quelqu'un c'était pour moi, si je voulais 50 ou 100 euros je savais que j'allais sortir que j'allais rencontrer des personnes qui allait me donner 20, 30, 50 euros", (Aminata, originaire de Mauritanie, e. 47).

Ou encore :

"Les raisons (début de prostitution) pour moi c'est très simple car quand on a personne sur qui compter, nulle part où dormir, sans papier, j'avais nulle part où aller. La famille chez qui je travaillais m'a mise dehors et je me suis retrouvée à la rue dans une situation pas possible, je dormais dehors de gauche à droite. La première fois s'était à Paris un client qui m'a proposé... j'ai fait ça pendant 4 ans j'habitais partout où je pouvais : client, connaissances squat à droite et à gauche je ne restais pas [dans] les hôtels, je n'ai jamais été arrêtée par la police, je me cachais, j'avais peur. La prostitution c'était pour manger, m'en sortir avoir de l'argent sur moi. Je ne pouvais pas faire autre chose. Le travail au noir j'ai pas trouvé c'est difficile il faut connaître des gens", (Sira, originaire du Mali, e. 42).

Deux systèmes de contraintes conduisant à reproduire l'activité prostitutionnelle ressortent nettement des témoignages. Le premier concerne essentiellement les originaires de l'Afrique anglophone qui ont majoritairement eu recours à un réseau. La nécessité de rembourser la dette au réseau et les menaces sur les parents se cumulent pour rendre difficile la rupture avec la prostitution. Le second concerne essentiellement les personnes originaires de l'Afrique francophone. Pour elles isolement, besoin de survie et situations irrégulières se cumulent pour orienter vers la prostitution.

2.2. La tendance à l'isolement

Comme pour la catégorie précédente la sortie de la prostitution a pour conséquence un bouleversement des groupes d'appartenance. La volonté de "changer de vie" conduit à rompre les anciennes relations amicales liées avec le monde de la prostitution. On pressent également le risque qu'il y aurait à conserver ces anciennes relations. Garder des amies/amis prostitués, même si on les apprécie c'est aussi prendre le risque de s'exposer à la marginalité et de renouer avec la prostitution. En sortir suppose donc de couper les liens :

"Sinon des amis, j'essaye de ne pas en avoir trop. Au départ j'en avais mais qui étaient dans la prostitution, ici en France et depuis que j'ai trouvé du travail, j'essaye de ranger ma vie. J'en veux plus. J'ai une amie et une seule amie", (Gilda, originaire du Cameroun, e. 11).

Ou encore :

"Je n'y vais plus donc je ne les vois plus. (...) Je ne veux pas y retourner. Non, non je

n'aime pas..., c'est à cause de la situation. J'ai des papiers maintenant et je peux travailler donc... c'est comme ça. (...) Peut être que si je les voyais dans la rue, dans le métro ou dans les magasins je dirais bonjour c'est tout. Voilà c'est ça", (Judith, originaire du Nigeria, e. 9).

La rupture avec les liens du passé prostitutionnel a peut-être une autre conséquence. Il s'agit non seulement de changer de vie, mais aussi de ne plus y penser, de gommer de sa mémoire la présence de cette partie de soi, et par conséquent de fuir toutes les personnes qui, dans l'espace social, rappellent à l'ancienne prostituée son passé de douleur.

Cela ne signifie pas que ces personnes soient entièrement isolées. La sortie de la prostitution se réalise aussi par l'investissement plus fort d'autres groupes d'appartenances familiaux, amicaux, religieux, associatif, etc., non liés à la prostitution :

- Amical :

"J'ai quelques amis anglophones avec qui la communication est plus facile, nous parlons la même langue et c'est beaucoup plus sympathique", (Tale, Sierra Leone, e. 8).

Ou encore :

"Je connais des amis de différents pays, du Cameroun, du Zaïre, du Congo, des français, de côte d'ivoire, des antillais, des cap verdiens... Nos relations sont surtout amicales", (Fabiola, originaire de Côte d'Ivoire, e. 37).

- Associatif :

"En ce moment je m'occupe comme je peux c'est difficile je participe à des ateliers, je vois des amis. Je n'ai pas de famille ici j'ai une amie qui m'a fait connaître d'autres personnes. Mes amis sont surtout étudiants et d'origines différentes ça va beaucoup mieux maintenant je ne me sens plus seule depuis que j'ai rencontré ma copine qui est du Mali", (Sira, originaire du Mali, e. 42).

Ou encore :

"Je m'occupe de mon fils je garde aussi parfois des enfants et je vais les chercher à l'école (...). Je vais aussi au cours de français, je viens au service, l'atelier peinture le samedi, je vois aussi Mme T., je vois aussi des compatriotes mais pas uniquement", (Nelly, originaire du Congo (RDC), e. 29).

- Familial :

"Un an plus tard j'ai rencontré mon mari le père de mes enfants (...) il est du Nigeria parce qu'il y a beaucoup de Nigériens à Argenteuil, je ne fréquentais que des Nigériens et Ghanéens", (Faith, originaire de Sierra Leone, e. 45).

Ou encore :

"J'ai rencontré quelqu'un on a vécu deux ans et demi ensemble, c'est quand je l'ai rencontré que j'ai fini avec la prostitution. C'est quand ça a été fini que j'ai fait appel à une structure pour ne plus avoir à plonger", (Faith, originaire de Sierra Leone, e. 45).

- Religieux :

"Je vois les choses positivement. J'ai toujours espéré dans ma vie et la religion m'aide beaucoup. Quand j'étais dans le milieu, je ne fréquentais plus l'église. J'aimerais avoir un grand atelier de couture, j'en ai fait un peu après le bac. Faire des affaires, avoir un taxi ou deux peut être... je me suis jamais négligée, j'ai toujours pris soin de ma personne, espéré. La religion m'aide beaucoup. J'ai été à Lourdes, en pèlerinage, et cela m'a fait du bien", (Fabiola, originaire de Côte d'Ivoire, e. 37).

Ou encore :

"Toutes les semaines je vais à l'église et j'aime ça je demande l'aide de Dieu, je demande à Dieu des papiers un gentil mari, la santé et comme ça "(Maguy, originaire du Nigéria, e. 68)

Ou enfin :

"J'ai fait une autre connaissance dans une église de la communauté africaine catholique de Paris. Cette dame africaine m'a proposé de passer chez elle de temps en temps, parfois, c'était une semaine", (Fabiola, originaire de Côte d'Ivoire, e. 37).

Dans le même processus que celui décrit précédemment, une prise de distance avec le réseau relationnel du passé apparaît pour les personnes étant sorties de la prostitution. Une tendance à l'isolement se fait donc jour que les personnes tentent de compenser par de nouveaux réseaux relationnels : amicaux, liés à l'église ou par la fréquentation d'activités associatives. La sortie de la prostitution ne signifie donc pas la fin de la fragilité et de la vulnérabilité.

2.3. Une seule précaution contre la prostitution : les papiers

L'ensemble des personnes rencontrées travaille, même celles qui sont en situation irrégulière. Leur discours est centré sur une priorité : régulariser leurs situations administratives. C'est cette régularisation qui est perçue comme condition pour sortir de la prostitution et/ou comme garantie de ne pas y retourner :

"Ce qui est vraiment important pour moi, vu que je suis en situation irrégulière, que je sois vraiment régularisée. Moi j'ai l'amour du travail. J'ai fait la prostitution parce que je n'avais pas le choix, il fallait que je survive. Si on me donne les moyens pour travailler normalement comme tout le monde, moi je pense que c'est une histoire qui m'aidera vraiment. Ce sera le passé, une croix définitive là-dessus. Je mettrai une croix définitive. Mais c'est vrai j'oublierai pas parce que j'ai vécu des choses vraiment très difficiles. Ce que j'aimerais c'est que je sois régularisée, que je mène une vie saine, que je puisse avoir un logement, que je puisse vivre normalement comme tout le monde. Je pense que cela m'aidera beaucoup. (...) Je vais tout faire pour ne pas retomber dans la prostitution. Faire mon possible", (Gilda, originaire du Cameroun, e. 11).

Ou encore Roberta qui se retrouve à Paris après avoir fui un réseau en Italie et qui explique de la manière suivante sa "rechute" dans la prostitution. La difficulté d'obtenir des papiers en règle conditionne l'accès à un emploi légal. Tant qu'elle n'a pas obtenu ces papiers, la situation administrative provisoire dure de même que la misère économique qui l'accompagne. Tant que dure cette dernière, l'ancienne prostituée peut se prostituer à nouveau :

"Je n'avais pas de documents et je ne pouvais pas avoir un travail normal (...). J'avais besoin d'argent. Je n'ai rien, rien du tout. Ma vie est tombée. Pendant un an dans cette France ici à Paris, je ne me suis pas prostituée. Il y a un peu plus d'un an j'ai du le refaire. Donc... Mais je ne pouvais pas ne pas manger plus longtemps, pas de maison, pas d'hébergement, personne pour m'aider. Donc c'est pourquoi je suis juste allée quelque part où je voyais quelqu'un qui me regardait et je lui ai dit que s'il me donnait un peu d'argent pour manger je pouvais le suivre", (Roberta, originaire du Nigeria, e. 10).

Ou enfin Faith :

"J'attends ma carte de séjour, j'ai envie de travailler de trouver un appartement parce que une chambre d'hôtel pour nous quatre c'est pas bien pour les enfants, c'est compliqué.

Oh la la ! Quand il y a des papiers il y a des possibilités”, (Faith, originaire de Sierra Leone, e. 45).

Dans le discours de nos interlocutrices la régularisation de la situation administrative est perçue comme déterminant essentiel du champ des possibles. Elle intervient comme explication d’une sortie impossible de la prostitution pour certaines, comme contrainte ayant conduit à y retourner pour d’autres et comme crainte d’y recourir à nouveau dans l’avenir pour d’autres encore. La régularisation de la situation administrative apparaît ainsi comme une priorité dans l’agenda des personnes.

2.4. Le rapport aux associations

Les associations ont fréquemment été les seules aides rencontrées. Il en découle une reconnaissance importante. Dans plusieurs trajectoires elles sont présentées avec les assistantes sociales comme un élément sans lequel la sortie de la prostitution aurait été impossible.

”C’est les services social qui m’a aidé et j’ai été accompagnée jusqu’à l’accouchement (...) franchement j’ai arrêté la prostitution l’alcool et le cannabis, j’ai arrêté tout parce que j’ai rencontré une assistante sociale qui m’a bien aidée, avant je ne savais pas où dormir et tous on m’a aidé avec ma fille”, (Habibatou, originaire du Mali, E 39).

Ou encore :

”J’étais vraiment pas bien et je voulais m’en sortir je supportais plus mes agressions et tout ce qui s’ensuit. Ce n’est pas la vie, dans la rue je me cachais je ne sortais que la nuit et j’avais toujours peur. Maintenant j’ai attendu 10 jours avant de téléphoner (association) maintenant c’est beaucoup mieux je suis aidée et je me sens moins seule alors je veux bien continuer à avoir de l’aide”, (Sira, originaire du Mali, E 42).

Ou enfin :

”Jusqu’à présent j’ai des relations qu’avec une seule association ça se passe très bien. Ils m’aident et ils sont à mon écoute. J’espère qu’ils vont m’accompagner jusqu’au bout. Avec ce que j’ai connu je me condamnais, j’ai condamné ma mère et voila, petit à petit je prends conscience que je dois aller de l’avant, j’espère y parvenir”, (Louise, originaire du Congo (RDC), e. 69).

Deux éléments de critiques sont néanmoins présents dans les discours. Le premier concerne les postures d’accueil appelées “bon feeling” dans la citation suivante :

”Quand y’a un bon feeling avec les personnes, la suite généralement est bien. Quand on est bien accueilli, c’est bon signe. Ce n’est pas toujours le cas. Les travailleurs sociaux sont là pour nous écouter, leur travail c’est nous. Les associations, pour moi doivent être comme une maison de repos. Quelqu’un qui souffre, il doit trouver dans ces associations qu’il y a des personnes qui cherchent à m’aider, qui bougent pour trouver des solutions à mes problèmes”, (Gabriel, originaire du Congo (RDC), e. 48).

La seconde critique est la crainte que le suivi associatif ne soit pas mené à son terme qui est, comme nous l’avons souligné, perçu par ces personnes comme étant la régularisation administrative :

”Pour moi je pense que c’est pas suffisant parfois je ne trouve personne pour m’accompagner à la préfecture, je pense que Dieu peut m’aider, moi je ne réussis pas tout seul mais je suis à l’aise avec les associations ils essayent de nous aider”, (Jennifer, originaire du Nigéria, e. 43).

Une nouvelle fois les associations apparaissent comme le seul recours possible tant pour les personnes ayant arrêté la prostitution que pour les autres. Les arguments invoquent plusieurs

éléments qui ont produit ou produisant un dynamisme susceptible d'amener un changement positif pour elles : aides matérielles pour la survie ; accompagnement administratif ; sortie de l'isolement et liens sociaux ; conscientisation ; etc. Ici aussi cependant l'évaluation est fonction de la posture des intervenants associatifs avec des constantes récurrentes : continuité de la prise en charge ; compréhension et non jugement ; etc.

La reproduction de l'activité prostitutionnelle découle pour les personnes originaires d'Afrique subsaharienne de deux processus de contraintes : le remboursement de la dette envers le réseau pour les personnes issues de l'Afrique anglophone et les nécessités de la survie quotidienne pour celles originaires de l'Afrique francophone.

Là encore la sortie de la prostitution est un vecteur d'un isolement qui fragilise. D'autant plus que le rejet du passé prostitutionnel se fait par une rupture radicale avec le réseau relationnel du passé. Ici plusieurs arguments sont avancés pour justifier de cette tendance à la rupture : la honte ; la volonté d'oublier et de tourner la page ; etc. Pour compenser cet isolement de nouveaux groupes d'appartenance sont investis : amicaux, associatifs, liés à la religion, etc.

La situation administrative est pour cette catégorie également une priorité de l'agenda personnel. Elle est présentée comme explication du maintien dans la prostitution ainsi que comme condition pour ne pas y retourner.

Enfin comme pour les origines précédentes les associations apparaissent souvent comme les seuls recours possible. Les apports associatifs décrits sont éloquentes : aide pour les besoins de survie ; sortie de l'isolement, aide pour les démarches administratives, conscientisation, etc.

3. L'immigration en provenance du Maghreb

3.1. Les hommes : Une phase émancipatrice ?

Pour une majorité de ces hommes l'aspect financier n'est pas invoqué comme causalité de l'entrée dans la prostitution. Certains invoquent la curiosité :

"(...) Je suis parti avec mon ami d'enfance qui vit ici à Montpellier, qui m'a dit "viens avec moi", bon, moi j'étais un peu tenté pour voir aussi, je lui ai dit "emmène moi, emmène moi" y avait pas que lui quoi, moi aussi, j'étais intéressé pour regarder, pour voir"... J'ai jamais eu cette mentalité de m'habiller en femme. Parce que y'en a qui ont ça dans le sang...! Ils ont ça dans le sang, il faut qu'ils s'habillent en femme quoi mais moi non, ça n'a jamais traversé mon esprit", (Aziz, originaire d'Algérie, e.51).

D'autres invoquent les effets du groupe d'amis homosexuels se livrant déjà à la prostitution :

"... je suis resté les trois premiers jours à observer et au quatrième, j'ai plongé dans le bain. De toute façon je ne savais même pas comment faire, ils m'ont appris à me maquiller, ils m'ont appris le métier", (Ahmed, originaire d'Algérie, e. 13).

Ou encore :

"J'ai pas commencé tout de suite, j'ai commencé à travailler chez une copine, je fais le ménage, elle me paye deux cents francs par jour et... Après j'ai une copine elle commence à rigoler sur moi. (...) Ça m'a un peu touché et après j'ai arrêté et c'est là après que j'ai rentré sur le... le boulevard", (Rabah, originaire d'Algérie, e. 15).

Pour une majorité des hommes que nous avons rencontrés, l'entrée dans la prostitution est décrite comme une période "d'euphorie". "Vivre librement sa sexualité", "ne plus se cacher", "joindre l'utile à l'agréable", etc, sont des expressions courantes dans les propos de nos interlocuteurs.

"C'était une façon de joindre l'utile à l'agréable, l'argent en plus du plaisir, la belle vie parce que j'ai rencontré des beaux mecs, des mecs riches, puissants qui m'ont proposé

de vivre avec, j'ai vécu pas mal de choses, (...). Peut-être que je voulais prouver quelque chose, peut-être prouver ma féminité, je ne sais pas, j'ai essayé, je me suis habillé en femme, j'ai donné du plaisir, j'ai reçu du plaisir, j'ai satisfait", (Kader, originaire d'Algérie, e. 12).

Ou encore Amine :

"C'était très épisodique, un client tous les mois. J'ai commencé à l'âge de 16 ans. (...) C'était pour joindre l'utile à l'agréable. Pour le plaisir et l'argent de poche (...) la décision a mûri pendant deux ans dans ma tête avant de franchir le pas. J'ai pris cette décision suite aux constats que j'ai pu faire en observant le groupe de travestis qui vivaient en France et qui descendaient à Alger, en vacances, avec beaucoup d'argent et avec un discours autour de la liberté qu'ils vivent en France. (...) Mais il n'y a pas eu de proxénète ou quelqu'un qui a profité de ma prostitution. C'est mes copines qui disaient qu'en France on peut vivre sa sexualité librement et en plus gagner de l'argent tout en s'éclatant (...) Une fois arrivé en France et pendant trois mois, j'ai hésité de franchir le pas et de m'installer définitivement dans la prostitution", (Amine, originaire d'Algérie, e. 14).

Mais l'euphorie ne dure qu'un temps. A la longue cependant tous ces hommes décrivent une désillusion et un sentiment d'enfermement. Dans plusieurs trajectoires la rupture se réalise au moment de l'installation durable en France. Tant que la prostitution se réalise au moment des vacances en France elle est connotée positivement de même que le lien social entre prostitués. Dès que le séjour est durable le regard sur les choses s'inverse et le sentiment de liberté et d'euphorie hédoniste qui avait caractérisé la prostitution des séjours de vacances se transforme en un "vécu infernal" :

"C'était infernal, je n'avais pas l'habitude de rester aussi longtemps, c'était infernal. Dans le milieu de la prostitution il y a des rivalités, des règlements de comptes, c'était un nouveau lexique, un nouveau vocabulaire par rapport à ce que je vivais d'habitude. Avant je venais deux semaines, je transportais leur argent et leur or, leurs trucs en Algérie et hop. J'étais la personne qui se permettait des allers-retours et c'était rare. Mais là il fallait que je m'installe, que je me débrouille, que je me démerde, que je me démène, que je fasse tout pour survivre dans cette jungle"(Kader, originaire d'Algérie, e. 12.)

Ou encore :

"J'étais garçon et après je commençais à maquiller et après je mets fond de teint en même temps que je regarde sur le glace tout de suite, tu vois un visage euh, il change (...) On peut pas dire arrêter tout de suite ... Des fois on peut dire l'argent facile mais quand même c'est pas facile parce que c'est un métier Ce n'est pas un métier de facile. C'est dur hein ! Y'a des gens des fois eux qu'ils sortent travailler sur le boulevard ça fait plaisir pour eux (...) Pour moi non parce que je sortir à cause de l'argent. Franchement ce n'est pas une vie, quelqu'un sur le boulevard il me dit qu'il est content, je crois pas. D'un côté ton corps il profite tout le monde, n'importe qui profite de ton corps pour 30 euros, 50 euros tu profites", (Rabah, originaire d'Algérie, e. 15).

D'autres tiennent des discours contradictoires dans lesquels la prostitution est à la fois présentée comme facile et difficile :

"Le rythme de vie lié à la prostitution est totalement décalé; en rythme horaire et en valeurs. Gagner de l'argent est facile alors que dans la vraie vie, gagner un SMIC c'est très difficile et en plus je ne sais pas vivre avec un SMIC. C'était facile de gagner de l'argent, je donne mon corps "Et c'est pas facile de donner son corps", (Amine, originaire d'Algérie, e. 14).

Pour une minorité en revanche c'est la motivation de survie couplée à une fréquentation d'amis homosexuels et/ou prostitués qui est invoquée :

"Je venais de démissionner de mon poste parce que j'avais perdu mon permis (...) Je me suis retrouvé sans rien quoi du jour au lendemain (...) je connaissais déjà des jeunes qui travaillaient dans la prostitution et euh du coup j'y suis allé un soir avec et puis euh c'est parti comme ça", (Smaïn, originaire de France, e. 16).

Ou encore Samy en situation irrégulière pour qui la fin d'une prise en charge sociale le conduit à la prostitution :

"Et après j'étais dans les hôtels du jour au lendemain... Bon là j'ai rencontré une personne... Voilà comme ça qui ... qui faisait de la prostitution à l'hôtel (...) l'association [X] ils m'ont dit on te donne 9 jours maximum après on peut plus te prendre en charge, il faut que tu trouves une solution et j'étais obligé... J'étais obligé, je n'avais pas le choix de faire quelque chose pour m'en sortir. Et la seule chose que j'ai fait c'est euh ... la seule chose que j'ai fait c'était d'aller vendre mon corps sur le trottoir. Pour que je peux bien vivre... J'avais pas... j'avais pas trop le choix. C'était la seule solution pour m'en sortir. Parce que sans papier en France, tu ne peux pas travailler d'une, tu ne peux pas trouver un logement... tu, tu, t'as le droit à rien... Quand t'as pas de papier"(...) "Elle m'a dit t'as pas le choix. Elle me dit soit tu te retrouves dans la rue ... et après moi je voyais la personne rentrer avec des sous et tout ça... elle faisait des sous donc euh... c'est ça qui m'a donné plus euh... le courage tu vois ? C'est pas le fait d'y aller se prostituer c'était le fait de m'en sortir moi", (Samy, originaire du Maroc, e. 61).

Ou encore Abdelfettah qui pratique d'abord la prostitution occasionnelle en fonction de ses besoins :

"J'ai été obligé d'accepter n'importe quel travail, dans le ménage, dans le restaurant, la peinture, la maçonnerie. J'ai fait plein de boulots, de temps en temps il m'arrivait de me prostituer pour gagner un peu plus d'argent", (Abdel Fettah, originaire d'Algérie, e. 76).

Ou enfin Hassan :

"Le travail c'est difficile, t'as rien du tout, et... et j'avais des copains homo... un copain homo à Marseille, il m'a expliqué un peu la situation, comment ça se passe. Il a montré un cinéma gay "voilà tu peux gagner de l'argent (...). C'était un sex shop... des fois je trouve des mecs qui me draguent, sur Bordeaux c'était pareil"(...) je vais là, je suis en galère, je sais pas où aller, je sais pas où dormir et ça commence comme ça", (Hassan, originaire d'Algérie, e. 41).

Pour les femmes c'est la survie qui est invoquée prioritairement. L'entrée dans la prostitution se réalise généralement seule et avec des explications entièrement centrées sur le besoin d'argent. Là encore prévalent les motifs économiques, l'entrée dans la prostitution se fait par nécessité, pour "survivre" (le mot est récurrent). Elle n'est pas présentée comme un libre choix, mais comme un choix contraint par la réalité vécue. Voici ce que dit Akliya qui a été pendant 25 ans dans la prostitution :

"Après mon divorce j'ai perdu mes enfants, j'étais à la rue, sans argent, ni hébergement, ni formation, ni famille et avec un physique avantageux. J'ai d'abord répondu à des gens à Barbès qui étaient prêts à payer un hébergement à l'hôtel contre un rapport sexuel. Grâce à mon physique j'ai fait la connaissance de clients très riches (...). Personne ne m'a obligé à me prostituer mais c'était la seule façon de gagner beaucoup d'argent et surtout de survivre", (Akliya, originaire d'Algérie, e. 59).

Ou encore :

"Moi personnellement c'était la survie, c'est l'argent, c'était l'argent parce que quand même ça s'est très mal passé pour moi avec mes parents. J'avais essayé d'être honnête. J'ai travaillé au noir dans des marchés, la foire du Trône mais mon salaire je le touchais pas. Donc j'étais obligée de partir de chez mes parents pour aller dans des foyers, de

droite à gauche. C'est clair que là, il y a des moments où j'ai atterri dans la rue. Même si je n'ai pas atterri sur le trottoir. Je faisais du stop et il y avait des personnes qui me proposaient des choses. Je suis arrivée à un moment où je me disais que j'étais capable de le faire, de vendre mon corps pour de l'argent, pour survivre. Il y avait toujours une part en moi, t'as vécu 4 ans au bled, t'as vécu les pires choses, t'as traversé les montagnes et les océans et c'est pas pour arriver à ça. C'est cette chose en moi qui m'a sauvé de tomber vraiment dans la prostitution. J'ai eu énormément de propositions malsaines. On peut se dire que l'argent ne fait pas le bonheur certes mais sans argent tu peux pas manger, tu peux pas avoir un toit sur ta tête, tu peux pas avoir tout ça. Je pouvais pas faire la manche non plus, je pouvais pas tendre la main", (Soraya, originaire de Tunisie, e. 58).

Ou encore Myriam qui rencontre la prostitution dans les "hôtels sociaux":

"C'est la solution pour moi pour avoir de l'argent. Vous ne pouvez pas savoir le nombre de propositions qu'une femme peut avoir, dans les hôtels sociaux", (Myriam, originaire d'Algérie, e. 44).

Le seul point commun avec les hommes maghrébins est le rapport à l'argent. Ainsi Aklia qui décrit sa fréquentation de milieux très aisés :

"Une fois un client m'a donné 4 millions (40 000 F) mais j'ai tout dépensé. Je dépensais tout l'argent que je gagnais ainsi", (Aklia, originaire d'Algérie, e. 18).

Après la survie, la seconde raison est l'amour. C'est le cas de Nouria qui décrit ainsi sa rencontre avec celui qui deviendra son proxénète :

"Et je rencontre un mec. Il me dit tous les mots que j'avais envie d'entendre, bien sûr, tiens voilà un homme qui me prend en considération, grave ! J'ai été au milieu de deux frères et un père imposant et tout, mais ils ne sont pas tous comme ça, pour moi les images des hommes ils étaient tous comme ça. Et c'était magique. Et je tombe dans un putain de traquenard de fou ! Voilà je suis tombée vraiment, voilà j'ai connu l'alcool, avant de goûter l'alcool, le shit voilà tout ça. Et euh...à donner mon corps, je connais les formules tu vois mais euh...tout doucement. Je m'en suis pas aperçue tu vois, c'était tellement, c'était pas de la naïveté je veux pas dire que j'étais naïve mais euh je sais pas. C'était mon premier gars. Alors la sexualité, j'en savais ce que j'avais appris à l'école tu vois ? Mais euh...j'ai pas eu de premier flirt comme les copines à l'école mais euh tu vois... c'est là que j'ai été direct tu vois ?", (Nouria, originaire du Maroc, e. 40)

Les hommes de notre échantillon utilisent les mêmes arguments pour expliquer leur situation en France que ceux mis en avant pour expliquer leur motivation à quitter leur pays. Ils articulent alors des dimensions hédonistes (vivre sa sexualité et prendre du plaisir) à des dimensions de survie. Toutefois comme pour les originaires d'Amérique Latine le temps conduit à percevoir de plus en plus la prostitution comme une contrainte et un enfermement. Pour les femmes en revanche nous retrouvons des processus plus "classiques": les préoccupations de survie et l'instrumentalisation d'un sentiment amoureux par un proxénète.

3.2. Les contraintes du groupe d'appartenance

Le groupe d'appartenance a des fonctions positives d'entraide et de solidarités. Il occupe une fonction de ressources. Il accueille les nouveaux arrivants. Il les prend en charge les premiers jours. Il les informe sur l'organisation du milieu prostitutionnel (règles implicites, découpage spatial, etc.) :

"Je suis resté trois jours à observer et au quatrième j'ai plongé dans le bain. De toute façon je ne savais pas comment faire. Ils m'ont appris à me maquiller. Ils m'ont appris

le métier. (...) Je n'avais pas le droit de tapiner à Dauphine ou au Bois de Boulogne, il y avait des lois. C'était les lois des travestis, chacun à sa place et tu ne peux pas travailler dans telle place sans autorisation. C'est eux qui fixent ces lois : les sud-américains ont le bois, les algériens, et spécifiquement les algérois, ont le cimetière des Batignolles et sur la porte d'Auteuil jusqu'au rond point. Moi je n'étais autorisé qu'être sur la porte de Clichy", (Ahmed, originaire d'Algérie, e. 13).

Des scénarios récurrents apparaissent dans la majorité des témoignages : arrivée directe Place de Clichy ; hébergement à l'hôtel par des "copines"; travail au noir pour faire le "ménage des copines" :

"Voilà après j'arrivais le 1^{er} janvier 96. J'arrivais à sept heures du matin alors je sortais du métro de la porte de Clichy (...). J'ai pas commencé tout de suite, j'ai commencé à travailler chez une copine, je fais le ménage, elle me paye deux cents francs par jour. Après j'ai une copine, elle a commencé à rigoler sur moi parce que je travaille chez elle... elle rigole car elle pensait moi comme une boniche. Ça m'a touché et c'est là après que j'ai entré sur le boulevard", (Rabah, originaire d'Algérie, e. 15).

Outre les ressources qu'il offre, le groupe d'appartenance a également des dimensions de contraintes fortes exercées. La plupart des personnes mentionnent qu'elles prennent la forme d'un contrôle pour le maintien des relations d'appartenance. En particulier, le groupe d'appartenance maintient la personne à l'intérieur d'un réseau relationnel, à la manière d'un filet de pêche, et l'empêche d'en sortir. Celui qui fait un écart par rapport à la norme du groupe d'appartenance, se retrouve vite sous le feu des risées ou des critiques, qui souvent cachent un rappel à l'ordre implicite :

"Une journée, c'est rester sur le boulevard jusque 5 h du matin. Après je rentre à l'hôtel, je me démaquille, je me douche et je remange. Après je m'endors jusqu'à midi. Après je fais ma toilette, je fais le ménage dans ma chambre et après, c'est café, café, café, café, règlement de compte, café, règlement de compte sur café. (...) C'est un café à proximité immédiate de l'hôtel, c'est des lieux comme en Algérie. Tous les travestis fréquentent le même café, on n'a pas le droit de ne pas le fréquenter, on n'a pas le droit d'être déconnecté, on n'a pas le droit de se la jouer. C'est un milieu très dangereux, très difficile, très dangereux. Il faut vraiment plonger avec eux, être avec eux. Il faut vraiment s'abaisser à leur niveau. Il faut vraiment faire comme eux, faire partie de leur camp. (...) Je pouvais aller dans des brasseries chicos, j'avais les moyens de me payer des consommations dans ces cafés, mais non il fallait que je reste là bas, que je rencontre les gens que je dois rencontrer, de discuter avec les gens avec lesquels je dois discuter. J'étais obligé. (...) Si par exemple, j'avais envie de visiter Paris je peux pas le faire. C'est automatiquement des remarques "tu te prends pour qui ?", "tu te la joues", "t'es qu'une tapette comme nous". Pour m'épargner tout cela je préfère rester avec eux, je suis obligé de rester avec eux", (Kader, originaire d'Algérie, e. 12).

Ou encore :

"C'était toujours la même chose, je me réveille à trois heures de l'après midi, je faisais ma toilette et puis direction café où tous les travestis se retrouvent pour le journal. Le journal c'est le bilan de la soirée et les critiques mutuelles entre travestis. De toute façon c'était infernal, les travestis ne font que se critiquer mutuellement. J'étais obligé d'y aller sinon je me retrouvais l'objet de toutes les critiques", (Ahmed, originaire d'Algérie, e. 13).

Ou enfin :

"Depuis 1992 je vis une routine quotidienne. De 6 heures du matin à 5 heures de l'après-midi je dors, après ma toilette. Puis je me dirige vers le café, on se rencontre tous dans cet endroit, il y a des échanges bien nourris. "N'DIROU POLITIQUE" [littéralement "faire de la politique" mais ici "avoir des discussions spontanées"]. A 19 heures, je fais

mes courses, je regagne ma chambre d'hôtel, je fais le ménage, je regarde la télévision. A 21 heures je commence à me préparer en me maquillant. De 22 h à 6 heures du matin je suis sur les lieux de prostitution. (...) La situation s'est dégradée. Je préfère ce qui se passait dans le passé. Dans les années 90 nous travaillions à notre aise. La soirée se découpait entre une première partie où on se prostitue et une deuxième où on s'amusait en terminant la soirée dans des boîtes de nuit", (Amine, originaire d'Algérie, e. 14).

Ces fortes contraintes expliquent les difficultés à sortir de la prostitution. En prenant cette décision la personne est contrainte de rompre tous les liens avec son groupe d'appartenance. Les pressions du groupe poursuivent parfois la personne dans sa nouvelle vie :

"Déjà la rencontre des bus associatifs de prévention m'a permis à envisager de changer de vie. Mais c'est la mort de ma mère qui a déterminé l'arrêt de la prostitution. Maintenant je les méprise, ils sont des sous-hommes, ils ne pensent qu'à la prostitution. Maintenant je fréquente des gens normaux, même si je vis une relation amoureuse avec un mec mais dans la vie de tous les jours nous nous comportons normalement. Je ne fais plus état de ma sexualité. Il y a quelques travestis qui sont venus dire au gérant de l'hôtel où je suis hébergé que j'étais un trafiquant de drogue et qu'il doit m'expulser mais heureusement il me connaît. Tu vois comment ils réagissent, ils cherchent à me casser mais de toute façon je n'ai rien à faire d'eux", (Ahmed, originaire d'Algérie, e. 13).

Ou encore Amine encore en situation de prostitution :

"Si je me décide de sortir de la prostitution je dois absolument me retirer de tout ce milieu et surtout me marier avec une femme", (Amine, originaire d'Algérie, e. 14).

Cette idée d'un mariage hétérosexuel est largement majoritaire et perçue comme condition du retour à une normalité et comme garantie d'une sortie définitive de la prostitution. Même si Samy peut avoir des relations avec des hommes en dehors de la prostitution, il envisage son avenir auprès d'une femme :

"Je compte avoir une vie avec une femme... avoir mes enfants euh voilà je profiterai de mes enfants parce que j'ai pas beaucoup profité de mes parents. Donc c'est, c'est ce truc là qui me donne plus envie d'avoir des enfants", (Samy, originaire du Maroc, e. 61).

L'idée de ce mariage n'est rejetée nettement que dans deux des situations rencontrées. Voici comment en parle Aziz qui est un enfant de couple mixte :

"C'est que, à Noël j'achète le sapin comme tout le monde et tout... des fois les vendredis je fais le poisson...je fais vraiment équilibré les deux, les deux éducations que j'ai eues quoi. Je peux pas faire plaisir à mon père et ne pas faire plaisir à ma mère. Des trucs bon ben, je fête l'Aïd, quand c'est Noël je fête Noël, quand c'est Pâques, je fête Pâques, voilà... Je compte pas me marier (...) je sais que je peux adopter, y en a plein qui sont à la DDASS, très malheureux et ...oui pourquoi pas adopter. Mais marier non. Je compte pas vivre ma vie avec une femme, ça c'est hors de question", (Aziz, originaire d'Algérie, e. 51).

Ou encore Ahmed :

"Je suis un homo, j'ai fait une croix sur le mariage et les enfants, je peux vivre comme les homos en couple", (Ahmed, originaire d'Algérie, e. 13).

La rupture n'est donc perçue comme ne pouvant qu'être absolue et radicale. La crainte de "rechuter" si la rupture n'est pas totale est sous-jacente à la plupart des témoignages. Sortir de la prostitution est perçu comme un retour à la normalité d'où la présence dans de

nombreux témoignages d'un projet de mariage malgré une identité homosexuelle affichée. Le cas de Amine mène à des contradictions sur l'identité sexuelle :

"Moi j'étais homo et puis j'ai pris les hormones et dans ma tête je suis devenue une femme. Et depuis 2 ans j'ai arrêté les hormones et à l'approche de mes 40 ans je suis en train de réfléchir à la nécessité de redevenir un homme. Je projette de faire une opération pour enlever la poitrine que j'ai et redevenir un homme dans ma tête. Et à l'âge de 40 ans me marier avec une femme et mon identité c'est gay dans ma tête. Parce que vivre avec une femme une relation hétérosexuelle exclusivement c'est impossible", (Amine, originaire d'Algérie, e. 14).

Cette condition d'un mariage hétérosexuel pour sortir de la prostitution est présente dans la plupart des témoignages :

"J'ai travaillé, j'ai travaillé, j'ai envoyé au bled, j'ai aidé ma famille, j'ai mis de l'argent de côté. Voilà... je suis entrain de finir tout doucement, tu vois, d'arrêter définitivement et de faire une situation je sais pas faire une situation de... comment dire ? Je cherche à fonder une famille, voilà", (Hassan, originaire d'Algérie, e. 41).

Ce désir de normalité est plus simple et moins contradictoire pour les femmes de notre échantillon. Elle conduit en premier lieu à une volonté de conformité qui est perçue comme condition pour être acceptée :

"Dans la vie de tous les jours je travaille pour être aimée, J'essaie d'être comme les gens veulent... pour qu'ils m'aiment", (Soraya, originaire de Tunisie, e. 58).

Il mène ensuite comme pour les hommes à l'affirmation religieuse :

"J'ai été amoureuse d'un homme, un pied noir qui était très beau (...) c'est lui qui m'a contaminée, il m'a filé le sida, depuis ce jour j'ai toujours utilisé les préservatifs, je suis musulmane, croyante et je ne peux pas donner la mort. C'est puni par Dieu", (Aklia, originaire d'Algérie, e. 59).

Elle conduit enfin à donner des critères de souhaitable en termes de bilan du passé mais aussi de relation amoureuse et de vie de couple :

"Il fallait que je prouve à mon père que c'est pas pour rien que je suis partie de la maison (...). C'était comme ça, cette éducation que j'ai rejetée, que je n'ai pas comprise... je ne comprenais pas pourquoi mon père quand j'arrivais de l'école et que je faisais ce qu'on m'avait appris, je recevais une tannée et limite ma boule je l'avais en plein dans ma gueule... Après, je tombe raide dingue d'un mec mais je tombe de haut grave, un homme marié, des gamins mais bon je ne le savais pas. (...) On a quand même vécu ensemble en plus, tu vois. Et euh... sa femme était au bled, ensuite elle est rentrée du bled, il l'a fait rentrer. Il avait double vie quoi. Et moi, je ne pouvais pas. Pour moi, une femme doit être qu'avec un mec. Mon ex mec m'a partagé avec d'autres hommes, je me voyais pas moi partager mon homme avec une autre femme ! C'était euh...c'est hors de question", (Nouria, originaire du Maroc, e. 40).

A l'origine du projet migratoire et de l'accueil en France, le groupe d'appartenance des travestis exerçant la prostitution est omniprésent dans le discours des hommes de notre échantillon. Il y est présent sous une forme positive par ses dimensions d'entraides mais aussi sous une forme négative par ses dimensions de contraintes et d'enfermement. Il en découle fréquemment que la sortie de la prostitution est accompagnée d'un discours sur la nécessité d'une rupture complète avec le groupe. Par ailleurs la sortie de la prostitution est souvent accompagnée d'un désir de retour à la "normalité" sous la forme du mariage hétérosexuel. Pour les femmes nous retrouvons ce même désir de correspondre à la normalité sociale.

3.3. Se travestir pour changer d'identité

Pour la plupart des hommes rencontrés le choix de se travestir ne se réalise qu'en France. Il correspond autant à une adaptation au marché, qu'à une insertion dans un groupe d'appartenance, qu'enfin une volonté de ne pas être reconnu.

Ainsi plusieurs de nos interlocuteurs commencent à se prostituer en homme avant de prendre l'apparence des travestis :

"J'étais garçon et après je commençais à maquiller et après je mets fond de teint en même temps je regarde sur glace tout de suite, tu vois un visage euh, il change eux comme... Voilà tout de suite un autre visage", (Rabah, originaire d'Algérie, e. 15).

Ou encore :

"Le premier soir j'en revenais pas quoi, pour le premier soir c'est ce qu'on gagnait en 15 jours quoi chez les garçons. Chez les garçons ça faisait un client tous les soirs ou tous les deux soirs où tous les trois soirs, c'est déjà bien quoi. Puis tu faisais que dalle quoi. Puis là euh ... tu faisais 7, 8 clients dans la soirée quoi ... Donc ça valait le coup. Donc du coup j'ai continué", (Smaïn, originaire de France, e. 16).

Pour d'autres nous sommes en présence d'une navigation identitaire entre plusieurs identités sexuelles. C'est cette même navigation qui peut être prise comme hypothèse quant au projet de mariage que nous avons déjà souligné. Rabah se définit comme homosexuel mais parle de son mariage et de ses enfants de la manière suivante :

"Non après j'ai rencontré, j'ai une copine femme, c'est une copine à moi et après je sais pas comment je me trouvais avec elle au lit. Pourtant j'ai jamais sorti avec une femme de ma vie, jamais, jamais, jamais. (...). C'était une copine, une copine normale et après je sais pas comment ça m'est arrivé mais de toute façon ça vient. Et à l'âge de 24 ans, après je me suis marié avec elle. Je sais pas moi-même, j'arrive pas à comprendre mais ça m'est arrivé, on s'est marié. Après 2000 j'ai un premier enfant avec elle. Après 2001, deuxième enfant, j'ai une fille, Anaïs. Et 2004, troisième", (Rabah, originaire d'Algérie, e. 15).

Ou encore :

"C'est dedans on est des homosexuels. Je vais dire du jour au lendemain je vais me marier, je vais faire des enfants avec une femme et tout ça et après je vais pas retourner vivre avec un homme. Je vais aller faire mon plaisir avec un homme et laisser mon bébé derrière. Tu peux te marier. Il y a des homos qui se marient et tout ça mais ils sont des homos et ils restent des homos. (...). J'aimerais un jour que ça s'arrête quoi, que je pense plus à tout ça, aux garçons, (...), je veux me marier, il y a ma famille ils me demandent "si tu veux on peut te faire un mariage"', (Samir, originaire d'Algérie, e. 17).

En fait ces hommes ont intériorisé les valeurs et normes de leur socialisation initiale. Ils sont persuadés être "anormaux" en se définissant comme homosexuels. Voici comme Rabah décrit cette double dimension consistant à se découvrir et se définir comme homosexuel d'une part et à s'estimer anormal d'autre part :

"Parce que c'est vrai, je peux dire à l'âge de 11, 12, 13 ans, c'est là que je commençais, je sortais dans le milieu de la nuit et tout. Après le soir je reste sur le balcon seul, je pleure, je pleure, je pleure. (...). Je pleure de ma vie, de pourquoi je suis comme ça. Voilà j'étais à moitié femme, moitié mec. Je me trouve dedans j'ai un cœur je pense comme une femme. J'aimerais me marier avec un mec. Et d'un autre côté je me réveille je suis un garçon. Comme je dis je suis moitié-moitié comme une crème. Comme je dis avant je suis une crème par rapport au café et je souffre. Des fois le soir je restais sur le balcon, je restais seul je pleure. Et c'est là où je parlais au bon Dieu et je dis que je préférais mourir que je reste dans ma vie", (Rabah, originaire d'Algérie, e. 15).

C'est ainsi la volonté de mettre fin à cette négation insupportable qui peut expliquer la récurrence du projet de mariage hétérosexuel. Il y a ici en quelque sorte une inversion chronologique d'un des processus mis en évidence pour les homosexuels français d'origine. Ce processus est à base de négation et de refoulement de l'orientation homosexuelle conduisant à fonder un couple hétérosexuel et à avoir des enfants puis à une prise de conscience ultérieure conduisant à accepter son homosexualité. Ici les choses s'inversent : auto définition comme homosexuel puis ensuite découverte de l'hétérosexualité pour certain et/ou volonté de "devenir normal" par un projet de mariage et de parentalité.

Cette intériorisation des normes couplées avec la crainte du rejet par la famille conduit certains à se travestir pour ne pas être reconnus. Plus largement il conduit à des pratiques visant à l'invisibilité et au secret :

"Parce que c'est des gens plus ou moins connus quoi, donc non. Et euh, je n'ai pas envie de me faire cataloguer, de toute façon ils ne connaissent pas ma voiture donc euh...", (Smaïn, originaire de France, e. 16).

Ou encore :

"De toute façon mes relations avec mes parents et ma famille se sont basées que sur des mensonges et si je n'entretiens pas ces mensonges il viendra le jour où ils se rendront compte de la réalité, dans ce cas je n'existerai plus pour ma famille. (...) je ferai tout ce qui est possible pour que ce jour là que le bon Dieu les rend aveugles ce jour là... Moi si j'aurais un enfant, je laisse le bon Dieu décider », s'il est comme moi ok et s'il est un homme c'est encore mieux... J'assume et j'en suis fier (...) C'est ça je ne peux pas m'assumer devant ma famille, elle ne peut pas m'accepter comme homosexuel", (Amine, originaire d'Algérie, e. 14).

Il conduit également à une volonté de garder un lien avec le groupe d'appartenance familial dont on a intériorisé les normes d'une part et avec lequel on se sent en "anormalité". Ce lien peut être la religion :

"Une fois que je rentre dans ma chambre d'hôtel, j'ai envie d'enlever tous mes habits, je retrouve le corps, mon corps d'homme ... je vis enfin (...) tu vois je me dis : enfin je peux faire de l'argent pour payer ma chambre d'hôtel jusque le Dieu, le Seigneur voudra donner mes papiers", (Samy, originaire du Maroc, e. 61).

Ou encore pour Rabah :

"D'un côté avec les gens, j'ai jamais caché, avec ma famille j'étais hypocrite, j'ai jamais raconté à personne"(...) Des fois voilà je peux dire je suis fier de moi de ce côté et c'est vrai j'ai jamais été honte de moi. C'est mon destin comme ça, c'est mon destin comme ça. C'est pas mon choix... Je peux dire je fais pas la prière, c'est vrai, mais je fais le r ... le carême je crois le Dieu, de toute façon depuis que j'étais petit je parlais déjà avec le Dieu sans jamais vu mais toujours je parle. Quand je suis dans la merde, je parle être dépanné", (Rabah, originaire d'Algérie, e. 15).

Le rapport à la norme est donc contradictoire. D'une part celle-ci est perçue comme intolérante et porteuse de rejet et d'autre part elle reste une référence dont l'on cherche à se rapprocher de manière différente selon les trajectoires. Voici comment Kader exprime ces contradictions :

"C'était le cauchemar, j'étais prof de langue française, homosexuel, fils d'un ancien combattant (considéré comme un harki), j'étais menacé pas mal de fois. (...) J'ai 48 balais, je continue à avoir des relations contre nature, même si être homosexuel c'est naturel. Je les ai déshonorés en Algérie déjà ... mes enfants prouvaient, pour moi que j'étais un bon papa et là ça fait dix ans que je suis en France et ils sont toujours sages, deux de mes enfants passent des formations (...). Dans ce monde qui en principe ne

m'était pas destiné parce que j'ai fait des études supérieures, j'avais un bon poste. Même si je suis homosexuel, je n'étais pas destiné à vivre cette vie là, pas du tout", (Kader, originaire d'Algérie, e. 12).

Le choix de se prostituer avec une image féminine renvoie dans les témoignages à deux processus : une adaptation au marché et une navigation identitaire. La navigation identitaire est elle même expliquée par une contradiction entre l'identité sexuelle et l'idéal du moi dépendant de la normalité sociale telle que intégrée dans la socialisation primaire au pays d'origine. Il en découle fréquemment une volonté pour l'avenir de retrouver une normalité sociale sous la forme d'un mariage hétérosexuel et du statut de père. Ce projet est néanmoins marqué par la contradiction.

3.4. Le rapport à l'argent, à l'avenir et aux institutions

Le rapport aux revenus de la prostitution est décrit dans la plupart des témoignages sous l'angle de la dualité. D'une part il permet de subvenir aux besoins de la famille constituant ainsi un frein à la sortie de la prostitution. Mais d'autre part il est également présenté comme "sale" et ne pouvant pas être épargné. Voici ce que dit Rabah, qui prend en charge ses enfants et sa mère, et décrit ainsi son rapport à l'argent issu de la prostitution :

"Mais c'est pas un milieu de, je préférerais des fois, moi je travaille sur le boulevard peut-être je gagne autant par mois mais quand même, j'ai pas d'argent, c'est pas de l'argent qui reste. L'argent que je ramène par là, je donne de là-bas. Voilà c'est pas de l'argent qui reste, c'est de l'argent qui part. L'argent du boulevard, impossible il reste. Je sais pas si nous on a pris l'habitude de l'argent facile (...). Les autres [ceux n'étant pas prostitués] ils payent des loyers, ils partent en vacances, ils achètent l'appartement, ils achètent des voitures avec des 1.000 euros de salaire. Et nous quand on gagne plus que 1.000 on trouve toujours dans le... Nous on gagne, on gagne on peut pas diriger", (Rabah, originaire d'Algérie, e. 15).

Les discours sur le futur montrent de nombreuses récurrences. Pour les hommes nous l'avons vu il est marqué majoritairement par un projet de mariage hétérosexuel vécu comme signe de retour à la normalité :

"C'est que depuis 2002 que j'ai commencé à envisager autre chose, à connaître des personnes en dehors du groupe des travestis. Je ne sais pas si je peux sortir de ce rythme de vie ou pas, de construire autre chose. (...) C'est la même volonté qui m'a fait plonger dans la prostitution qui peut me permettre de sortir de ce milieu. Avec l'âge que j'ai, il me reste encore 2, 3 ans. A l'âge de 40 ans, je ne dois plus continuer cette vie (...) La prostitution doit me permettre de bien vivre mais je suis conscient que je dois, un jour arrêter la prostitution. (...) Moi je ne souhaite pas vieillir dans la prostitution, il y a des limites à ne pas dépasser. (...) Si je me décide de sortir de la prostitution, je dois absolument me retirer de tout ce milieu et surtout me marier avec une femme", (Amine, originaire d'Algérie, e. 14).

Pour d'autres c'est le travail qui est au centre mais toujours avec cette question permanente de la "normalité" :

"L'avenir je sais pas. C'est pour ça que je te dis, je me trouve je sers de rien. Je sais ni lire, ni écrire, encore je suis homo, j'suis pas norm... comment on peut dire ? J'suis quelqu'un, j'suis pas comme les autres. Je me trouve... "(...) J'ai un métier, je travaille normal, bien propre, je reste travailler normal. Mais c'est vrai que maintenant j'ai aucun métier et tout, je me dis pour trouver un travail c'est dur. C'est que je cherche, c'est dur, c'est dur", (Rabah, originaire d'Algérie, e. 15).

Ou encore :

"Mon but, c'est de vivre une vie normale comme tout le monde... (...) J'espère pouvoir trouver un studio ailleurs pour que je puisse complètement tourner la page", (Ahmed, originaire d'Algérie, e. 13).

Les femmes de notre échantillon ne parlent pas de l'avenir en termes de projet mais en termes de besoin. Ainsi Nouria parle-t-elle du besoin de se retrouver :

"...J'aimerais être dans une phase de vie où me retrouver vraiment avec moi-même, c'est-à-dire moi-même, sans devoir rien à personne et penser vraiment à moi parce que là, je peux pas penser vraiment à moi... Je veux envisager mon avenir dans un cocon à moi, un boulot que j'aime, m'épanouir quotidiennement...", (Nouria, originaire du Maroc, e. 40).

Aklia met elle en avant le besoin de s'occuper d'elle :

"Je suis optimiste et j'ai envie de m'occuper de moi, j'ai peur de mourir, le sida... la tuberculose, j'étais comme une poupée avant, j'ai été abimée par 20 ans de galère, le viol par 4 arabes, le bel homme qui m'a donné la mort... j'ai envie de retourner en Algérie", (Aklia, originaire d'Algérie, e. 59).

Le rapport aux associations est inscrit dans le temps. La plupart des personnes décrivent un rapport en trois temps : le temps de la méfiance, le temps du rapport instrumental et le temps de l'accompagnement sincère :

"D'abord il y a la méfiance et ensuite on vient dans un but financier. On nous aide financièrement, on nous héberge. On y va pour avoir une aide pour les papiers ou des trucs, comme les chèques ou qui permettent d'avoir la couverture médicale. Ensuite seulement certaines associations m'ont aidé à comprendre ma situation et à voir ce que je faisais de ma vie. C'est grâce à elles que j'ai quitté la prostitution et que je me suis construit une nouvelle vie", (Kader, originaire d'Algérie e. 12).

Fréquemment plusieurs associations ont été fréquentées et les évaluations tendent à se faire à partir d'un critère unique : celui du droit au temps et donc de l'existence ou de l'absence de "pressions".

"J'ai mon idée sur certaines associations, j'ai gardé de très bons souvenirs de deux associations mais il y en a une dont je ne suis pas prêt de revenir travailler avec eux. Ces derniers m'ont carrément cassé, avec eux j'ai fait des tentatives de suicide, j'ai connu la psychiatrie et les traitements psychiatriques. C'était la folie de chez folie. Leur fonctionnement n'était pas compatible avec ce que je vivais, ils exerçaient des pressions sur moi (...). Avec les associations (Sourire) je vais être franc de chez franc, donc tout dépend de la pression exercée par l'association. Si l'association n'exerce pas de pression sur moi, j'essaie d'être le plus vrai possible. Mais si l'association exerce une pression envers moi, là je suis obligé d'avoir un discours arrangé. (...). Les associations qui connaissent nos besoins sont rares, deux sur dix ou quatre sur dix", (Kader, originaire d'Algérie, e. 12).

Ou encore :

"Il y a des associations que je fréquente que pour l'aide matérielle, il y a d'autres où je peux parler de ma vie, de mon parcours. Ce qui fait la différence c'est le contact et aussi la confiance qu'on a des travailleurs sociaux", (Ahmed, originaire d'Algérie, e. 13).

Ou enfin :

"Ce qui est frappant c'est qu'une partie des associations ne se préoccupe pas de ce qui se passe dans ma tête, donc elles ne font que de nous dépanner matériellement. Elles

me donnaient des tickets de services, me payaient la chambre d'hôtel. Mais à l'association X. c'était la première fois qu'on pose des questions autour de ce que je pense de ma vie, de la prostitution, de pleins de choses. De toute façon j'ai une relation utilitaire avec les associations. C'est vrai qu'à X. c'est le seul endroit où je permets d'évoquer ces questions. Avec les autres je n'aime pas évoquer cela. Je vais les voir pour un papier ou un ticket service ou pour la chambre d'hôtel. Point", (Amine originaire d'Algérie, e. 14).

De manière générale les associations sont évaluées comme effectuant un travail de qualité avec néanmoins le biais que les interviewés savaient que leur interlocuteur était un salarié associatif :

"Pour moi, la prostitution ce n'est pas un travail, ça m'a permis de connaître des gens, de rencontrer des associations. Dans une, j'ai fait du bénévolat (...) j'ai été déprimé, heureusement que l'association, m'a beaucoup soutenu. J'ai beaucoup galéré. Pour trouver un logement, il m'est arrivé de coucher dans la rue, alors j'ai couché avec des gens pour ne pas dormir dans la rue", (Abdelfettah, originaire d'Algérie, e. 76).

Ou encore :

"C'est un pays qui m'a accueilli quand j'étais vraiment en détresse on va dire, c'était pas mon pays ici mais j'ai tellement de force d'être ici que... A la [X] super bien, ils sont très gentils, très serviables. Ils sont très serviables quand on a des... bon moi personnellement j'ai pas de problèmes pour remplir des dossiers, j'ai pas de problèmes de ça... j'écris, je lis, j'ai pas de problème de ça. C'est que, je sais pas pour n'importe quel truc ils sont vraiment là, ils m'aident à trouver des trucs", (Aziz, originaire d'Algérie, e. 51).

Ou enfin Ahmed :

"...j'ai tout le temps été aidé par les associations, à chaque fois que j'ai des problèmes, je fais appel à elles...", (Ahmed, originaire d'Algérie, e. 13).

Un véritable réseau d'information existe entre les personnes prostituées sur les différentes associations, leurs spécificités et les aides que l'on peut obtenir dans chacune d'entre elles :

"Je ne m'adresse pas directement aux associations. C'est des copines qui me conseillent de solliciter telle ou telle association", (Amine, originaire d'Algérie, e. 14).

Le rapport à la police est ainsi souvent basé sur la méfiance et la colère :

"Avec la police c'est différent même si je n'ai rien contre le policier de base. Nous sommes traités comme des moins que rien. La loi de Nicolas Sarkozy n'est faite que pour attaquer les plus faibles, les pauvres. (...) Ce n'est pas bien, j'ai subi des gardes à vue, j'ai été mal traité comme un chien", (Amine, originaire d'Algérie, e. 14).

Cette idée négative s'accompagne néanmoins du constat d'un rôle protecteur de la police :

"Y'a la bac, y'a la brigade des mœurs, on a des numéros exprès pour les appeler en cas de problème, donc... ils nous ont fichés en garde à vue (...) si il nous arrive quelque chose on peut les appeler ils vont débarquer immédiatement. Pour ça y'a pas de souci", (Smaïn, originaire de France, e. 16).

Le discours est sensiblement le même pour les femmes de notre échantillon :

"Globalement les relations sont bonnes avec les associations, ils nous aident, ils sont auprès de nous, c'est bien", (Myriam, originaire d'Algérie, e. 44).

Ou Nouria qui se plaint de la complexité administrative :

"Parce que là, je cours les administrations, je cours à l'hôpital, je continue mes soins,

la souffrance, je souffrirai toujours mais je veux...voilà. Vivre, parce que là je survis....”, (Nouria, originaire du Maroc, e. 40).

Pour les prostitué(e)s homosexuel(le)s l'entrée en prostitution est considérée positivement, comme une phase émancipatrice, parce qu'en associant l'émigration et l'argent qu'elle procure, elle est vécue comme une phase libératrice des contraintes du contrôle social au pays et des contraintes matérielles et des conditions économiques difficiles qui y président. Toutefois bien que le groupe d'appartenance procure des ressources à la fois symboliques et sociales, économiques et protectrices, il révèle lui aussi la nature d'un autre contrôle social qui s'y exerce, et exerce lui aussi ses propres contraintes, qui tendent à interdire cette fois la sortie de celui-ci et donc de la prostitution.

Toute rupture ne peut être ainsi que radicale. Avant cela, la trajectoire prostitutionnelle amène certains au travestissement qui ne peut se produire qu'en France (et non au pays), exprimant une recherche identitaire entre des facettes aux manifestations multiples, mais toutes montrent l'intériorisation des normes sociales dominantes, et sa propre anormalité face à celles-ci. Cette négation insupportable de son identité peut permettre de comprendre la récurrence des projets de mariage hétérosexuel parmi ces personnes qui met en évidence la trajectoire de définition identitaire sexuelle.

Enfin le rapport à l'argent semble constitué par une double attitude, à savoir premièrement l'importance prise pour faire vivre la famille, qui réduit la possibilité de toute sortie de la prostitution et ensuite la répugnance qui s'attache à cet argent, qui ne peut être épargné. Tandis que le rapport aux associations s'inscrit lui nécessairement dans la durée, avec un premier temps de méfiance, un moment de rapport instrumental aux associations, et un deuxième temps de rapport ouvert et plus sincère, permettant un réel accompagnement.

4. L'immigration en provenance des pays d'Amérique Latine

4.1. Solitude et enfermement

Une impression d'enfermement social peut être ressentie à la lecture des différents entretiens. Les personnes parlent d'un rythme de vie cloisonné entre lieu de prostitution et chambre d'hôtel. C'est bien entendu le cas des hommes qui sont majoritaires dans notre échantillon.

Mira parle de cet enfermement de la manière suivante :

“J'ai pas de famille et pas d'amis, non je n'en ai pas. (...) Ma vie c'est je retourne à l'hôtel jusqu'à ce que je parte au bois, c'est ma vie, pas de fête (pleurs)”, (Mila, originaire d'Équateur, e. 18).

Ce sentiment d'isolement se retrouve également dans le discours des femmes de notre échantillon. Pour Olivia, l'isolement est la conséquence directe de l'activité prostitutionnelle, son désir de préserver les apparences d'une normalité, l'a conduit à l'enfermement :

“La prostitution c'est négatif, donc je me considère comme une exception. Parce que même dans ma vie de tous les jours ce que je vois c'est pas un exemple à suivre. Je pense que la prostitution... parce que la société elle le force aussi, et donc les gens vivent ça très mal et je trouve que ça abîme beaucoup les gens. (...) J'ai vu beaucoup de choses très difficiles, très négatives. (...) Déjà on s'isole. Parce qu'on peut pas parler de notre vie et dès qu'on laisse qu'on s'approche plus des gens, les gens posent des questions. Et mentir c'est pas facile non plus. J'ai toujours vécu une double vie, mais c'est toujours difficile de mentir. Et donc pour ne pas être obligé de mentir 24h sur 24 on s'isole et donc c'est pas facile. Y'a le côté financier. Donc moi j'ai les moyens financiers qui sont pas négligeables, si on commence à sortir avec les gens qui ont des moyens financiers, ils se posent les questions parce que la plupart du temps ils sont diplômés et ils fréquentent des endroits différents et si on fréquente des gens qui ont

moins de moyens eux aussi ils se posent des questions parce qu'ils ont pas le même salaire donc c'est très compliqué, très, très compliqué. (...) Ça c'est le lot des prostitués parce qu'on s'isole (...) c'est une sorte de protection parce qu'on vous juge, on a des préjugés immenses que je comprends parce que moi aussi j'en avais, comme pour les homosexuels aussi, donc ça nous force à nous isoler. Et ça c'est le plus dur (...) Y'a beaucoup de gens qui sont dans la prostitution et ont un parcours assez difficile parce que beaucoup ne supportent pas et donc tombent dans beaucoup de choses qui sont néfastes comme la drogue, l'alcool ou même des mauvaises compagnies", (Olivia, originaire du Brésil, e. 24).

Puis plus loin dans l'entretien elle évoque aussi le poids du mensonge :

"Tout doit changer. On n'a rien en fait. (...) On n'est pas reconnu, donc il faut toujours mentir pour avoir quelque chose. (...) Pour avoir droit à la sécurité sociale il faut mentir, il faut raconter beaucoup d'histoires et tout ça, c'est très humiliant. On se sent vraiment moins que rien. (...) Moi chaque fois que je cherche une porte elles sont fermées et c'est très dur. (...) Pour qu'elles s'ouvrent il faut toujours mentir (...) pour avoir la CMU par exemple, j'ai été obligée de beaucoup mentir, de raconter beaucoup d'histoires et c'est très dur [elle commence à pleurer]. C'est très dur (...) Mais vous imaginez pour avoir le droit à quelque chose être obligée de mentir, mentir... c'est terrible...", (Olivia, originaire du Brésil, e. 24).

Mais l'enfermement et l'isolement sont aussi la résultante des temporalités et rythmes du monde prostitutionnel. Carmen parle ainsi de l'enfermement en décrivant l'organisation de son quotidien ;

"Si moi je dors 3 ou 4 heures du matin, je me réveille à 10 heures. Après je fais le lit. Après je prends le petit déjeuner, [...] A 10 heures de la nuit, je sors au travail et je rentre à 3 ou 4 heures du matin", (Carmen, originaire d'Équateur, e. 23).

José indique cela aussi :

"Je dormais jusqu'à midi, je prenais mon déjeuner, je sortais un peu dans Paris et en fin, je fréquentais un bar où je pouvais rencontrer les autres travestis sud américains. [...] dans ce bar on parlait de tout, de la prostitution, de la nuit, de la police, des problèmes", (José, originaire de Colombie, e. 35).

Ou enfin Pam :

"Je me réveille tard, je me maquille, après je mangeais, prends les médicaments, je regarde un film, pas beaucoup dormi 2 ou 3 heures, je vais travailler dans l'après midi à Poissy ou si je travaille au Bois c'est 18 heures, jusqu'à 6 heures, après je dors un peu et à 11 heures, j'envoie l'argent à ma mère", (Pam, originaire d'Équateur, e. 70).

La quotidienneté décrite est entièrement centrée autour de l'activité prostitutionnelle. C'est elle qui est donneuse des repères d'espaces et de temps. Elle est productrice d'un isolement social, la personne ne pouvant rencontrer avec un tel rythme et une telle organisation temporelle que d'autres personnes prostituées de la même origine. Cet isolement est encore renforcé par le stigmate posé sur les personnes prostituées les contraignant à "cacher" sans cesse leur activité. Au final il reste le repli sur un seul groupe d'appartenance : celui des pairs.

4.2. Une mutation des rapports à la prostitution

Fréquemment hommes comme femmes évoquent deux périodes successives. La première pendant laquelle la prostitution est vécue comme une manière comme une autre de gagner un revenu. La prostitution est d'ailleurs pour la plupart, non seulement une activité exercée

au pays d'origine mais également un des objectifs du projet migratoire. Avec le temps cependant le rapport à la prostitution change :

"Au début la prostitution, pour moi, c'est un moyen de gagner de l'argent pour vivre et faire face au quotidien. A la fin ça devient très difficile, il fait froid, il faut chercher une chambre d'hôtel tous les jours, et faire face à des agressions, être confronté à d'autres choses. A un certain moment c'était un projet. Je suis prostitué et actuellement j'ai 48 ans mais quand j'ai commencé il y a 13 ans c'était un projet, un moyen de gagner sa vie. Le projet maintenant c'est avec l'association de faire une formation et d'apprendre le français. Quand j'étais prostitué je buvais 2 ou 3 bouteilles de boissons alcoolisées pour supporter ce que je faisais. C'était désagréable. Je commençais ma journée l'après-midi et j'avais vite quelque chose à manger puis je me préparais, c'était fatiguant. Je n'avais pas de proxénète. Je travaillais seul mais parfois c'était bien de travailler à côté d'un autre (...). Je crois que la prostitution est un rôle, on y tombe sans le savoir. Moi je suis un exemple pour les jeunes. Il faut qu'ils changent de mentalités sinon la prostitution c'est la fin", (Rosa, originaire d'Équateur, e. 19).

Ou encore :

"Non j'ai jamais pensé ça, j'ai imaginé que je va entrer ici, je va travailler dans un magasin... et puis voilà... je va faire ma clientèle... mais... comme j'ai dit c'est facile la prostitution, y'a des garçons que tu regardes dans la rue, y il dit combien ... et toi tu as besoin d'argent... Maintenant je suis fatigué de faire ce que je fais... c'est pas bien... maintenant je voudrais une travail... une vie normale... tranquille... vivre la journée, dormir la nuit", (Rodrigo, originaire du Brésil, e. 21).

Rodrigo insiste sur son souhait de retour à la normalité, c'est-à-dire être un homosexuel homme ne se livrant pas à la prostitution. Elle décrit ainsi son projet de retour à la normalité et ce qu'elle en attend :

"Le jour que je va faire ça, arrêter la prostitution, je va appeler ma maman... elle va être contente... toute ma famille va être contente... pour moi c'est important... parce que avant c'est difficile pour travailler, comme j'ai dit, avant je suis une personne normale, je dis sans poitrine, sans maquillage... c'est comme mon frère il m'a dit c'est pas bien... pour mon frère faut je rentre tout de suite au Brésil pour sortir tout ça, ma poitrine... il pense comme ça... c'est pas bien... c'est stressé, y'a beaucoup de personnes malades qui te regardent... garçons malades", (Rodrigo, originaire du Brésil, e. 21).

Parfois les deux périodes ont une autre frontière. Ainsi Blanca explique la différence entre sa période de prostitution au pays et celle qu'elle vit depuis qu'elle est en France :

"La prostitution c'est plus pour survivre, le plaisir c'est secondaire. En France la prostitution c'est pour la survie, en Amérique latine c'est aussi pour le plaisir car ça permet de faire l'amour avec des garçons, que pour ça. Quand j'étais là-bas je vivais tout le temps avec des copines, 2, 3 ou 4. Celle qui gagne donne aux autres, il y avait une bonne ambiance", (Blanca, originaire de l'Équateur, e. 20).

Pour les hommes de notre échantillon la prostitution a majoritairement été au pays d'origine une manière de vivre une identité sexuelle stigmatisée mais acceptée dans certains espaces. Cette dimension tend à disparaître en immigration et avec l'âge. En immigration, le rythme quotidien de l'activité prostitutionnelle élimine toute illusion sur le "plaisir". L'âge quant à lui est souvent abordé sous l'angle de la fatigue et d'une volonté de normalité en terme de rythme de vie.

4.3. Les groupes d'appartenance

La plupart des personnes rencontrées font mention de deux groupes d'appartenance de nature différente. Le premier est un groupe d'appartenance réel régissant leurs vies au quotidien. Le second est symboliquement présent mais physiquement absent : c'est la famille.

Le premier groupe d'appartenance prend la forme d'un milieu organisé. Les personnes rencontrées décrivent un milieu organisé, répondant à un fonctionnement codifié, caractérisé par la violence et le chantage. L'exploitation se fait entre personnes travestis-transsexuels. L'arrivée de la personne au pays de destination, l'organisation du quotidien et de l'activité prostitutionnelle sont facilité par des ami(s) proxénètes, qui utilisent un système de dettes que les nouveaux arrivants doivent honorer vis-à-vis de ceux qui facilitent leurs venues. Une relation de dépendance basée sur l'idée de "protection" dans un environnement menaçant ou les codes sociétaux ne sont pas maîtrisés. Cette relation est exercée aussi par de l'intimidation et de la violence:

"En décembre la proxénète travestie sort de prison, elle dit que je dois payer 4.000 dollars d'indemnisation pour son séjour en prison. Je lui ai dit que je lui ai déjà tout payé. Elle a voulu que je lui donne ma place de prostitution. Je lui ai donné ma place. J'ai acheté pour avoir un autre emplacement... Elle est partie en Hollande. Depuis elle n'est pas revenue en France. Elle m'a téléphoné pour que je lui donne de l'argent et m'a dit que si je retournais dans mon pays elle me tuerait. Partout où on travaille, il y a des proxénètes qui menacent de tuer. On est obligé de laisser les meilleurs endroits pour aller dans des endroits où ça marche moins bien... Quelquefois il y a eu des coups de couteau", (Blanca, originaire de l'Équateur e. 20).

Ou encore :

"De 96 à 97 j'ai travaillé au bois de Boulogne et quelquefois le week-end à Bruxelles ou en Hollande. Quand je suis arrivé en 96 il y avait des italiens proxénètes au bois de Boulogne qui m'ont fait payer une place de 3.500 francs par semaine pendant 3 mois. Après c'était fini, ils ont dû se faire arrêter. En Équateur je ne payais pas, par contre en Hollande il fallait payer la boutique et en Belgique seulement l'hôtel", (Aba, originaire d'Équateur, e. 22).

Mais le milieu prostitutionnel comme groupe d'appartenance n'est pas décrit sous le seul angle négatif. La seconde caractéristique du milieu est l'existence d'un groupe d'appartenance regroupant exclusivement les travestis-transsexuels. Le facteur moteur de ce groupe semble être la condition de travesti transsexuel. Le groupe assure une fonction de solidarité et sociabilité. La mono activité, l'unité du cercle géographique et les rendez vous en sont des caractéristiques majeures. Les femmes issues d'Amérique latine n'y ont pas leur place :

"J'ai beaucoup de copines, 8 ou 9, qui sont toutes travestis comme moi et toutes d'Amérique latine. Pas beaucoup de femmes car elles sont très méchantes avec nous. Avec mes copines on va danser, promener, au cinéma. Tous les dimanches midi, printemps et été on pique nique au bois Porte de la Muette, c'est le rendez-vous de l'Amérique latine. Il y a plus de 50. On fait des spécialités culinaires, on boit de la bière et du coca-cola. En France je me suis fait plus de 100 copines qui viennent d'Amérique latine toujours des travestis. Parce qu'on a une autre mentalité, c'est différent la mentalité d'une fille, d'un garçon et d'un travesti. Pareil pour les discussions, on parle des clients, du sexe, des bijoux, comment imiter la femme. Les travestis disent qu'elles sont plus belles que la femme", (Blanca, originaire de l'Équateur e. 20).

Ou encore :

"J'ai beaucoup d'amies transsexuelles, peut être 40. Des fois on fait des fêtes, des soirées, des pique-niques au bois de Boulogne. Si c'est l'anniversaire d'une copine, on fait une soirée, ou on va en discothèque, ou bien à la maison ou au restaurant", (Aba, originaire d'Équateur e. 52.)

Anita souligne la dimension "d'apprentissage" tant des codes sociaux généraux que de ceux du monde prostitutionnel :

"Oui, on se voyait, on se fréquentait, on sortait et même on vivait ensemble tu vois, on était ensemble dans un hôtel parce que c'est comme ça. Quand tu arrives, c'est normal, ce qui s'est passé avec moi, ça s'est passé avec toutes avant moi, pareil. Et alors c'est presque un apprentissage, une expérience que tu vas avoir, tu comprends. Que ça me donnait aujourd'hui la personne que je suis aujourd'hui. Si ça arrive à un autre transsexuel, qui arrive en France qui n'a pas d'expérience, je ferais pareil, tu vois c'est comme ça. C'est la loi, dans le milieu quoi", (Anita, originaire du Brésil e. 52.)

Le groupe d'appartenance se traduit donc par des rencontres mais également des rythmes et des espaces :

"Je dormais jusqu'à midi, je prenais mon déjeuner, je sortais un peu dans Paris et en fin d'après midi, je fréquentais un bar ou je pouvais rencontrer les autres travestis sud-américains", (José, originaire de Colombie, e. 35.)

A ce groupe d'appartenance quotidien s'ajoute la famille comme groupe éloigné. L'éloignement n'est pas ici le signe d'une moindre importance comme en témoigne la part consacrée à la famille dans le discours tenu par les personnes que nous avons rencontrées. Les témoignages parlent des liens qui se renouent entre les personnes prostituées et leurs familles aux pays. La base de ce lien est l'entretien matériel qu'assure la personne à sa famille, au pays. Après avoir été stigmatisé, voire exclu du cercle familial, l'argent de la prostitution semble pouvoir permettre à un certain nombre de ces personnes de trouver (ou retrouver) une place au sein du groupe familial :

Pam parle du fait que sa famille le croit riche :

"Mama dit comme je pars de l'Équateur ici, je dois venir la voir. Elle veut me voir, (Ok mama je viens en octobre), tout le monde pense que je suis riche, ils m'acceptent comme je suis ils disent, Pamela, viens ! Je suis Pamela ! Je veux rester deux mois. Comme tout le monde pense que je suis riche, je suis respecté. Viens, viens ! Pamela, tout le monde maintenant m'appelle comme ça. [...] Je suis fatiguée du travail, pendant quatre ans pas gardé l'argent, seulement me préoccupais de donner à mama, maintenant, je veux garder un peu pour un logement avec une copine", (Pam, originaire d'Équateur, e. 70.)

José semble aussi, inscrit dans un rôle d'aidant financier à sa famille, il indique que c'est grâce à l'argent de la prostitution qu'il a pu prendre soin d'elle :

"Je me suis prostitué le lendemain soir (...) je suis resté trois mois, après je suis rentré en Colombie où je suis resté trois mois et j'ai refais la demande de visa et ainsi de suite (...) c'est à cette époque que j'ai pu acheter une maison pour ma mère et un petit salon de coiffure", (José, originaire de Colombie, e. 35.)

Anita décrit aussi ses engagements vis-à-vis de sa famille :

"J'envoie de l'argent au Brésil. Quand on arrive avec de l'argent dans la famille... c'est bizarre parce que tu es la seule personne dans la famille que on jette comme ça... et après c'est toi qui aides tout le monde comme ça... Je n'ai pas de rancune, non, non, non, rien. Tu vois c'est vrai, c'est important ça hein tu le notes... y en a

vraiment, c'est vraiment tous ceux que j'ai connu les transsexuels c'est vraiment famille, famille, famille toujours. Le premier envie que je gagne de l'argent pour acheter une maison à ma mère, voilà", (Anita, originaire du Brésil e. 52).

Dans la majorité des situations, le mensonge est entretenu autour de la nature de l'activité source de revenu, ce qui n'est pas sans conséquence sur le mal être de ces personnes.

Le seul groupe d'appartenance réel de ces personnes est à base d'identité sexuelle et d'origine culturelle. Les personnes travesties d'Amérique latine vivent entre elles. Les prostituées femmes, de même que les non travestis, de même enfin que les travestis d'une autre origine, ne fréquentent pas ce groupe d'appartenance et ses espaces. Les relations sociales décrites sont marquées par la dualité. D'une part c'est un monde hiérarchisé à base de rapport de forces, de concurrences et de violences qui ressort des discours. D'autre part c'est une réalité d'entraide et de soutien qui est aussi mise en avant dans les témoignages. Le réinvestissement symbolique du lien familial permet de maintenir l'idée d'une utilité sociale en dépit d'une quotidienneté destructrice.

4.4. L'expérience de la violence sous toutes ses formes

Une des récurrences les plus fortes du discours sur la vie quotidienne est l'expérience de la violence. Il s'agit en premier lieu de la violence et des menaces des proxénètes :

"Partout où on travaille il y a des proxénètes qui menacent de tuer. On est obligée de laisser les meilleurs endroits pour aller dans des endroits où ça marche moins bien car il y a beaucoup plus de femmes que de travestis là où les clients veulent des femmes. Quelquefois il y a eu des coups de couteau et certains travestis sont interdits à un endroit. Tous les travestis se cachent il n'y a que les prostituées qui sont acceptées". "En janvier 2004 et avril 2004 j'ai eu 2 papiers de reconduite à la frontière mais je ne suis pas partie parce que je n'avais pas d'argent et la proxénète m'a dit qu'elle me tuerait si je retournais dans mon pays", (Blanca, originaire de l'Équateur e. 20).

La violence de la police est également mentionnée par Blanca :

"La dernière année, tous les jours, la police me coupait la cabane, dégage ! Dégage ! Elle dit le capitaine, le général je sais pas... Je travaillais dans une cabane, tous les jours il ne respectait pas, je suis dedans avec le client, la police il entre, il coupe la cabane, il déchire, il dit "dégage"!"; (Blanca, originaire de l'Équateur e. 20).

Ou encore :

"Oui je voulais trouver un travail, parce que ça me gênait beaucoup les problèmes avec la police, je suis arrêtée la prochaine fois par la police au bois de Boulogne, c'est comme ça tout le temps, la copine casse la tête, 3 arrestations, je voulais arrêter ça et un autre c'est les agressions", (Aba, originaire d'Équateur, e. 22).

Elle peut aussi être celle d'inconnus agressant les personnes prostituées. Les propos sur la peur de l'isolement sont fréquents

"Des fois le bois de Boulogne, c'est un bois très grand, avant il y avait des copines beaucoup et maintenant des fois, nous, rester toute seule, et des fois des voitures qui viennent avec 2 ou 3 garçons vient pour nous embêter, je veux arrêter ça ...Au début la prostitution pour moi c'est un moyen de gagner de l'argent pour vivre, faire face au quotidien ; assurer l'avenir dans l'immédiat. A la fin ça devient très difficile-il fait froid. Il faut chercher où dormir, chercher un hôtel tous les jours et faire face à des agressions, être confrontés à d'autres choses. ... Quand j'étais prostituée, je buvais 2 ou 3 bouteilles de boissons alcoolisées pour supporter ce que je faisais. C'était désagréable je commençais ma journée l'après midi et j'avalais vite quelque chose à manger puis je

me préparai c'était fatigant. ... Je n'avais pas de proxénète je travaillais seule mais parfois c'était bien de travailler à coté d'une autre". (Rosa, originaire d'Équateur, e. 19).

La dernière forme de violence est celle des relations sociales entre personnes prostituées et celles du regard social :

"C'est dur quoi tu vois, tu vis une vie de solitude ; le milieu que tu vis, que c'est avec les autres transsexuels c'est la jalousie, presque de la concurrence, c'est de la concurrence quoi. Là c'est pas évident quoi, c'est pas... facile d'affronter tout ça, le regard des gens, c'est dur hein vraiment je te jure", (Anita, originaire du Brésil e. 52).

C'est donc bien la violence qui est la caractéristique première de l'activité prostitutionnelle exercée par les hommes sud américains travestis-transsexuels. Ces personnes subissent des maltraitements multiples de la part de la police, des clients, des autres travestis ou bien des autres femmes prostituées. Les hommes travestis disent souvent devoir "travailler" dans un climat de peur. Le regard des gens, les agressions des clients, le harcèlement de la police mettent ces personnes dans une situation de forte tension psychologique. La prise de produits toxiques de médicaments et/ou d'alcool permet à ces personnes de "tenir".

La distribution des places sur les lieux de prostitution répond à des critères précis et déterminés soit par les groupes de travestis ou bien les proxénètes. La présence majoritaire des femmes sur les lieux de prostitution détermine également les endroits assignés aux hommes travestis et où cela "marche moins bien". Des endroits leur sont d'ailleurs interdits. Il apparaît donc que les hommes travestis prostitués subissent une forte discrimination au sein même du monde prostitutionnel. La discrimination et la hiérarchisation organisent la vie relationnelle de toutes les personnes devant partager et se répartir dans les différents endroits du Bois.

La pratique de la prostitution avec les clients se fait dans des conditions matérielles et sanitaires sommaires qui ajoutent au sentiment d'humiliation ressenti par les prostitués travestis. Ces personnes évoquent le froid, la fatigue et toujours la violence. Ces personnes revivent la situation de rejet qu'ils ont connue au pays d'origine. Ce qu'ils attendaient et espéraient de leur projet migratoire n'est pas au rendez vous. Le rêve d'une vie libre, émancipée et confortable en France se transforme rapidement en cauchemar.

Les personnes travesties rencontrées décrivent le monde prostitutionnel comme une réalité hiérarchisée avec une division des espaces et des pouvoirs. Elles s'estiment situées au plus bas de cette hiérarchie et décrivent cette place sociale comme porteuse de dangers et d'humiliations. La peur et la violence sont des récurrences fortes des témoignages que ce soit vis à vis des proxénètes, des clients ou de la police. Fréquemment l'alcool et la drogue sont les seuls moyens pour supporter cette omniprésence de la peur et de la violence.

4.5. Le rapport aux associations et à la police

Malgré plusieurs années de séjour en France, plusieurs des hommes prostitués travestis que nous avons rencontrés ont des difficultés à s'exprimer en Français. Ayant une vie essentiellement centrée sur leur groupe d'appartenance, la langue utilisée reste largement l'Espagnol. Cette difficulté de langue est le résultat d'une réalité d'isolement. Les relations que ces personnes entretiennent avec la société française se limitent souvent aux échanges avec les clients, la police et les associations spécialisées. Ces migrants sans statuts se trouvent de fait dépendants à la fois de leur activité prostitutionnelle et des associations spécialisées. Leur situation sociale reste très précaire et souvent conditionnée à la poursuite de l'activité prostitutionnelle.

Malgré cet isolement et ces difficultés sociales le bilan du projet migratoire reste selon eux positif et le retour définitif au pays n'est pas abordé comme perspective souhaitable. La

première raison invoquée est la même que celle qui a été proposée pour expliquer le projet migratoire : le rapport social à l'identité sexuelle. La fuite des comportements homophobes et sexistes incarnés dans les différentes formes de rejet familial et social fait partie des raisons invoquées de l'immigration. Le sentiment de pouvoir trouver une possibilité meilleure a motivé en partie importante le projet migratoire. Nous avons pu repérer dans les discours ce qui semblait s'être amélioré, et dans le même temps, des nouvelles contraintes oppressantes apparues. Les termes employés sont parfois forts, et l'ont peut penser que cela constitue pour ces personnes une réelle amélioration :

"Dans le passé, c'était le rejet total, maintenant ça va mieux. La liberté, c'est mieux ici en France, on est moins jugé", (José, originaire de Colombie, e. 35).

Ou encore :

"Après réflexions, j'ai pris conscience de la différence entre la vie en Europe et en Amérique latine. Alors je décide de rester à Paris. (...) En France je fais une formation dans un groupe mixte. C'est merveilleux. Je dis que je suis asexué quand on me demande si je suis un homme ou une femme", (Rosa, originaire d'Équateur, e. 19).

Un des révélateurs importants de ce sentiment d'amélioration est le discours sur le corps et les transformations chirurgicales. Le fait de pouvoir être homosexuel sans être forcément contraint à prendre une identité sociale féminine est abordé dans plusieurs témoignages comme étant un progrès inestimable :

"De toute façon en Colombie, on ne peut pas être homosexuel. Pour avoir des relations avec des mecs, il faut faire comme les copines [prendre des hormones et se transformer]", (José, originaire de Colombie, e. 35).

Blanca revient sur cet aspect :

"En France, c'est possible d'être un garçon féminin, dans mon pays c'est pas possible. Il y a les gays féminins et les gays masculins. Les gays féminins n'ont pas de barbe, pas de biceps, ils sont très minces, les cheveux colorés, des mèches et de la silicone pour les fesses. C'est comme cela que je voudrais être, pas de poils, je n'aime pas le sport. Si j'avais pu être comme cela dans mon pays, je ne serais pas travesti. Je n'aurais pas pris d'hormones pour la poitrine et pas pour les fesses", (Blanca, originaire de l'Équateur e. 20).

Cette amélioration des conditions d'acceptation sociale des identités sexuées ne signifie pas pour autant l'abandon automatique des déplacements identitaires et physiques. Un autre facteur continue à agir pour pousser à ces déplacements : l'activité prostitutionnelle et l'existence d'une demande spécifique sur ce marché.

La seconde raison invoquée à ce sentiment d'un bilan migratoire positif en dépit des difficultés rencontrées est le rapport à la police. C'est de nouveau la dimension comparative avec le pays d'origine qui domine :

"Normalement la prostitution en Amérique latine, on a le droit le faire de la prostitution, les lois sont différentes avec ici. C'est différent mais c'est plus dangereux qu'ici, parce que les clients sont des agresseurs, c'est la majorité. La police est des fois raciste, ils n'aiment pas les travestis, les transsexuels, ils sont quelques fois des agresseurs. (...) [En France] la police normalement c'est gentil. Seulement quand on fait du racolage, ils nous arrêtent", (Andréa, originaire d'Équateur, e.60).

Pour Andréa les rapports avec la police se sont considérablement améliorés. D'autres personnes expliquent que même lorsqu'ils sont arrêtés les choses se passent "bien" comparativement à ce qu'ils ont connu au pays d'origine. Pour d'autres en revanche, si le rapport de peur et de risque compris en terme de violences physique a pu être en partie évacué, la peur et le risque est maintenu, mais ils portent sur un nouvel aspect : les papiers.

Elle conduit à une posture de méfiance et de fuite permanente.

"J'ai peur de police parce que si la police m'attrape, me renvoie dans mon pays parce que pas papier et pour moi me fait mal que je vais à la prison. Une fois j'étais à la prison deux jours et je me traumatisé parce que moi dans une petite chambre et moi parler à personne. Quand je regarde la police à mon travail, tout de suite je cours et je pars à ma maison. . [...] Quand je travaille je regarde à droite et à gauche, à gauche et à droite, si je regarde la voiture de police, je cours et la police ne m'attrape pas", (Clara, originaire d'Equateur, e. 65).

Cette posture et ce rapport à la police sont également repérés pour les femmes de notre échantillon :

"Je reste seule parce que la police ne s'arrête pas. S'il y a beaucoup de personnes, la police vient et me renvoie dans mon pays. Moi pas travailler de l'autre côté parce que la police me fait peur. [...] La police m'a attrapé 3 fois. Et après ils m'ont demandé pourquoi je fais la prostitution. Je dis que je le fais pour mes fils. Que ça me fait du mal à moi pas aux autres. La première fois ils m'ont gardée 20 jours en prison et après ils m'ont relâchée. Une seconde fois 2 jours, une 3^{ème} fois 1 jour. La 1^{ère} fois j'ai pleuré beaucoup, la 2^{ème} j'ai pleuré, la 3^{ème} fois j'ai pas pleuré", (Carmen, originaire d'Equateur, e. 23)

Ces éléments d'isolement et de postures de méfiance et de fuites expliquent que les associations soient souvent le seul lien existant avec le reste de la société française. C'est par le biais d'autres personnes prostituées que se réalise la rencontre avec les associations. Cette rencontre se réalise différemment en fonction de l'existence ou non d'un projet de sortie de la prostitution. Dans le premier cas l'aide attendue se centre sur le travail et dans le second il prend une tournure utilitaire :

"Je ne pensais pas qu'il y avait des associations en France. Non jamais pensé comme ça parce que si c'est comme ça j'aurais venu avant... (rires)... parce que si j'ai venu avant j'aurais regardé et maintenant je travaillerais normal... parce que le moment que j'suis entrée, je sais pas que y'a des endroits, des associations... heu... c'est une copine brésilienne qui m'a dit ... parce qu'elle a écouté que je parlais avec une amie au portable... et elle m'a dit si tu regardes les associations à Paris, elle va te donner une carte de séjour pour travailler... aide médicale... travailler..." (Rodrigo, originaire du Brésil, e. 21).

C'est également ce contexte marqué par la crainte du retour forcé qui explique un rapport en apparence irrationnel au V.I.H. pour certaines personnes prostituées. Ainsi certains des travestis d'Amérique du sud sont-ils prêts à encourir des risques importants et à mettre leur vie en jeu pour les obtenir :

"Il y a une telle différence entre la vie en Amérique latine et la France que des gens sont prêts à faire n'importe quoi, même attraper une maladie pour rester. C'est possible d'avoir des papiers quand on a le VIH. Moi j'ai l'hépatite C, j'ai eu un accident de voiture et je suis considéré comme un handicapé à 79 %", (Rosa, originaire d'Equateur, e. 19).

La quotidienneté décrite ci-dessus a pour conséquence une absence de liens sociaux autres que ceux en lien avec la prostitution. Le rapport à la langue est un indicateur de ce repli et de cet isolement. Malgré de nombreuses années de présence, il n'est pas rare que la seule langue maîtrisée soit l'Espagnol. En fait deux acteurs extérieurs seulement sont abordés dans les discours. La police en premier lieu mais avec une connotation de peur liée à la situation administrative irrégulière. Les associations qui apparaissent ainsi comme les seules ressources et le seul lien avec l'extérieur.

Le sentiment perçu par les homosexuels originaire d'Amérique Latine est visiblement marqué par un isolement, un enfermement dans un monde à part, en dehors de la société "normale". Ce sentiment est d'autant plus signifiant que le milieu du proxénétisme qu'ils

décrivent est un milieu fortement organisé, refermé sur lui-même, imposant des contraintes par le chantage, la dette symbolique, la menace, la violence et la force. Les liens sociaux entre travestis sont aussi marqués par l'entraide et la convivialité. Enfin l'investissement symbolique des liens familiaux permet de garder le sentiment d'une utilité sociale.

Le rapport à la police est surdéterminé par la peur en lien avec la situation administrative irrégulière. Le rapport aux associations est caractérisé par une rencontre médiatisée par le biais d'autres prostituées ayant déjà fait cette rencontre. Il se réalise sur deux modes en fonction d'un éventuel projet de sortie de la prostitution : centré sur la recherche d'un travail dans l'affirmative, utilitaire dans le cas contraire.

Malgré cette description négative, les personnes rencontrées n'envisagent pas de retour au pays d'origine. Les raisons invoquées sont de deux types. D'une part des raisons liées à l'identité sexuelle. En dépit des difficultés décrites la réalité est mise en comparaison avec le rejet homophobe vécu dans le pays d'origine. D'autre part les raisons économiques sont aussi mises en avant. Les personnes rencontrées jouent une fonction de soutien à un groupe familial resté au pays d'origine.

CONCLUSION

Les leçons d'une expérience : RÉSULTATS, CONSTATS ET INTERROGATIONS

Il n'est pas possible de conclure réellement ce rapport d'action-recherche. L'expérience que nous avons vécue ne peut réellement s'achever que par des mutations de nos pratiques, des remises en causes de certaines de nos certitudes, des transformations de certaines de nos représentations sociales. L'ensemble des participants au groupe de recherche fait le constat d'une transformation des postures d'accueil des personnes prostituées et d'une attention plus grande à certaines dimensions auparavant sous-estimées. Ainsi en est-il par exemple de la prise en compte de la trajectoire des personnes accueillies. Tout au long de cette recherche nous avons eu de nombreux témoignages de personnes interviewées soulignant l'effet positif pour elle de produire un récit de leur vécu. Ainsi en est-il également de la question identitaire, qui est apparue pour les participants au groupe de recherche, comme une dimension centrale des questionnements des personnes prostituées, et en conséquence comme devant être incluse dans les pratiques professionnelles.

Si nous ne pouvons donc pas conclure réellement cette recherche, parce que ces effets sont encore inachevés, nous pouvons en revanche formaliser quelques acquis qui nous semblent essentiels. Nous présenterons dans une première partie les mutations que cette recherche a produites sur nous-mêmes et sur nos pratiques. La seconde partie sera consacrée à quelques questions et constats qui ont soulevé interrogations et débats au cours de notre démarche. Nous pourrions alors proposer quelques éléments de préconisations.

1. Les effets de l'action sur les participants au groupe de recherche

Notre action-recherche et les interrogations qu'elle soulève ont donné lieu à de multiples débats au sein du groupe de recherche. Notre groupe a donc également été un espace-temps d'interrogations des pratiques et de remises en cause de certaines d'entre elles. D'un avis unanime des conscientisations ont été déclenchées et des changements de postures ont été amorcés. Nous présentons ci-dessous celles qui ont été formalisées par les participants au groupe de recherche comme étant les plus essentielles.

1.1. La remise en cause de certaines représentations sociales

Les représentations sociales sont des images mentales qui s'interposent entre nous et une réalité et qui conduisent donc inévitablement à la déformer. Elles nous sont fournies par une histoire, une éducation, un environnement, les médias, une formation, une expérience. En donnant longuement la parole aux premiers concernés, il était inévitable que certaines d'entre elles soient bousculées.

Citons en deux qui conduisent à des transformations dans les pratiques d'accueil et dans l'analyse des problématiques des personnes accueillies. La première est liée aux catégories sociales d'appartenance des personnes accueillies. Pour simplifier nous dirons que l'équation personne prostituée = personne pauvre était dominante. Bien sûr chaque accueillant avait déjà rencontré des personnes prostituées issues de couches moyennes ou aisées mais celles-ci étaient perçues comme des exceptions. Or tant pour les femmes que pour les hommes, une partie de notre échantillon était caractérisée par une appartenance sociale non défavorisée. Les conséquences sur la pratique ne sont pas négligeables : recherche et action

sur d'autres causalités que la pauvreté, attention aux processus de déclassement social et sur ses conséquences, vigilance sur les questions identitaires, etc.

La seconde représentation concerne l'appartenance sexuelle, tant au niveau biologique que social, des personnes prostituées. Ici aussi pour simplifier l'image était celle d'une prostitution féminine avec en second lieu une prostitution masculine sous la forme de travestis. Ici aussi les personnes rencontrées bousculent cette perception. La prostitution masculine est beaucoup plus importante que ce que nous percevions spontanément et surtout, aux dires des personnes interviewées, marquée par une tendance à l'augmentation. Par ailleurs les "travestis" qui avaient tendance à être homogénéisés apparaissent comme un groupe hétérogène. En fonction des origines et des trajectoires individuelles le travestissement s'origine d'une interrogation à base d'identité sexuelle, d'une stratégie de contournement du stigmate homophobe ou simplement de l'adaptation à une demande des "clients" ou prostituants. Ici aussi les conséquences sur l'écoute des personnes et donc sur les pratiques sont importantes.

1.2. Les limites de l'intervention du travailleur social

La pratique de l'entretien de type sociologique a permis l'ouverture de questionnements nouveaux. Tout entretien autorise une parole sur certains aspects mais aussi tend à l'interdire pour d'autres. Accepter l'épreuve du décalage par rapport à nos entretiens habituels et à nos habitudes professionnelles c'est donc visibiliser les implicites d'autorisation et d'interdiction. Ainsi les participants au groupe de recherche ont unanimement constaté qu'ils découvraient autrement les personnes, que celles-ci étaient disponibles pour fournir des informations sur leur trajectoire, qu'elles avaient elles-mêmes des explications et des hypothèses sur le processus qui les a conduits à la prostitution, etc. Ainsi par exemple nous avons pu remarquer que nous avions tendance à imposer notre agenda des priorités alors que les personnes avaient le leur spécifique. Ce qui peut nous apparaître comme urgent et prioritaire peut ainsi être perçu comme secondaire et comme non prioritaire pour la personne.

Les conséquences sur les pratiques sont ici aussi importantes. En premier lieu cela nous conduit à revisiter nos grilles (formalisées ou non) d'entretiens d'aide. Sans confondre entretiens d'aide et entretiens de recherche, il est possible d'introduire des dimensions nouvelles ouvrant à une prise en compte de déterminants du devenir-de prostitué-e-s, jusque là sous-estimés. Cet enrichissement des entretiens nécessite néanmoins des vigilances éthiques et méthodologiques plus fortes.

2. Résultats, constats et interrogations

Il ne s'agit pas dans cette section de viser l'objectivité. Sur de nombreux aspects les entretiens réalisés et les réflexions bâties à partir de ceux-ci nous laissent au final avec plus de questions que de certitudes. L'objectif est plus modeste. Il est de formaliser quelques résultats clés et quelques débats qui ont été à la source des mutations de certaines de nos pratiques et de nos postures. Bien entendu tout ce que nous décrivons ici doit être relativisé en fonction des trajectoires individuelles de chacune des personnes accueillies. Toutefois il nous semble que quelques récurrences sont suffisamment fortes pour poser des repères de réflexions.

2.1. Des maltraitements sociaux aux effets similaires aux maltraitements physiques

Un premier résultat important de ce travail est la relativisation du schéma explicatif "classique" selon lequel les prostituées seraient des personnes qui ont subi des actes de maltraitance ou des abus sexuels durant leur enfance. Certaines prostituées originaires des pays de l'Est évoquent même des enfances heureuses, ce qui revient à supposer que

d'autres déterminants psychosociaux influent sur les trajectoires familiales et sociales qui conduisent à la prostitution. De même, les prostituées originaires d'Afrique pour lesquelles l'entrée dans la prostitution se réalise avant la migration et pour survivre à la misère économique, mentionnent aussi des enfances heureuses. Ces nouveaux déterminants ne peuvent se comprendre que dans le contexte de la féminisation des migrations internationales et de son impact sur le marché prostitutionnel européen. Aujourd'hui, on estime que 70 % des prostituées d'Europe occidentale sont étrangères. Les prostituées étrangères sont en réalité des femmes migrantes, qui pour une part d'entre elles ont un projet migratoire de travail.

En revanche, les violences sociales concrètes et symboliques sont fréquemment présentes dans les entretiens et semblent aboutir à des effets comparables à l'abus sexuel et à la maltraitance physique. Ainsi la place de la déstructuration sociale de l'ensemble de la société pour les personnes issues des anciens pays de l'Est est prégnante. Elle a produit des effets sur les trajectoires individuelles en termes de désaffiliation, de déclassement social et de négation identitaire. De la même façon, les bouleversements socio-politiques qu'ont connus ces pays, a eu comme effet de desserrer rapidement le système de contraintes et de tabous sociaux à l'endroit de l'homosexualité, sans toutefois les faire disparaître. Réprimés pendant de nombreuses années dans leur orientation sexuelle, les hommes rencontrés décrivent une phase dans laquelle prostitution et "plaisir" semble s'entremêler. Toute posture moralisante visant à nier cette phase particulière du vécu ne peut donc être qu'un obstacle à la compréhension des personnes accueillies.

Les trajectoires des personnes originaires d'Afrique dévoilent également une toile de fond en termes de crise des groupes d'appartenances. Ici aussi ce sont des mutations sociales, souvent violentes, qui produisent des effets en termes de paupérisation, de désaffiliation et de coupure avec le groupe d'appartenance familial ou villageois. Dans ce cas de figure les nécessités de la survie tendent à pousser à l'activité prostitutionnelle. Celle-ci apparaît aussi souvent comme le moyen ouvrant au projet migratoire. Pour les femmes ayant commencé à se prostituer au pays d'origine c'est le fait d'être contraintes à poursuivre cette activité en immigration qui est l'objet d'un discours porteur de souffrances. La prostitution aux pays d'origine reste peu parlée et ne semble pas perçue comme centrale dans les interrogations des personnes. C'est donc lorsque disparaît l'aspect "provisoire" de l'activité prostitutionnelle que la conscientisation de ses effets destructeurs semble se développer.

Il en découle la nécessité d'inscrire dans la durée le processus de conscientisation. Tout n'est pas possible à n'importe quel moment. Tout empressement des professionnels peut de ce fait avoir l'effet inverse de celui escompté. Le processus de sortie de la prostitution suppose l'existence de conditions de possibilité qui relèvent de l'acteur lui-même. Ces conditions de possibilités sont à la fois matérielles (sentiment d'une dette à rembourser au groupe familial) et psychologiques (sentiment d'une maîtrise de la prostitution comme moyen d'un projet ou sentiment d'enfermement).

2.2. Une phase émancipatoire pour les hommes ?

Nous avons souligné cette dimension pour les hommes originaires des anciens pays de l'Est. Elle nous a semblé encore plus frappante pour les personnes se prostituant avec une image féminine originaires du Maghreb. Il s'agit d'hommes se définissant majoritairement comme homosexuels mais ayant intériorisés les normes dominantes en matière de sexualité légitime. En témoigne les projets fréquents de fonder un couple hétérosexuel alors même que ces hommes s'auto définissent comme homosexuels. Le processus de rapport à l'identité sexuelle semble être ici l'inverse de celui maintes fois étudié en Europe à propos de l'homosexualité. Pour résumer nous dirons qu'en Europe la diminution des tabous sociaux a conduit de nombreux hommes qui étaient dans la négation de leur homosexualité par volonté de soumission à la norme dominante à vouloir rompre avec cette "normalité" imposée.

La plupart des hommes que nous avons rencontrés semble suivre le chemin inverse : une autodéfinition comme homosexuel avec en projet une refidélisation avec la norme légitime.

Comme pour les hommes des anciens pays de l'Est le discours sur le "plaisir" dans la prostitution est fréquent. Il semble ainsi y avoir pour eux une dimension "libératoire" de la prostitution. Un tel constat ne doit cependant pas nous mener à une banalisation de la question comme le défendent les discours néo-réglementaristes et ce pour deux raisons. D'une part les causalités d'entrée en prostitution sont décrites par ces hommes comme le résultat de l'augmentation du système de contraintes sociales avec la montée de l'intégrisme. Auparavant nous étions en présence d'une auto organisation d'une communauté homosexuelle avec ses lieux de rencontres, ses espaces et ses temporalités sans que celle-ci ne soit en lien avec la prostitution. C'est la disparition de cette communauté du fait de la montée de l'intégrisme religieux qui pousse au projet migratoire avec comme motivation première, non pas l'argent mais la possibilité de vivre librement son identité sexuelle. D'autre part ces hommes décrivent l'effet du temps sur leur rapport à la prostitution. Dans un deuxième temps, le discours change : en effet, l'aliénation dans la prostitution, "l'enfer" et l'enfermement de la prostitution deviennent les sentiments dominants et prennent le pas sur le sentiment de libération sexuelle.

Une des raisons pour lesquelles il est important de distinguer clairement ces deux moments dans le discours des prostitués homosexuels originaires du Maghreb réside dans le fait que le discours de libération peut servir de caution au discours néo-réglementariste dominant : il légitime l'idée que la prostitution est une activité qui résulte de la liberté de la personne prostituée, alors que l'étude de ses conditions sociales objectives montre au contraire le poids de la contrainte dans le fait prostitutionnel. Mais ces conditions sociales objectives ne sont pas dictées uniquement par les nécessités économiques de la survie. La situation des homosexuels algériens montre au contraire que le contrôle social du groupe et ses différentes pressions sur le comportement individuel participent directement au maintien de l'ordre prostitutionnel et permettent de reproduire les conditions de la domination à l'œuvre dans la prostitution.

2.3. La diversité des réseaux

Les réseaux rencontrés dans les témoignages sont divers et ne se laissent pas réduire à l'image du réseau maffieux fonctionnant à partir de la contrainte physique. Les mécanismes sociaux à l'œuvre pour expliquer les différentes formes de prostitutions mettent ainsi en évidence qu'il n'y a pas besoin qu'il y ait des réseaux organisés de passeurs et de proxénètes violents pour contraindre à la prostitution. Les formes de contraintes sont multiples (affectives, d'endettement, de menaces magiques, etc.) et dépendent des caractéristiques des pays d'origines et des ressources que la personne peut trouver en France. Cela ne veut pas dire que les réseaux maffieux n'existent pas mais que pour l'essentiel les "réseaux" décrits dans les témoignages sont en fait plus des entrelacements de processus sociaux qui tissent la toile et conduisent les personnes à la prostitution. Ces entrelacements sont le produit des conditions sociales d'existence et de trajectoires migratoires, les conséquences de la place faites à l'immigration dans les sociétés d'accueil qui construisent les conditions de l'illégalité d'existence, et donc l'illégalité de subsistance.

Si la lutte contre les réseaux maffieux est donc nécessaire, elle ne saurait suffire à combattre le fait prostitutionnel pour ces personnes prostituées migrantes. Deux champs d'action semblent ainsi à privilégier : d'une part l'action visant à diminuer la vulnérabilité des personnes et d'autre part, le desserrement du système de contraintes juridiques. Il y a donc contradiction objective aujourd'hui entre les orientations des politiques migratoires donneuses de contraintes conduisant à vulnérabiliser les personnes et à les rendre dépendantes de "réseaux" dans toutes leurs diversités d'une part et les politiques de lutte contre la prostitution d'autre part.

2.4. Des explications sociales et non culturalistes

En ce qui concerne les femmes et quelle que soit l'origine géographique c'est le discours sur la misère et sur la survie qui est dominant. Ici nous ne retrouvons aucun questionnement sur l'identité sexuelle, ni aucun discours sur le "plaisir" dans la prostitution. Le projet migratoire à motivation économique s'articule avec l'activité prostitutionnelle selon trois modalités. La première est celle de la pratique de la prostitution comme moyen d'accumulation des ressources financières permettant de réaliser le projet migratoire. La seconde est la rencontre de réseaux prenant en charge le parcours avec en retour l'obligation de prostitution soit par la contrainte directe, soit par l'obligation de rembourser au multiple la dette contractée. La troisième est l'entrée en prostitution en France pour fuir des réseaux d'exploitation domestiques. Dans les trois cas prostitution et migration sont reliées par la question financière d'une part et par celle de l'isolement de la personne vis-à-vis de ses groupes d'appartenance d'autre part.

Le projet migratoire est avant tout un projet de travail et les réseaux enserrent généralement leurs victimes à partir de cet objectif. Cependant deux caractéristiques distinguent les personnes rencontrées des migrants des périodes précédentes :

- a) *l'émergence d'une migration féminine d'une part liée aux mutations vécues dans les pays d'origines ;*
- b) *les conditions d'arrivée des migrantes en France, c'est-à-dire les diminutions des possibilités légales d'émigration.*

L'absence de papiers en règle est synonyme d'entrée dans une vie clandestine. Or la clandestinité constitue un terreau favorable à la prostitution. Les clandestins sont des individus extrêmement fragiles et vulnérables, puisqu'ils vivent à la fois avec la peur d'être interpellés par les forces de l'ordre, avec le besoin de travailler sans pouvoir vendre légalement leur force de travail sur le marché du travail ou avec la contrainte de vendre illégalement leur force de travail à très bas prix sur le marché du travail clandestin. Dans ces conditions, ceux et celles dont la force de travail est insuffisamment qualifiée y compris sur le marché clandestin ou ceux ne disposant pas encore des modes d'accès et des codes sociaux, n'ont plus beaucoup d'autre recours que la prostitution pour survivre.

Ce n'est donc pas un hasard si la question vitale et centrale qui se pose ici porte sur l'obtention des papiers : posséder des papiers est tout à la fois la condition de sortie de la clandestinité, des rapports de domination et de violence symbolique ou physique qui s'y nouent, et encore de sortie de la prostitution, d'obtention d'un travail légal. On voit bien alors qu'il existe un cercle vicieux entre la clandestinité et la prostitution. La clandestinité crée les conditions favorables à la prostitution. La prostitution renforce les conditions d'une vie clandestine.

2.5. Le rapport aux associations

La question de l'obtention d'une situation régulière par les prostituées en amène une autre : celle de leur rapport avec les associations et les travailleurs sociaux. En effet, l'expérience des travailleurs sociaux et des associations met en avant que les prostituées en situation irrégulière ont aussi une certaine tendance à instrumentaliser la volonté de ces acteurs pour parvenir à leur fin, c'est-à-dire à l'obtention d'une situation régulière.

De fait, cela peut poser un épineux problème : en effet, certaines personnes qui se sentent instrumentalisées ou manipulées par autrui peuvent légitimement rejeter ce type de relation (avec une personne qui sort de la prostitution), en argumentant que la personne n'est pas digne de confiance, qu'elle n'est pas le jouet de la volonté d'autrui, que ce type de relation est irrespectueuse des associations et des travailleurs sociaux, etc. En d'autres termes, le

sentiment d'instrumentalisation des travailleurs sociaux et des bénévoles associatifs, s'il n'est pas repris sur un plan théorique, conduit ces acteurs à rejeter la relation et le choix d'accompagner ces personnes. Or, on peut comprendre aussi les effets catastrophiques que peuvent susciter ces rejets sur les personnes prostituées (sentiment d'abandon, détresse liée à l'incapacité d'agir, etc.).

L'instrumentalisation stratégique des acteurs associatifs et des travailleurs sociaux par les prostituées est le résultat des conditions d'existence clandestine, de l'expérience sociale de la vie en situation irrégulière. Sous ce rapport, ce sont les contraintes vécues par les personnes prostituées qui déterminent leur manière d'agir vis-à-vis des associatifs et des professionnels. L'instrumentalisation qu'elles mettent en œuvre n'est pas intentionnelle, quand bien même elle apparaît telle aux acteurs. Elle n'est que le résultat des conditions sociales d'existence des clandestins et de leur volonté de sortir d'une vie intolérable. En d'autres termes, l'instrumentalisation des associations et des travailleurs sociaux, loin d'être une action immorale, est perçue par les personnes prostituées, parfois, comme le seul moyen dont les prostituées disposent pour sortir de la clandestinité et obtenir des papiers.

L'instrumentalisation est en outre un réel obstacle à la relation d'aide. Elle empêche de saisir les véritables problématiques des personnes concernées du fait que celles-ci se sentent contraintes pour obtenir "l'aide attendue" à tenir un "discours attendu". Les témoignages relatent des postures différentes des acteurs associatifs. Ainsi lorsque l'instrumentalisation a été acceptée comme phase nécessaire et que la relation de confiance a pu se construire dans la durée, nous avons des témoignages dans lesquels les associations apparaissent comme les seuls recours possibles pour envisager une sortie de la prostitution. A l'inverse et avec beaucoup d'humour certaines personnes interviewées décrivent le caractère formel de la relation avec certaines associations ou acteurs associatifs.

2.6. La question de la demande : masculinisation et ethnicisation

Les témoignages rencontrés décrivent un marché prostitutionnel segmenté à partir des critères de sexes, d'apparences et d'origines culturelles. On assiste ainsi à la fois au rajeunissement, à l'ethnicisation et à la masculinisation de l'offre prostitutionnelle comme résultante des évolutions de la demande. Il nous faut donc nous intéresser aux mutations de la demande pour agir sur le fait prostitutionnel.

Comment comprendre ce processus par lequel la demande prostitutionnelle s'ethnicise ? Deux éléments de réponse, au moins, nous semblent repérables. Le premier tient à l'idéologie culturaliste, qui tend à devenir dominante. L'ethnicisation de la demande prostitutionnelle doit de ce point être rapprochée d'autres phénomènes, comme le "tourisme sexuel". Le culturalisme rend acceptable l'inacceptable : la prostitution des femmes africaines est inacceptable, mais elle le devient à partir du moment où les prostituants croient que la prostitution (ou un certain rapport détaché à l'acte sexuel) est inscrite dans leur culture (et pas dans celle des femmes européennes). De même, la prostitution inacceptable des enfants d'Asie est rendue acceptable par des arguments similaires. Ceux là même qui trouveraient intolérable que leurs enfants se prostituent trouvent légitimes que des enfants d'Asie puissent le faire du fait d'une exceptionnalité culturelle.

Le second élément d'explication est à référer lui aussi au culturalisme tel que véhiculé par les arguments commerciaux. Le discours de la différence culturelle est un argument commercial qui dans un monde devenu village est de plus en plus fréquent. L'idée d'une sexualité "spécifique" pour "les noires, les jaunes, les beurettes", etc., n'est qu'une des expressions parmi d'autres de la montée du culturalisme. Elle est productrice d'une demande de "nouveautés" sexuelles conduisant au marché segmenté de la prostitution (et de la pornographie) : demande d'Africaines, de filles de l'Est, de travestis, de transsexuels, etc.

3. Recommandations et préconisations

Le terme "recommandation" s'entend pour l'I.F.A.R comme orientation souhaitable articulée à un besoin mis en évidence par un diagnostic. Les recommandations constituent en conséquence le véritable résultat du diagnostic. Au delà nous passons à une autre phase, celle du pronostic en fonction des choix ou non choix effectués. Les préconisations sont pour leur part la traduction d'une recommandation en pistes d'actions. Plusieurs systèmes de préconisations sont donc possibles à partir d'une même recommandation. Il s'agit d'un choix de l'acteur que de traduire dans tel ou tel dispositif d'actions une même recommandation. La seule contrainte méthodologique étant qu'une préconisation ne peut pas être contradictoire avec une recommandation.

3.1. Agir sur la formation des travailleurs sociaux

Notre première recommandation porte sur la formation des travailleurs sociaux tant en formation initiale qu'en formation continue. Les questionnements de la partie précédente ainsi que les matériaux désormais disponibles permettent de souligner l'insuffisante préparation des futurs accueillants de personnes prostituées. Que ce soit en terme de mutations des processus migratoires, en terme d'approche de l'identité et des configurations identitaires, en terme de postures à adopter, en terme de prise en compte du sujet comme acteur stratégique y compris dans le vécu prostitutionnel, en terme de rapport paradoxaux à l'activité prostitutionnelle, etc., notre recherche permet de souligner des axes d'améliorations souhaitables des pratiques.

Nous proposons comme première préconisation pour avancer vers cette recommandation la réalisation d'un module expérimental de formation continue qui pourrait après évaluation se transformer en module de formation initiale généralisable. Un séminaire de trois jours devrait suffire à formaliser les objectifs, contenus et méthodes de ce module d'une part et préparer les membres du groupe de recherche à assurer la fonction de formateur. La réalisation de trois modules au cours de l'année 2008 devrait permettre de disposer des éléments permettant une généralisation.

3.2 Interroger les postures associatives

Nous avons souligné la récurrence dans les propos des personnes rencontrées de la question de la posture de l'accueillant. Elles insistent alors sur les dimensions de non jugement, de l'inscription dans le temps de la relation, de la nécessaire prise en compte de leur agenda personnel des priorités, des dimensions subjectives liées à l'écoute. Cette recommandation pourrait se traduire dans une première préconisation formalisable de la manière suivante : réaliser à partir d'un travail de déconstruction des pratiques d'un service volontaire une capitalisation des éléments de postures souhaitables, de leurs conditions de possibilités et des outils qui devraient les accompagner (grille indicative d'entretien, éléments de vigilance incontournables, aspects éthiques et déontologiques incontournables). Ici aussi l'objectif est d'expérimenter avant de prétendre généraliser.

3.3. Produire du réseau pour briser les isolements

La sortie du processus prostitutionnel est fréquemment synonyme d'isolement. Il semble donc essentiel que les ressources en terme de groupe d'appartenance pour ces personnes deviennent un véritable objet de travail. Chacune des associations est impuissante seule pour offrir une gamme suffisante de groupes d'appartenance pouvant s'adapter à la diversité des situations. Seul un travail de réseau pourrait permettre à l'accueillant de disposer d'un nombre suffisamment varié de terrains relationnels disponibles pour les personnes. Le travail en direction des personnes prostituées ne peut pas se limiter à une aide dans la prostitution ou à un accompagnement pour en sortir. Il doit, au regard de notre recherche s'étendre à la production des contextes relationnels et d'expérience de

l'après prostitution. Nous pouvons ainsi formuler comme préconisation : la mise en place d'un groupe de travail inter partenarial (institutions diverses, associations, églises, lieux de vie, etc.) visant à formaliser l'existant et à réfléchir au manque sur ce point.

Notre travail a transformé l'ensemble des participants du groupe de recherche. Si une de nos préconisations pouvaient se réaliser et ainsi tenter d'améliorer nos pratiques dans l'intérêt des personnes prostituées nous en serions largement satisfaits.

